La Vie Intellectuelle

T. IX — N° 1 10 octobre 1930

SOMMAIRE

LA VIE RELIGIEUSE

enri Bremond . Les illuminés de Picardie. Pierre Guérin et les Guérinets 8

ené Schwob. . A propos du « Catéchisme des Incroyants » du R. P. Sertillanges. 22

NOTES ET RÉFLEXIONS. *L'Évangile selon saint Marc*, par **P. Synave, O. P.**, p. 30. — *Le cœur du P. Lacordaire*, par **I. Ménessier**, p. 33. — *Lourdes et le miracle*, par **J. Vialatoux**, p. 37. — « *Vous aspires a la devotion, treschere Philothee...* », p. 38.

LA PHILOSOPHIE

.-D. Sertillanges. La méthode de saint Thomas d'Aquin 40

NOTES ET RÉFLEXIONS. *M. Maritain et le Bergsonisme*, par **Et. Carton de Wiart**, p. 63. — « *Le Docteur Angélique* », par **Ch.-V. Héris**, p. 68. — *Hommage au Professeur Geyser*, par **H.-M. Féret**, p. 70.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

A. Lemonnyer. . SUR UN FANTÔME 74

NOTES ET RÉFLEXIONS. « *La farce du désarmement* », par **Pierre Delattre**, p. 93. — *L'application pratique des assurances sociales*, par **Louis Blanckaert**, p. 97. — *La doctrine du mariage chrétien*, par **Louis Misserey**, p. 99. — *Réflexions déplaisantes en marge d'un grand congrès*, par **Les Philalèthes**, p. 101.

LES LETTRES ET LES ARTS

Maximilien Vox. CHESTERTON ET LES « HÉRÉTIQUES » OU L'HUMILITÉ VICTORIEUSE. 106

NOTES ET RÉFLEXIONS. *La querelle des humanités*, par **Th. Deman**, p. 118. — *A propos du nouveau livre de Céline Lholte*, par **Geneviève Duhamelet**, p. 131. — *Images de Paris*, par **Maurice Brillant**, p. 134.

L'HISTOIRE

Albert Chérel. . MACHIAVEL ET LA PENSÉE FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE . . . 148

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Le Christianisme et l'empire romain*, par **Gustave Bardy**, p. 173. — *La Fin des Notables*, par **André George**, p. 175.

LA VIE RELIGIEUSE

HENRI BREMOND. *Les illuminés de Picardie. Pierre Guérin et les Guérinets.*
e l'Académie Française.

Les historiens ont voulu que Pierre Guérin, curé de Saint-Georges de Roye en Picardie, ait entraîné au début du XVIIe siècle 60.000 adeptes dans une hérésie étrange.

M. l'abbé Bremond, ayant instruit l'affaire, fait ici la réhabilitation posthume de Pierre Guérin et de ses « guérinets ».

RENÉ SCHWOB. *A propos du « Catéchisme des Incroyants » par le R. P. Sertillanges.*

« Que m'aurait apporté ce livre qui, aujourd'hui, me résume avec une plénitude inattendue toutes mes raisons de croire, dans le temps où je ne *croyais pas*? »

La réponse que l'auteur de « Moi, Juif » donne à cette question est l'hommage le plus émouvant qu'on pouvait rendre au P. Sertillanges.

P. SYNAVE, O. P. *L'Évangile selon saint Marc.*

Un exégète dont on sait l'autorité fait justice des fantaisies de Prosper Alfaric.

I. MÉNESSIER. *Le cœur du Père Lacordaire.*

A propos de « Lacordaire et ses amis » par Renée Zeller.

J. VIALATOUX. *Lourdes et le miracle.*

Dialogues de médecins, par le docteur René Biot.

*** *« Vous aspires a la devotion, treschere Philothee... »*

Une édition de l' « Introduction à la Vie Dévote ».

Les illuminés de Picardie

§ 1. Pierre Guérin et les Guérinets

S'il faut en croire le torrent des historiens, deux seuls exceptés, les seuls, du reste, qui aient étudié la question, à savoir l'abbé Corblet en 1868, et le R. P. de Salinis, S. J., en 1918, la secte des illuminés, condamnée à Séville en 1625, aurait envahi, vers le même temps, notre Picardie (1) : « Cette province, raconte Moreri, en fut d'abord infectée, parce que Pierre Guérin, curé de Saint-Georges de Roye, commença à y semer ses hérésies, et on nomma Guérinets ses sectateurs ; mais quelques nouveaux spirituels qui étaient de la même province et qu'on appelait illuminés, s'étant joints à eux, les noms et les sectes se confondirent et se répandirent depuis dans la Flandre sous le nom d'Illuminés. Ils furent découverts en 1634. Le roi Louis XIII, plein de zèle pour la religion, voulut qu'on procédât contre eux avec toute la sévérité imaginable. Les juges de Roye et de Montdidier furent commis pour en informer et les prisons furent remplies de ces hérétiques : ce qui causa tant d'épouvante aux chefs du

(1) Abbé J. Corblet, *Origines royennes de l'Institut des Filles de la Croix*, Paris 1869. *Extrait de l'Art Chrétien*, octobre 1868; A. de Salinis, S. J., *Madame de Villeneuve... fondatrice et institutrice de la Société de la Croix*, Paris, 1918. Sur le point qui nous intéresse, le R. P. ne fait guère que transcrire Corblet. Mais il a manifestement étudié le sujet de première main, et il apporte certains documents que nous ne trouvons pas dans l'article de Corblet.

parti qu'ils se cachèrent... Cette malheureuse secte fut entièrement détruite en 1635. » Peu après les condamnations de Séville, écrit, de son côté, l'auteur des *Siècles chrétiens*, le très estimable abbé Ducreux, « on découvrit en France une secte naissante de fanatiques assez ressemblants par leur doctrine et par leurs mœurs aux illuminés d'Espagne, et qui, probablement, tiraient d'eux leur origine. Ils parurent en Picardie, province voisine des Pays-Bas espagnols, où les *Alumbrados* avaient pénétré. Leur chef était... Pierre Guérin... Découverts en 1634, ils n'existaient déjà plus en 1635, par un effet des ordres sévères que Louis XIII donna contre eux (1) ».

« Les deux principaux disciples de Pierre Guérin, ajoute Corblet, auraient été Claude Buquet, curé de Saint-Pierre (de Roye), et son frère, Antoine Buquet, prêtre administrateur de l'Hôtel-Dieu de Montdidier. Ce dernier aurait joué le rôle de révélateur inspiré. » « Les Guérinets, dit Bergier — encore une autorité et de poids ! — prétendaient que Dieu avait révélé à l'un d'entre eux, nommé Frère Antoine Buquet, une pratique de foi et de vie suréminente... ; qu'avec cette méthode on pouvait parvenir en peu de temps au même degré de perfection que les saints... Par cette voie, l'on arrivait à une telle union avec Dieu que toutes les actions des hommes en étaient déifiées ;... quand on était parvenu à cette union, il fallait laisser agir Dieu seul en nous, sans produire aucun acte... ; qu'il fallait que dans dix ans leur doctrine fût reçue par tout le monde et qu'alors on n'aurait plus besoin de prêtres... d'évêques... » Les *Mémoires de Trévoux* ajoutent que « parmi ces illuminés on n'entendait plus la messe et on négligeait l'usage des sacrements, pour ne point se dis-

(1) *Les Siècles chrétiens ou Histoire du christianisme*, t. IX, pp. 211-212.

traire de la contemplation ». Quand on prend du galon... Pourquoi ne pas les accuser tout aussi bien d'anthropophagie?

« Hermant, dans son *Histoire des Hérésies*, nous dit qu'on comptait en Picardie soixante mille partisans de ces étranges doctrines qui devaient en partie être renouvelées par Molinos. Il ajoute que les chefs de la secte propageaient leurs erreurs à l'aide de leurs livres (livres, interrompt Corblet, dont il nous laisse malheureusement ignorer les titres) et qu'ils permettaient aux filles de prêcher... ; se servant d'elles principalement pour donner plus de cours à leurs pratiques. » Sur quoi, le malin P. d'Avrigny, qui a toujours le mot pour rire : « Les hommes font les hérésies, et les femmes leur donnent cours et les rendent immortelles (1). » Ainsi parlent beaucoup d'autres qu'il serait inutile de citer, et hier encore, un historien qu'on aurait cru moins étourdi, M. Fagniez. Heureuse unanimité, et très significative, dans l'erreur ; car c'en est une, à n'en pas douter. Il est bon, en effet, que l'histoire jusqu'ici *ne varietur* de l'illuminisme — ou du quiétisme — français au XVIIe siècle commence par une véritable mystification. Crédulité ou mensonge, on ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

Cet illuminisme aurait donc eu deux foyers principaux : Roye et Montdidier. Pour le premier, c'est-à-dire pour Guérin et son état-major, je laisse la parole à M. Corblet ; pour Montdidier, où cet excellent chercheur, faute peut-être de documents, s'arrête à peine, je volerai, si l'on veut bien, de mes propres ailes (2).

(1) *Mémoires chronologiques*, I, p. 341. D'Avrigny — qui d'ailleurs semble copier le Moreri — renvoie à Vittorio Siri. C'est bien ce dernier, en effet, qui a, le premier, propagé cet extraordinaire roman. Sur l'autorité de Siri, cf. Corblet, pp. 14-15.

(2) Je répète qu'après une enquête personnelle, le P. de Salinis arrive aux mêmes certitudes que Corblet.

« En 1622, l'instituteur qui tenait à Roye l'école des garçons et des filles abusa d'une de ses écolières. Le scandale fut étouffé cette fois ; mais le même attentat s'étant reproduit en 1624, l'instituteur fut obligé de se dérober pendant quelque temps à l'animadversion publique, pour échapper au châtiment qui le menaçait. » Retenez, je vous prie, ce répugnant personnage. Un précurseur, un symbole ! « La ville de Roye resta quelque temps sans école. C'est alors que Christophe Bellot, doyen de l'église collégiale de Saint-Florent..., songea à la nécessité de fonder une école spéciale de filles. Il en conférait souvent avec les autres curés de la ville. Guérin, curé de Saint-George-les-Roye..., lui annonça un jour qu'il avait déterminé quelques-unes de ses pénitentes à se consacrer à cette bonne œuvre, avec l'autorisation de leurs parents. Dès le lendemain il présentait au doyen Françoise Wallet et Marie Sanier ; cette dernière était chargée d'exprimer le consentement de deux de ses cousines, Charlotte et Anne de Lancy. Cette demande fut accueillie avec joie par Christophe Bellot et par Claude Buquet, curé de Saint-Pierre. » Dès le mois d'août 1625, ces quatre généreuses filles se mettaient à l'œuvre, préludant ainsi à la fondation prochaine d'une congrégation nouvelle, les Filles de la Croix, dont la ferveur, depuis plus de trois siècles, ne paraît pas refroidie encore (1). Cependant « le maître d'école, qui s'était enfui de Roye, était revenu dans cette ville, sans pouvoir y reprendre ses fonctions. Il mit dans son parti quelques jeunes gens licencieux dont l'influence des sœurs gênait les plaisirs. Ils essayèrent de semer d'habiles calomnies sur les rapports des *Filles dévotes* — c'était le nom qu'on leur donnait au début de la fondation — avec leur

(1) On trouvera, dans l'ouvrage déjà cité du P. de Salinis, l'histoire de cette congrégation.

directeur ». D'où le sobriquet de *guérinettes* que la grande histoire doit un jour solennellement consacrer. Il y a là, du reste, des dessous qui nous échappent. Associés à l'instituteur et à la jeunesse libertine de Roye, on entrevoit des personnages plus considérables qui haïssent mortellement Guérin et Buquet, et à qui ne manquent pas les moyens de satisfaire leur haine. « Guérin et Buquet furent dénoncés au Parlement en 1627, emprisonnés à Paris, examinés par les commissaires du roi et remis entre les mains de Vincent de Paul... Celui-ci interrogea longuement les accusés, les trouva irréprochables de mœurs et de doctrine; la cour s'en rapporta à son jugement et ordonna que les deux pasteurs, faussement accusés, iraient reprendre leurs fonctions. » Quant aux Filles de la Croix, quand elles virent que la calomnie ne se taisait pas et « faisait des dupes jusque parmi les parents de leurs élèves, elles rédigèrent un mémoire justificatif de leur conduite et le firent porter en Sorbonne » par deux d'entre elles. « L'écrit fut examiné par dix-sept docteurs qui déclarèrent unanimement « qu'ils n'avaient trouvé rien dans l'exposé qui ne fût bon, utile, digne d'être reçu, approuvé et autorisé par les pasteurs et magistrats du lieu où résident les filles y mentionnées ».

« Les adversaires des Filles de la Croix ne se tinrent point pour battus. Ils continuèrent leurs calomnies et, sans doute en haine de Claude Buquet, ils s'attaquèrent à son frère Antoine Buquet, religieux augustin, et aux Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Montdidier, dont il était le directeur (1). Ces bonnes religieuses adressèrent à la Sor-

(1) Corblet tranche ici, timidement d'ailleurs, un problème dont les éléments nous échappent. Il est possible, au contraire, et peut-être probable que les puissants qui se sont ralliés aux ennemis de Guérin en aient d'abord voulu à Antoine Buquet et aux augustines de Montdidier.

bonne une longue profession de foi... pour démontrer leur complète innocence. André Duval et douze autres docteurs de la Sorbonne déclarent, le 26 juillet 1629, qu'il n'y avait rien dans cet exposé qui fût contraire à la doctrine catholique et ajoutent « qu'au lieu de réprimander les personnes qui enseignent et pratiquent telle doctrine, il les faut louer... ». Innocentés par la Sorbonne, protégés par le cardinal de la Rochefoucauld et par leur évêque, Lefebvre de Caumartin, il semble qu'on devrait enfin les laisser en paix. Non. La bande mystérieuse qui s'acharne à leur perte fait appel à Richelieu et au Père Joseph. Est-ce alors seulement que ce dernier intervient dans cette affaire qu'il va désormais mener tambour battant? Je croirais plutôt que c'est lui qui, dès le début, mène tout. Quoi qu'il en soit, Richelieu « chargea l'évêque d'Amiens de procéder contre Guérin, Claude Buquet, Antoine Buquet, Madeleine de Flers, religieuse de l'Hôtel-Dieu de Montdidier, et contre tous ceux qui seraient suspectés de faire partie de la secte des guérinets. L'évêque ne pouvait qu'obéir. Les accusés furent emprisonnés à Roye et transférés dans les prisons de l'officialité d'Amiens ». Nouvelle comparution devant les docteurs de Sorbonne, qui se termine, selon toute vraisemblance, par un nouveau non-lieu, puisque les accusés sont remis en liberté.

Quelques mois après, octobre 1634, cent trente paroissiens de Saint-Pierre et soixante-trois de Saint-Georges — c'est-à-dire une infime minorité, mais puissante — rédigent une pétition à l'évêque d'Amiens pour demander que Claude Buquet et Pierre Guérin soient révoqués de leurs fonctions. Les principaux accusés sont conduits à la Bastille. Mais, en 1635, on les relâche, et chacun d'eux reprend ses fonctions. Quatre fois jugés, quatre fois acquittés, et une fois au moins, malgré la pression du P. Joseph; cela ne crie-t-il pas assez haut l'innocence de

ces malheureux? « S'ils avaient été coupables de la centième partie de ce dont on les accusait, on aurait obtenu contre eux une condamnation judiciaire; ce n'est que l'évidence absolue de leur innocence qui a pu contraindre Richelieu à avouer par cette libération qu'il avait été induit en erreur. Si l'évêque d'Amiens avait pu garder le moindre doute sur l'orthodoxie de Guérin, de Claude Buquet et de son frère, il n'aurait certes point permis qu'ils reprissent leurs fonctions sacerdotales. » Ainsi parle M. Corblet et avec lui le R. P. de Salinis, et avec eux la justice, le simple bon sens.

M. Fagniez toutefois ne pense pas comme nous. C'est qu'il part de cet axiome que son héros, le P. Joseph, n'a pu se tromper. De cet autre axiome, sans doute, qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Beaucoup de fumée aussi autour du procès de Jeanne d'Arc, et même du feu. Mais qui a mis l'allumette? Fagniez a lu les pièces du procès, les seules qui restent, à savoir l'accusation. Où sont allés les écrits de la défense? Demandez-le à ceux qui avaient intérêt à les détruire. Parmi ces charges « il y en a d'insignifiantes, écrit M. Fagniez qui en était, j'imagine, à son premier procès canonique; il y en a qui sont susceptibles d'une interprétation favorable; mais il en est aussi de fort graves, non seulement au point de vue de la doctrine, mais... des mœurs ». Il en est tout éberlué; il ignore donc que lorsqu'on veut perdre un prêtre, c'est toujours là qu'il faut en venir. « On reconnaît le quiétisme avec ses caractères distinctifs : le dédain et l'abstention des œuvres, la passivité, l'irresponsabilité morale, la curiosité pour les sujets indécents, enfin le mystère et le culte de l'inspiration individuelle. » Mais, bien entendu? Puisqu'ils sont dénoncés et poursuivis comme quiétistes, il va de soi qu'on égrènera devant leur juge, et sans en oublier un seul point, la somme déjà clichée de toutes les abominations qu'on veut que les quié-

tistes se permettent. « Il est fort possible, poursuit Fagniez, que tous ceux qui furent impliqués dans les poursuites n'aient pas adhéré à toutes ces perversions. » Relaxons donc quelques naïves religieuses qui n'auront même pas compris les horreurs qu'enseignaient leurs aumôniers. Mais « les charges établies (!) par la procédure ne permettent pas... de ranger Pierre Guérin, Claude et Pierre Buquet dans cette catégorie. Leur position prépondérante dans la secte résulte des informations et du nom même de « guérinets » donné à leurs disciples ». Avec des arguments de cette force, Fagniez eût tout aussi bien condamné Jeanne d'Arc. Comment cet homme de sens ne voit-il pas que la première question est ici de savoir s'il y eut « secte », et secte immonde. Que prouve un sobriquet, sinon, le plus souvent, la haine de ceux qui le font courir? Jeanne d'Arc est appelée « sorcière »; et « athées » les premiers martyrs.

Et, pensant répondre à Corblet : « l'issue de l'affaire poursuit Fagniez, peut, il est vrai, faire supposer qu'ils ne furent pas convaincus ; emprisonnés (quatre fois !) mais non condamnés, ils finirent par être mis en liberté et par rentrer dans le ministère sacré. N'est-ce pas la preuve péremptoire, disent leurs apologistes, que les imputations dirigées contre eux étaient calomnieuses ? » Non, pas du tout, répond notre grave historien ; cela prouve seulement qu'ils auront confessé leurs ignominies, et rétracté leurs erreurs ; « réhabilitation achetée *sans doute* par un désaveu ». De ce désaveu, nulle trace dans le dossier. Et pour cause. Mais il est trois fois certain que si, par impossible, et sous le nez, si j'ose dire, du Père Joseph, on avait rendu leur liberté à des prêtres qui se seraient avoués coupables de tous les crimes dont on vient de nous réciter le catalogue, jamais l'évêque d'Amiens n'aurait permis à ces rescapés de reprendre leur ministère pastoral, comme si de

rien n'avait été. Que si encore, et toujours par impossible, l'évêque avait oublié à ce point un de ses devoirs les plus sacrés, le Père Joseph aurait bientôt mis fin à un tel scandale.

Et encore : « Cette épidémie morale a fait bien plus de ravages que les quelques documents qui nous sont restés sur elle ne permettent de le constater. » Qu'en sait-il, puisque, de son propre aveu, les documents se taisent ? « On estimait à plus de soixante mille le nombre de ceux qu'elle avait atteints... Si les poursuites ne furent pas suivies de condamnations, ce n'est pas parce que l'innocence des inculpés fut reconnue, mais parce que ces poursuites les intimidèrent, les forcèrent de se disperser, de se cacher, de désavouer leurs erreurs. » Soixante mille guérinets, conçoit-on qu'un historien de métier avale, si j'ose dire de pareilles bourdes? que l'idée ne lui vienne pas de s'étonner, que, du jour au lendemain, dans un pays catholique, et lorsque déjà la contre-réforme a triomphé, l'ignoble propagande de trois prêtres libidineux ait pu infecter soixante mille fidèles ; puis, qu'il trouve vraisemblable que du jour au lendemain, sans qu'une seule condamnation ait été portée, une telle multitude soit rentrée sous terre? Aussi bien, et quoi qu'il en dise, les chefs de la secte se cachèrent-ils si peu que, jusqu'à leur mort, nous pouvons suivre pas à pas leurs traces ?

Il conclut, plus intrépide que jamais : « L'hérésie s'éteignit » — et d'autant plus vite, sans doute, qu'elle ne s'était jamais allumée. « Elle devait nécessairement renaître un jour, car l'exagération de la spiritualité et le sensualisme grossier qui en est souvent la suite sont trop conformes aux éternels instincts de l'humanité pour ne pas se reproduire d'une façon en quelque sorte périodique. » Le métier de prophète est plus facile que celui d'historien. Au lieu de prédire, et à coup sûr, l'avenir,

ugniez aurait mieux fait d'appliquer une critique plus rieuse à la tranche de *passé* dont il avait à connaître. *z dent d'or* de Fontenelle. Il ne me déplaît pas, du reste, ue dès le début de l'histoire de l'illuminisme en France late déjà la fanfare que l'on vient d'entendre. Ce disque servir longtemps. Non, il n'est pas vrai que l'exploita-on lubrique des choses spirituelles soit un de ces phéno-ènes naturels qui doivent fatalement, périodiquement paraître dans l'évolution des milieux dévots et des cou-nts. Une monstruosité au contraire, et beaucoup moins nforme que la haine aux « éternels instincts de l'huma-té ». Pour une poignée de quiétistes authentiques — et ncore ! — l'histoire religieuse du XVIIe siècle nous pré-nte des calomniateurs par centaines de mille et des mil-ons de gobeurs, automatiquement prêts à croire tout ce u'on leur raconte de leur prochain, et surtout le pire.

Il nous reste quelques ouvrages de Guérin, mais deve-us fort rares. « A l'époque où il était le plus attaqué, en 33, écrit M. Corblet, il venait de publier un ouvrage titulé : *La sainte économie de la famille de Jésus*... Puis-u'on a accusé Guérin d'avoir propagé de monstrueuses résies, à l'aide de ses livres, nous en devons trouver les aces dans la *sainte Économie*. Eh bien ! c'est un ouvrage une doctrine irréprochable. » Approuvé, du reste, par pt docteurs de Sorbonne, dont aucun ne pouvait igno-r la violente campagne menée contre le curé de Roye. ette œuvre a « quelque analogie avec l'*Introduction à la e dévote*. Les principes en sont solides, sages et modé-s. Nous avons cherché en vain ce qui aurait pu donner aissance non pas à de légitimes accusations, mais à des rétextes de griefs, et nous n'avons trouvé qu'un seul pas-ge qui, mal interprété, pouvait fournir des armes aux nnemis de Guérin. C'est le chapitre intitulé : *Que la acération seule, sans autre règle, ne suffit pas*. Il s'élève,

et avec raison, contre la mortification du corps, quand el
reste isolée de celle du cœur. C'est là, vraisemblablemen
ce qui a donné lieu à une calomnie qui est formulée da
les *Mémoires de Trévoux* : « Ces nouveaux docteurs, y es
il dit, défendaient à leurs confidentes l'usage de la pén
tence, surtout de jeûner, sous prétexte qu'en affaiblissa
le corps, on empêchait l'âme de s'élever à Dieu dans l'
raison. »

« Nous avons constaté la même pureté de doctrine da
un autre ouvrage que Guérin publia en 1641, sous ce titre
*Le Dévot consultant ou Adresse familière pour retirer pro
des conférences spirituelles*... Si Guérin avait eu les moi
dres tendances de rébellion contre l'Église, elles se seraie
assurément fait jour dans les lettres intimes qu'il adre
sait aux Filles de la Croix. Nous avons lu attentiveme
cinquante-sept de ces lettres (inédites) et nous n'y avo
trouvé qu'un perpétuel sujet d'édification. Ce qui nous
surtout frappé, c'est de n'y voir aucune récrimination co
tre les persécutions qu'endura Guérin. Quand il y fa
allusion, c'est avec une discrétion qui nous paraît un d
caractères les plus héroïques de la charité chrétienne ».

Sans doute, mais il faut avouer aussi que, même chez c
moins saints personnages, on remarque, en ce temps-l
et pendant tout le XVIIe siècle, des trésors de résignatio
Ils se laissent conduire en prison, aussi peu révoltés qu
nous quand nous allons payer nos impôts. Chez ceux-
même qui les savent innocents, pas d'indignation non plu
du moins qui se fasse entendre. Nous avons changé tou
cela et nous haïssons l'iniquité sauf à la commettre nou
mêmes, puisqu'il nous suffit pour le condamner qu'u
homme soit accusé (1).

(1) Que la responsabilité de ces étranges et, pour moi, de ces ir
ques procédures, pèse sur le P. Joseph, aucun doute ne paraît poss

Guérin se démit « de ses fonctions de curé de Saint-
Georges en 1636 pour s'adonner tout entier à la direction
es Filles de la Croix qui s'étaient réfugiées à Paris »,

le là-dessus. Ses panégyristes eux-mêmes lui font gloire d'avoir par
sauvé la France d'une mortelle hérésie. Mais de quelque manière
u'on la juge, cette intervention du P. Joseph, comment l'expliquer ?
ux savants de répondre, car manifestement le travail de Fagniez
t, à plus forte raison, celui de Dedouvres (*Le P. Joseph et le quié-
sme*, Revue des Fac. Cath. d'Angers, février 1894) sont à reprendre
ar le fondement. Pour moi, et du point de vue où présentement
e me place, il me suffit que tous ces persécutés soient innocents.
oici néanmoins quelques renseignements qui pourraient orienter
es recherches.

« Le Capucin, écrit Levassor (*Histoire de Louis XIII*, t. V, p. 166),
était fait comme inquisiteur général en France, et sous prétexte de
éprimer ceux qui répandaient ou embrassaient de nouvelles doc-
rines, il se vengeait des gens qu'il n'aimait pas. On dit qu'il fut
auteur de la découverte de certains illuminés, gens à peu près
emblables à ceux qu'on appelle à présent quiétistes. Le P. Joseph
nveloppa deux religieux de son Ordre, dont l'un était son propre
arent, parmi les illuminés et fit mettre l'un et l'autre à la Bastille.
Quelqu'un rapporte que la grande hérésie du parent de Joseph était
e lui avoir fait une forte réprimande en plein chapitre sur ce que,
on content de se répandre trop dans le monde, il s'intriguait
ncore dans les affaires de la cour. » Levassor est un partisan, et
enimeux. Laissons toutes ces insinuations — car enfin nous n'a-
ons pas plus le droit de calomnier le P. Joseph que celui-ci n'avait
e droit de calomnier les Guérinets —; nous ne devons retenir de
es affirmations que celles que nous pouvons par ailleurs contrôler.
Or, il se trouve, par bonheur, que de ces deux religieux (ex-reli-
ieux plutôt) dont parle Levassor, l'un nous est bien connu, le
rand Arnauld et Lancelot ayant eu l'occasion de parler de lui. Il
appelait Laurent de Troyes, et il est mêlé d'assez près à l'histoire
e Saint-Cyran qu'il estimait fort. Après avoir quitté l'ordre des
apucins, il exerçait le ministère en Picardie et semble avoir résidé
ouvent à Montdidier — une des deux citadelles des Guérinets. A
ort ou à raison, les capucins de Montdidier en voulaient à leur
ncien confrere. Ou je me trompe fort, ou cette querelle est à l'ori-
ine de tout ce qui va suivre. Pour en finir avec lui, les capucins
e Montdidier dénoncent M. de Troyes comme quiétiste au P. Joseph
ui le fait embastiller. C'est vers le même temps que la campagne
ontre Guérin et ses amis entre dans sa période critique. Quand
ous en viendrons à Madeleine de Flers, nous verrons que ces

après la prise et le pillage de Roye par les Impériaux e
1636. « Il se retira sur la paroisse Saint-Georges dont
devint prêtre habitué et où il faisait le catéchisme. L

mêmes capucins de Montdidier étaient en guerre avec les august
nes de l'Hôtel-Dieu, qui naturellement avaient pour elles leur ch
pelain, Antoine Buquet. On peut conjecturer que M. de Troy
s'entendait fort bien, au contraire, avec Buquet, et par lui, avec
Buquet de Roye et avec le P. Guérin. Mais, de toute façon la jon
tion a dû se faire entre les capucins de Montdidier et les libertin
de Roye qui voulaient se défaire de Guérin et des Guérinets. Apre
avoir dénoncé M. de Troyes, les capucins auront englobé dans
même accusation de quiétisme les deux Bucquet et Guérin. Cepe
dant, et ceci est capital, les deux affaires restent distinctes, bien qu
toutes voisines. Nous savons, en effet, que d'une part les guérinet
bien que poursuivis à plusieurs reprises, finissent toujours par ét
acquittés et relâchés, tandis que M. de Troyes, une fois sous le
verrous, y reste. Manifestement il y a là deux procès juridiques,
tant est que M. de Troyes, pour si longtemps que Richelieu a véc
ait été jamais jugé dans les règles. Écoutons Lancelot : « Après avo
été douze ans en prison, sous prétexte qu'il était hérétique et ill
miné, son innocence fut reconnue, et le roi lui rendit la liber
après la mort du cardinal de Richelieu. Il paraît que c'est à l'inst
gation des capucins (de Montdidier) qu'il avait été arrêté » (*Mémo
res touchant la vie de M. de St-Cyran*, Cologne, 1788, pp. 116, 122
cf. aussi de nombreux détails dans le t. XXIX des œuvres d'Arnaul
pp. 195, 196, 309, 310). On verra là pour quelles raisons Port-Roy
s'intéresse à M. de Troyes, lequel d'ailleurs avait été traité exact
ment comme Saint-Cyran, c'est-à-dire — selon moi toujours —
contre les règles ordinaires de la justice. Ce M. de Troyes et l'aut
ex-capucin qui fut embastillé avec lui étaient-ils plus coupables qu
nos trois innocents? Ou, en d'autres termes, peut-on leur reproch
d'avoir enseigné le quiétisme? Je n'en sais rien, mais enfin, si l'o
avait eu contre eux des charges sérieuses, leur aurait-on rendu
liberté aussitôt après la mort de Richelieu? Il va bien sans dire qu
Fagniez et que Dedouvres tiennent sans hésiter ces deux ex-capu
cins pour des infâmes. Mais de preuve point, sinon l'axiome que le
accusés ont toujours tort. Corblet qui, sur ce point, n'avait men
qu'une enquête sommaire, hésite ou feint d'hésiter. « Ne pourrait-o
pas expliquer toute cette procédure par quelques vengeances my
térieuses du P. Joseph, auquel Richelieu prêtait souvent une oreil
trop complaisante? (Problème mal posé, car rien ne prouve que
P. Joseph — bien que mal renseigné, au moins sur les Guérinets —
ait poursuivi, en toute cette affaire, une vengeance personnelle.) E

ommandant de Sillery... lui aurait fait obtenir une pen-
on, réparation bien tardive de longues injustices. Jus-
u'à sa mort (entre 1654 et 1658), il resta le directeur des
aisons des Filles de la Croix « qui avaient gardé la règle
rimitive ». Claude Buquet resta curé de Saint-Pierre et
ourut paisiblement à Roye en 1645. Quant à son frère
ntoine, « il mourut de la peste en 1635, victime de son
èle en remplissant les fonctions d'administrateur à l'Hô-
el-Dieu de Montdidier ». Telle fut la fin bienheureuse de
es trois prêtres « qu'on accuse d'avoir mis en péril l'anti-
ue foi de la Picardie ».

H. Bremond,
de l'Académie française.

bsence de documents positifs, nous n'osons pas nous prononcer
ur ce point, pas plus que sur la réalité de véritables illuminés qui
uraient répandu leurs erreurs à Roye, à Montdidier, à Noyon et
ans quelques autres parties de la Picardie. Faut-il croire qu'il y
it véritablement des sectaires dans notre province en 1634, et qu'on
it l'art d'en faire une arme contre Guérin en leur donnant son
om? Faut-il admettre sur le témoignage suspect de Vittorio Siri
ar c'est lui qui a lancé la légende des illuminés de Picardie [cf.
orblet, ib. pp. 14, 15]) qu'ils s'élevaient au nombre de 60.000, *alors
e les chroniqueurs du temps de Louis XIII restent à peu près muets
r toute cette affaire*? Après avoir démontré la parfaite innocence
es prétendus promoteurs de cette hérésie quiétiste, faut-il étendre
verdict d'acquittement à tous ceux qu'on s'est habitué à désigner
us le nom de Guérinets? A toutes ces questions, je crois prudent
répondre ce que le poète Malherbe disait de l'affaire des religieu-
s de Loudun, qui eut lieu à peu près à la même époque en 1633 :
ne sais certainement pas à quoi me résoudre là-dessus. Il y a des
trigues en cette matière qui ne se démêleront jamais que nous ne
oyons en lieu où le jour soit plus clair qu'il n'est en ce monde. »
insi Corblet. On voit parfaitement ce qu'il pense, et qu'il ne croit
as aux 60.000. Mais pourquoi hésiter ainsi? Qu'il y ait là-dessous
ne foule de mystères, c'est bien évident. Où n'y en a-t-il pas? Mais
our moi un accusé est innocent aussi longtemps qu'on n'apporte
as la preuve de ses crimes. Laurent de Troyes était peut-être
oins saint que P. Guérin, mais rien ne prouve qu'il ait été quié-
ste.

A propos du
CATÉCHISME DES INCROYANTS
par le R. P. Sertillanges (1)

« Il faut bien, dit Bossuet, que les hommes expriment comme ils peuvent ce qu'ils ne peuvent assez exprimer comme il est ! »

Ainsi répond le Père Sertillanges à son incroyant quand celui-ci lui objecte, tout au commencement du débat qui va sous forme de dialogue s'étendre au long de ses deux tomes, que ses façons de penser Dieu et de parler de Dieu sont en opposition avec ce qu'il vient à peine d'en dire, à savoir « qu'aucun concept n'est assez large pour cette substance illimitée ».

Mais cette phrase de Bossuet, si elle justifie en effet le Père Sertillanges d'avoir composé son ouvrage, nous laisse-t-elle espérer qu'il puisse toucher d'autres âmes que celles qui déjà ont la foi? Et par exemple que m'aurait apporté ce livre qui, aujourd'hui, me résume avec une plénitude inattendue toutes mes raisons de croire, dans le temps où je ne « croyais pas »?

L'ardente dialectique du Père Sertillanges amènera-t-elle un incrédule, s'il est de bonne foi et animé de la meilleure volonté, à la pratique religieuse ou, plus simplement, à plus de lumière sur les raisons qu'ont les catholiques de croire à l'authenticité de leur Église? Pour moi, avant de commencer ce livre, je m'assurais que le plus pertinent des écrits ne valait pas — pour convaincre un adversaire — la simple pureté de vie et la ferveur du chrétien. Car où trouver des arguments susceptibles d'affronter ceux que leur oppose une hostilité qui puise en soi une force toujours victorieuse, étant le produit de préjugés et d'habitudes intérieures et comme le fruit dont se nourrit celui qui la porte?

(1) Flammarion, édit.

Doutant si ce livre, plus qu'aucun autre, put faire ouvrir à la vérité un œil habitué à ses propres ténèbres qui les aime, je me persuadais à l'avance que l'incré-ule devait y rester aussi indifférent qu'à la logique la plus goureuse.

Néanmoins, à mesure que j'avançais dans ma lecture, la onviction contraire de sa bienfaisance s'imposait de plus n plus à moi. La joie de trouver exposées mes plus pro-ndes raisons d'être me faisait-elle oublier ma défiance?

Entre l'incrédule, que j'ai si longtemps été, et ce royant, il est vrai toujours imparfait mais désormais irré-uctible, que je suis devenu, je me demandais alors si rien autre que la grâce n'aurait pu se glisser. De sorte que ieu seul m'ayant converti (en respectant mon éloigne-ent envers tous ceux qui, par des raisons bien construi-es, tentent d'établir une réalité dont l'essentiel est de épasser tout raisonnement), — m'ayant fait même l'in-omparable grâce de me dispenser de l'enseignement d'un atéchisme dont m'eussent certes rebuté les affirmations ogmatiques (jusqu'au jour où la vérité chrétienne me evint si indubitable que mon esprit ne trouvait plus à ire aucune objection à aucun de ses mystères, éprouvant, u contraire, à confesser devant eux sa complète ignorance, ne joie qui dépassait de loin celle que lui avait jusqu'alors aluè son orgueil) — si je fus mené jusqu'à l'anéantisse-ent de toutes mes préventions par une action de la grâce xclusive, insensible et si douce, comment pouvais-je, à résent, escompter l'influence, sur autrui, d'un catéchisme ue n'impose même pas l'autorité de l'Église? « Ai-je hangé, me disais-je, au point qu'après avoir été rebelle à oute démonstration, j'attende de démonstrations réussies u'elles fassent éclater cette évidence à laquelle elles me emblaient naguère si étrangères? »

Cependant, des amis incrédules — pleins, il est vrai, de onnes dispositions à l'égard de la vérité pour eux éven-uelle de l'Église — dès les premières phrases me semblè-ent également touchés. Il fallait donc que ces paroles

fussent douées d'une étrange vertu. Et j'allais devoir pe à peu y reconnaître l'action qu'elles eussent exercée su moi si elles m'avaient été offertes durant mon inquiè poursuite.

Sans doute l'action d'un tel livre ne s'exercera-t-ell jamais sur ceux qui ont la tranquille certitude du néan mais s'il n'est pas fait pour eux, je suis certain qu'il pré sente un remède efficace à l'incroyant inquiet, son émou vante, « vertu » lui venant moins d'une puissance logiqu qui destinée à l'incrédulité de l'intelligence, bien raremen parvient à la réduire, que d'une éloquence du cœur qu trouve dans la complexité de la vie les plus pathétique analogies entre la réalité indubitable et cachée et la nature trop généralement méconnue, de la foi catholique.

Voilà ce qui eût ébranlé mon inquiétude dans le temp où, réduit à chercher seul la vérité, je ne parvins à elle qu par une espèce de coup de désespoir qui provoqua la piti de mon Dieu.

Ainsi, loin d'exposer les dogmes, cette œuvre vraimen poétique les recrée dans leur nécessité organique, dan leur plus vivante équivalence naturelle.

Elle n'obéit pas à un ordre logique, mais à l'obligatio interne qui commande toute œuvre d'art comme toute créature, et précisément à cette unité que je supputais à travers les chefs-d'œuvre de l'art et dont la poursuite devait me mettre en présence d'une réalité invisible, quand persistait à me séduire encore — mais déjà m'inquiétai — la beauté de leurs apparences.

De cette vie cachée de l'amour, ceux qui sont plus sensibles à la vie qu'à la raison trouveront ici un témoignage en quelque sorte symphonique.

Et le nombre est grand de ceux que harcèle ce besoin de l'amour jusque dans les faux plaisirs où leur frénésie croit se satisfaire.

Oui, plus j'y songe, plus je me persuade qu'un tel

« catéchisme » m'aurait épargné l'apparent sacrilège de recourir à la Communion sans croire en la Présence Réelle du Seigneur qui, toutefois, en souriant, m'y attendait pour me forcer à me rendre. Mais peut-être Dieu voulait-il, dans sa miséricorde, jusqu'à cette fausse apparence pour mieux me prouver — et d'une façon plus inoubliable — que, lors même que je ne me doutais pas de sa présence en moi, il ne cessait de diriger toutes mes démarches.

Par contre, cet incroyable miracle que ma seule candeur dans la solitude justifia, on ne peut en conseiller l'usage. Il dépend de Dieu de le renouveler. Nous devons, pour nous, en même temps que lui rendre grâces inépuisablement, chercher les moyens humains d'y suppléer : c'est-à-dire qu'il importe de prouver que, comme ce Dieu finit par me révéler sa présence constante dans mon inquiétude qui l'ignorait, il ne peut être également que présent dans toute inquiétude qui le cherche et qui ne le cherche que parce que lui-même du fond du cœur l'oriente.

Afin d'asseoir une telle preuve, de fonder un tel témoignage, nulle méthode ne vaut celle qui recourt à l'amour pour déceler à travers l'univers les traces de l'amour dans l'unité de toutes ses œuvres.

La sensible attention, soucieuse de l'unité des êtres et des choses, en somme, l'attention de celui qui essaie partout de retrouver l'amour ne peut manquer d'être frappée de ces grandes synthèses du Père Sertillanges par lesquelles s'affirme la reproduction, sur un plan infiniment supérieur, des harmonies mystérieuses et souveraines qui commandent la vie. Le Père Sertillanges nous fait cette peinture avec une bonne foi si lucide et si convaincante qu'il est impossible même au lecteur malveillant d'objecter que ces analogies sont l'effet illusoire d'une intelligence prompte à répéter dans ses croyances et ses créations ce qui s'impose à elle dans le cours de sa destinée naturelle. Mais, au contraire, il devient de plus en plus évident que tout, sur la terre, est image irréfutable d'un plan qui dessine dans l'Église et dans la vie ses ondes concentriques.

Une mise en relief si puissante doit combler le désir de beaucoup d'âmes sourdement convaincues d'une unité universelle dont, hors de la communion catholique, nulle doctrine ne leur livre le mot, l'esprit étant impuissant à l'imaginer en l'absence de la Révélation.

Mais il faut, encore un coup, que le lecteur soit altéré de cette parfaite unité, car c'en est surtout la confirmation que notre livre s'attache à nous donner. Il faut qu'il ait besoin de s'élucider cette impression — à la fois d'écrasement et d'accord à l'ordre universel — qui est sans doute celle qu'éprouvent, quoiqu'en proportions infiniment variables, tous ceux à qui Dieu réserve la grâce future de sa lumière.

Cette double impression, comme d'une miséricorde et d'une justice encore informulées, procède en effet d'un cœur qui, dans l'orgueil détaché de l'orgueil, déjà cherche sans le savoir « à se dépasser par en bas » — à trouver entre les autres et soi, entre soi-même et l'univers entier un lien que rien n'établit et qui, tout de même, à son insu, s'impose à lui.

Le livre du Père Sertillanges répond à tous ceux que l'amour en secret habite et qui souffrent, avant même de pouvoir le nommer, de ses attaques obsédantes et bientôt délicieuses.

A ceux-là, il vaudra un entier soulagement, leur apportant la raison d'être et la formulation de leur détresse. Livre d'une intelligence aussi curieuse qu'amoureuse, mais moins discursive qu'intuitive et vivante, il s'adresse aux hommes que touche l'émotion de vivre pour les orienter en attendant que les assouvisse l'Eucharistie.

L'objection que faisait, au début, l'incroyant et à laquelle le Père Sertillanges répondait par la phrase de Bossuet ne vaut donc pas ici. Si Dieu échappe à toutes nos définitions, parce qu'il est la Réalité de l'Amour et que toutes nos définitions ne donnent que des images abstraites des représentations que nous pouvons nous en

faire, il n'échappe pas, dans l'analogie de ses manifestations, à la préhension amoureuse de notre intelligence.

Sans doute est-il impossible de démontrer logiquement, à l'incrédule, la plénitude vivante; mais il ne l'est pas de révéler à l'inquiet les chemins où le seul fait de s'engager suffit à apaiser son inquiétude.

Or, l'inquiétude spirituelle procède toujours de ce que, née pour l'unité, l'âme souffre de son égarement dans la diversité du monde.

La méthode par laquelle un apologète peut espérer dévier vers la paix une telle inquiétude doit donc tendre d'abord à faire apparaître à travers la diversité l'unité invisible et toujours subsistante. Je ne crois pas qu'il y ait d'autre moyen de s'adresser efficacement à un cœur obscurci, qu'en lui montrant cet émouvant aspect de la vérité qui est d'être une dans le ciel et dans les manifestations mieux comprises de la vie sur la terre. Car, tandis que cette unanime aspiration des esprits suffit à prouver Dieu, il faut, pour prouver Dieu, commencer par assouvir cette aspiration. Si le rôle de l'intelligence est d'établir dans la diversité une diversité de plus en plus minutieuse, l'unité est le domaine de l'amour et le rôle de l'amour est de tout y intégrer.

On revient toujours aux préceptes du Maître et on les vérifie où l'on croyait qu'ils n'avaient pas accès : « Soyez unis comme mon Père et moi... » « Aimez-vous les uns les autres... » Nous ne pouvons révéler à ceux que le baptême n'a point touchés ou qui, malgré le baptême, doutent de la grâce, ce qui est l'objet de la grâce et du baptême, qu'à l'inéluctable condition de laisser parler notre amour.

A la différence de tant d'autres, le Père Sertillanges a laissé son intelligence amoureuse le mener à travers toutes les manifestations de la vie et jusque dans la compréhension des pensées les plus jeunes.

Une incroyable et entraînante jeunesse anime toutes les pages de son livre. C'est elle qui, parlant au cœur, force le cœur et l'esprit à se rendre.

Si le *Pax hominibus bonae voluntatis* est prononcé chaque jour, ce n'est pas en vain. Il signifie que, pour ceux qui ne connaissent pas le Christ, la bonne volonté, celle qui cherche l'amour, est une manière anticipée et comme inconsciente de posséder le Christ. Si nous sommes coupables c'est donc surtout de ne pas mettre en œuvre tous nos moyens pour répondre à leur angoisse. La différence entre les hommes de bonne volonté et ceux qui sont « orgueilleux dans les pensées de leur cœur » est en effet de l'épaisseur de l'amour : de la croyance en la réalité de l'Amour.

Ce n'est pas, d'ailleurs, par hasard, que le Père Sertillanges, qui effleure à peine dans son ouvrage la question de la vie mystique et l'obligation, pour vivre en Dieu, d'un anéantissement progressif, par deux fois répète les mystiques paroles de saint Jean : « Nous croyons à l'amour que Dieu a pour nous. »

Le fondement de toute vie mystique est dans ces paroles qui traduisent par son effet la définition que saint Jean déjà nous donnait de Dieu : « Dieu est amour. »

Quand les enfants d'iniquité objectent à la religion que Dieu ne peut s'abaisser jusqu'à s'occuper d'une si frêle humanité, ils ne témoignent que de leur incompréhension de l'Amour, tandis que notre foi révèle la confiance que nous avons en lui.

L'efficacité de ce livre vient essentiellement de ce qu'il éclaire par analogies l'unité de toute la création dans l'amour que Dieu lui porte. Alors que la plupart des livres d'apologétique s'attardent à des discriminations et à des exclusions où l'amour n'a que faire.

La raison de son efficacité est aussi celle pour laquelle il restera lettre morte aux esprits que l'amour — fût-ce sous forme de violence et de haine — n'anime pas : ce sont les tièdes ; ils sont légion. Mais ceux-là, Dieu, par la voix de son Fils, nous dit qu'il les rejette. Nul raisonnement ne les convainc, ni les pathétiques objurgations de l'esprit amoureux et lucide.

Livrés à la diversité, ils sont ces « citernes creuses » dont parle Jérémie.

La pensée de Pascal se vérifie ici une fois de plus : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. » Le mystère de la grâce apparaît en effet à travers ce livre, non tant celui d'un prétendu « arbitraire » de Dieu que celui des différences entre les diverses sortes de bonnes volontés : le mystère de la tiédeur et celui de l'inquiétude, voilà ce qui domine. Si l'un est soustrait à notre action, il semble que le Père Sertillanges a réalisé, pour agir sur l'autre, un des plus beaux efforts de ce temps grâce à sa conception centrale et vraiment organique de l'unité vivante.

Livre né de l'amour, ce livre n'a d'autre objet que d'éveiller l'amour. Une de ses dernières phrases le révèle clairement : « Penser religieusement, écrit le Père, c'est adopter les formes de la pensée les plus proches de l'amour. »

Ayant résumé toutes les manifestations de l'amour sur la terre et la nécessité de reconnaître leur prototype dans les mystères que l'Église propose à notre adoration, il nous mène enfin au seuil de ce qui le dépasse et qu'il nous fait pressentir : la vie de ceux pour qui selon le mot de saint Paul « les siècles sont finis ».

Non plus seulement l'aspiration à Dieu, l'anéantissement dans la joie. Et l'on est bien forcé de convenir avec l'auteur que, seule, la pratique de tous les préceptes de l'Écriture nous procure la joie.

Ainsi s'achève ce magnifique panorama dans l'affirmation à laquelle chaque ligne a concouru : que « notre religion n'est pas une religion spirituelle, c'est une religion humaine ; et qui n'est intégralement humaine que parce qu'elle est divine ».

Quel plus grand éloge peut-on faire d'un livre que de dire que son objet est tel et qu'il parvient à l'établir ?

René Schwob.

NOTES ET RÉFLEXIONS

L'Évangile selon saint Marc

On sait le radicalisme doctrinal de la collection publiée par M. Couchoud aux éditions Rieder. A côté de livres dont la composition reste parfaitement irénique comme *Le livre de Job* par M. Paul Bertie (l'auteur rend hommage à tout ce qu'il doit à la traduction critique du P. Dhorme paru chez M. Gabalda), d'autres ouvrages ont une allure, sinon toujours combative, du moins très aventureuse et ils sont un véritable danger dont il faut signaler la nocivité pour les idées catholiques et la foi chrétienne. De ce genre sont les deux petits livres que vient de publier M. Prosper Alfaric, professeur à l'Université de Strasbourg, sur l'évangile selon saint Marc. Il est extrêmement regrettable que M. Alfaric ait quitté ses études manichéennes ou même ses travaux assez contestables sur l'évolution intellectuelle de saint Augustin pour se lancer dans cette vulgarisation qui ne lui fait pas honneur. On dirait que tous ceux qui ont quitté l'Église sont poussés fatalement à s'attaquer à la personne de Jésus, comme pour justifier l'abandon de leur foi première.

Si les deux livres de M. Alfaric se présentent avec une attitude correcte, quoique la pensée en reste constamment négatrice, l'Introduction du second ouvrage intitulé *Pour comprendre la vie de Jésus* ne laisse aucun doute sur l'intention dernière du professeur de Strasbourg, qui s'exprime sans ambages.

Il rapporte tout d'abord la phrase quintessenciée en laquelle Loisy a réduit l'historicité de Jésus : « Rien dans les récits évangéliques n'a consistance de fait si ce n'est le crucifiement de Jésus, par sentence de Ponce-Pilate, pour cause d'agitation messianique. »

M. Alfaric ajoute aussitôt ces lignes qui contiennent tout l'essentiel de ses négations :

C'est bien peu. Encore ce peu est-il fort contestable. Le crucifiement de Jésus est présenté déjà par Paul comme le moyen providentiel par lequel les hommes pécheurs ont pu être rachetés : il entre donc dans la catégorie des morts tragiques attribuées aux dieux sauveurs, tels qu'Attis ou Osiris. Le rôle que les évangélistes, du premier au dernier, font jouer à Ponce Pilate apparaît contraire à toute vraisemblance. Enfin l'agitation messianique du premier siècle de notre ère s'appuyait sur des textes prophétiques, ou censés tels, qui contenaient en germe tout le récit de la passion. C'est le cas de rappeler le mot de Renan : « Les personnes religieuses vivent d'une ombre. Nous vivons de l'ombre d'une ombre. » La personnalité de Jésus, qui a dominé jusqu'ici l'esprit des historiens, aussi bien que celui des croyants, s'évanouit peu à peu, au regard des premiers, dans les régions du mythe. Pour comprendre sa vie, ce n'est donc pas sa psychologie qu'il importe de reconstituer, mais plutôt celle de ses biographes. Comment ont-ils été amenés à concevoir l'épopée messianique dont ils se sont faits les narrateurs? Tel est le problème capital qui se pose aujourd'hui.

Il ne faut donc pas que le lecteur se laisse leurrer par le titre trompeur du second volume de M. Alfaric. « Pour comprendre la vie de Jésus », cela n'a pas de sens objectif; cela signifie : « pour comprendre la psychologie de ceux qui ont inventé la vie d'un pseudo-Jésus ». Qu'on ne croie pas à une gageure de ma part. Voici, en effet, les lignes par lesquelles se clôt l'Introduction à la traduction de *L'Evangile selon saint Marc* :

Servons-nous de lui (de l'Évangile) pour reconstituer l'idée qu'un chrétien de Rome pouvait se former du Christ vers la fin du premier siècle ou au début du second. N'allons pas y chercher une biographie véritable de Jésus fils de Marie.

Dans cette Introduction, l'évangéliste est fort malmené, comme on peut s'y attendre. « Sa religion confine à la magie », écrit sans sourciller le docte professeur. Pourtant on lui concède un « art subtil de narrateur » : l'une des qualités que M. Alfaric se plaît à mettre en relief dans cet art, c'est la prédilection de Marc pour le rythme ternaire.

Le nombre trois revient souvent chez Marc. Il joue, à travers tout l'Evangile, un rôle exceptionnel... Tout l'Evangile selon saint Marc est conçu d'après un plan ternaire... Cette œuvre d'apparence si

fruste a, comme celles de maints rhéteurs, un commencement, un milieu, une fin.

Disons-le franchement : en passant dans ce moule que lui impose le professeur de Strasbourg, l'évangile de Marc, si charmant de détails pittoresques, engendrerait un ennui mortel. J'ouvre au hasard le commentaire et je trouve les épisodes de la résurrection de la fille de Jaïr et de la guérison de l'hémorroïsse (ch. v, 21-43). Et voici les réflexions de M. Alfaric :

Aux deux scènes d'incrédulité qui viennent d'être décrites l'évangéliste, toujours soucieux des contrastes, en oppose deux autres où l'on voit ce qu'est une foi vivante et agissante. Renoncera-t-il donc ici à la composition ternaire qu'il aime tant? Non, car les deux nouveaux épisodes vont être entrecroisés, de manière à n'en plus faire qu'un, comme le cas s'est déjà présenté. Un premier modèle de juif croyant se présente avec ce père dont la fille, malade, sera morte avant l'arrivée du Sauveur. Il rappelle la veuve de Sarepta, dont le fils mourant, recommandé à Elie, rendit l'âme avant l'arrivée du prophète (I *Rois*, XVII, 17-18). Il fait penser encore à la Sunamite, dont l'enfant expira aussi avant que survînt Elisée (II *Rois*, IV, 20), *Marc intervertit les sexes* (1). C'est qu'il s'inspire aussi d'autres textes qui présentent plutôt une agonisante, figure de la race d'Abraham : « La vierge fille de mon peuple a été frappée d'un grand coup... » (Jer., XIV, 17; cf. XVIII, 13; XXXI, 4-21) : « Elle est tombée, elle ne se relèvera plus, la vierge d'Israël; elle est couchée par terre, nul ne la relève... » (*Am.*, V, 2.) La jeune mourante de l'évangile figure de même les douze tribus israélites. De là vient que son père est « chef de Synagogue » et qu'elle-même se trouve avoir « douze ans » (V, 42).

En vérité, il y a de quoi satisfaire les esprits les plus cabalistiques. Mais est-ce sérieux? On serait tenté de mettre la vie de M. Alfaric lui-même en rythmes ternaires (elle aussi a un commencement, un milieu et une fin pour beaucoup de ses épisodes) et d'en arriver à mettre en doute son caractère historique.

*
* *

En regard de ces négations et de ces transformations, nous

(1) C'est moi qui souligne.

tholiques, nous avons, *pour comprendre la vie de Jésus*, ux magnifiques ouvrages du P. Lagrange.

La quatrième édition corrigée et augmentée de son *Évan-le selon saint Marc* (1) contient une Introduction où sont icidés tous les problèmes que se posent les critiques sou-eux de vraie science. Le commentaire est abondant et ne isse rien échapper des richesses du texte, ni non plus des fficultés qu'il soulève. En outre, tout le livre est écrit avec ne conviction et une foi profondes. On sent que l'auteur ne irrête pas aux procédés de l'évangéliste, mais qu'à travers mentalité il cherche à pénétrer la vie de Jésus, en criti-iant, ainsi que doit le faire tout historien, le témoignage ui en est rendu.

A qui ne pourrait aborder l'ouvrage si dense et si disert n maître dominicain, je conseille *L'Évangile de Jésus-rist* (2) du même auteur. Comme il marque dans son ergue, « les Évangiles sont la seule vie de Jésus-Christ l'on puisse écrire ». Oui, à condition qu'on ne les étudie is avec les conceptions de M. Alfaric; à condition aussi l'on sache prendre un maître qui nous en fasse voir la auté et la grandeur en même temps que l'éminente di-nité et la bonté rayonnante du divin Jésus.

Le Saulchoir.

P. Synave, O. P.

Le cœur du Père Lacordaire

« *L'amitié confie simplement les pensées... elle n'écrit oint de morceaux d'éloquence...* » Ainsi répondait le P. La-ordaire à une amie qui se plaignait qu'il ne lui eût pas montré son âme ». Aimable repartie, dont peut-être ceux ui ignorent encore tout ce qu'il y avait de simplicité pro-onde et apaisée en cette âme de feu pourraient faire leur rofit. Lisez la suite : « *Croyez donc que je vous montre mon me quand je vous dis ce que je pense, et ne m'en demandez*

(1) Paris, Gadalda, 1929.
(2) Paris, Gabalda, 1929.

pas davantage. Le christianisme n'a pas encore déraciné ch vous une certaine influence de l'imagination; vous êtes vra même simple, mais pas encore calme. Lisez l'Évangile : qu repos dans la plus admirable simplicité! Le style de l'Évan gile est celui de l'âme parfaite; rien n'y tourne à l'effet e l'ébranlement. » — « *Rien n'est calme et simple comm Dieu* », écrivait-il un autre jour.

Qui donc écrivait, à propos de la Vie du P. Lacorda publiée l'an dernier par Mlle Zeller dans la collection d « *Grands Cœurs* », qu'il eût fallu l'aborder avec une âme un style plus « romantiques » ? Non, pour comprendre Lacc daire, il faut en réalité tâcher de s'élever à la hauteur de cet âme simple, pénétrer surtout jusqu'à la source de cette sér nité d'un cœur véhément qui avoue n'avoir pu « rien aim après Jésus-Christ ».

Cette intime compréhension, on la sentait chez l'auteur ces pages limpides, où la continuité et la simplicité du réc sobre de tout artifice, laissait percevoir discrètement u délicate émotion. Nous ayant *expliqué* excellemment la v du Père Lacordaire, Mlle Zeller a voulu, de plus, nous fai part d'une façon plus directe de cette expérience vivante, ce contact avec l'âme et le cœur du Père Lacordaire, qui do nait à son récit sa ferveur contenue et sa claire lucidit Grâce au recueil de lettres qu'elle nous offre aujourd'hu sous le titre de *Lacordaire et ses amis* (1) et où l'âme d grand religieux, dépouillée de toute éloquence, se livre à no simplement; grâce surtout au choix judicieux et à l'harm nieuse composition de cet ensemble, le contact nous e rendu possible, avec une singulière impression de vie.

Un choix de lettres, quelques rares fragments d'autres œu vres, le tout « serti dans un bref commentaire qui reconstit le cadre, le milieu, et ressuscite les visages qui sourirent Lacordaire » : voilà tout l'artifice. Point de dissertation pré lable sur le sentiment ou l'amitié, mais, par manière d préambule, un bref rappel des grandes étapes de la vie d P. Lacordaire, jalonnées d'admirables amitiés. Celles-ci fou nissent dans leur diversité et leur succession le cadre mêm du livre. Voilà donc tour à tour les amitiés d'enfance, ave leur délicate et fidèle tendresse; puis la noble sincérité de se

(1) *Lacordaire et ses amis*, par Renée Zeller. E. Flammarion, édit.

nitiés de jeunesse traversées de l'émouvante rencontre du Christ; voici l'indépendante et ardente franchise du jeune abbé Lacordaire s'adressant à ses amis de séminaire, qu'il s'efforce d'élever au niveau de son âme et d'entraîner dans son essor; l'amitié de Montalembert, avec ses déchirements, ses douleurs, ses joies débordantes; la simplicité confiante avec de hautes âmes qui reçoivent la confidence de ses malheurs, qu'il associe à ses inquiétudes, à ses travaux, à ses enthousiasmes, qu'il détache d'elles-mêmes en les intéressant à ix œuvres qui le passionnent... Plus haut encore, dans ce cœur qui sans cesse monte, voici la très pure amitié sacerdotale de l'abbé Perreyve, toute limpide et apaisée dans un parfait et inaltérable échange; l'amitié apostolique enfin, jalouse de la sainteté des âmes qu'il est chargé de « pousser vers Dieu ». Comme il sait varier à propos son mode d'action spirituelle, selon qu'il veut sanctifier un fils de sa famille religieuse, retirer du mal un pénitent mondain, ou garder pure une de ces âmes de jeunes gens qu'il aimait plus que les autres !

Richesse immense d'un cœur humain qui nous apparaît ici avec ses nuances multiples, sa complexité vivante et son unité profonde ! Que de traits il faudrait glaner çà et là, parmi ces admirables lettres, qui nous font pénétrer davantage en l'âme du P. Lacordaire, ou qui nous apportent quelque formule lumineuse et émouvante ! Comme il se décrit lui-même, par exemple, dans ces lettres si confiantes à Mme Swetchine... « *Je me suis montré à vous tel que je suis dans l'ordinaire de la vie, sans prétention, sans contrainte, aimant à être enfant, peu tendre dans l'expression de mes sentiments, parce que je ne serais jamais tendre qu'avec de la passion, mais affectueux avec naturel...* » Et encore cette lettre de 1852 : « *Un jour, si on me lit, on ne comprendra pas l'agitation de ma carrière, et réellement, c'est à peine si je la comprends moi-même. Je trouve en moi une si grande douceur, un tel éloignement des extrémités, une constance si simple dans des opinions modérées, qu'en regardant ce qui est sorti d'un fond si pacifique, je ne puis m'en étonner assez. Je m'en rends compte par ce seul mot : je n'ai appartenu à personne...* » Tel trait où se peint la spontanéité et la délicatesse native de son âme le découvre tout entier : « *Je vous quitte*, écrit-il au terme d'une lettre où il a épanché jusqu'au fond son cœur véhément, *je vous quitte pour aller*

voir des lilas que j'ai plantés dans un petit bois, au pied d' *notre couvent et qui ont bien du mal à fleurir...* »

Mais à quoi bon multiplier les citations : aussi bien l' plaisir qu'on trouve en ce volume est-il, plus encore qu' celui de l'analyse, celui de rencontrer comme vivante et pré sente devant nous cette âme infiniment attirante. A lire l' récit de sa vie on ne peut s'empêcher d'admirer Lacordaire Il y a trop de noblesse et de droiture en lui, en même temp que d'humilité pour qu'on lui marchande son respect. Mais le rencontrer en ces pages toutes vibrantes parce que jaillie directement de son cœur, et qui n'ont aucunement vieill (les confidences d'une âme sont-elles sujettes au temps ?) c'est bien plus que de l'admiration qu'on se sent obligé d lui donner. Ce livre fera aimer le Père Lacordaire.

Il fera mieux comprendre aussi à quelles profondeurs sur naturelles s'animait cette générosité sans cesse en éveil e combien c'est de très haut qu'il faut juger la vie du Pèr Lacordaire pour en percevoir l'unité véritable. Cette âme s ardente en ses affections, si désireuse de trouver l'appui d l'amitié, si avide de se donner à d'autres âmes, ne connut e vérité qu'un amour, celui de Jésus-Christ. C'est bien ce qu explique la floraison de tendresses, l'intensité et la variét des affections jaillies de ce cœur. Pour Lacordaire, la vie sur naturelle n'est point un monde à part, un au-delà où l'o s'évade mystiquement, sans liaison avec les réalités qui nou environnent. La vie surnaturelle, c'est le don de Jésus-Christ et Jésus-Christ c'est Dieu fait Homme. Le Père Lacordaire s meut dans cette lumière. C'est notre humanité elle-mêm qui est sauvée, régénérée, transfigurée par Jésus-Christ. No gestes de fils de Dieu sont aussi des gestes d'hommes, et l grâce ne fait qu'enrichir, développer ce qu'elle est venue res taurer, non détruire. « Le cœur du Père Lacordaire c'est l nom du Seigneur Jésus », écrivait Perreyve : et Mlle Zeller d terminer sur ce trait. Ce mot est bien, en effet, l'explicatio dernière de la vie du grand Dominicain, de ses générosités de ses enthousiasmes, et de tout ce qu'il a fondé de durable comme aussi l'explication de la place que tient l'amitié dan sa destinée. « *L'amitié*, écrivait-il, *n'est-elle pas le don com plet de soi-même, et quand Jésus-Christ est devenu nous même, pouvons-nous réellement nous donner sans donne celui qui n'est plus qu'un avec nous ?...* »

I. Ménessier.

Lourdes et le miracle (1)

Le problème du miracle est sans conteste l'un des plus épi-
eux, des plus lourds de querelles, qui se présentent aux
onfins de la nature et du surnaturel, de la science et de la
oi.

Les médecins, à Lourdes, sont directement aux prises avec
es difficultés, que nul, croyant ou incroyant, ne peut éluder.
Les principales questions qui agitent leurs esprits, soit
u'ils dialoguent entre eux, soit que chacun s'entretienne de
es propres pensées, ont été rassemblées par le Dr Biot dans
e petit livre, admirable d'aisance, de clarté, de bonne foi, de
ens scientifique et de sens religieux. Il est impossible d'en
ommencer la lecture sans aller d'un trait jusqu'au bout

On y trouvera d'abord mis au clair des points de fait trop
norés, en ce qui concerne notamment l'organisation et le
onctionnement du Bureau médical des constatations.

Mais surtout, on y verra abordés — ce qui est trop rare —
es aspects vraiment délicats et importants de la question,
vec un sens critique très sûr et très aiguisé, un mélange,
articulièrement heureux en ce domaine, d'esprit de géomé-
rie et d'esprit de finesse. Le rôle des médecins à Lourdes
st simple; ils représentent la science : ils disent s'il y avait
ncontestablement maladie, s'il y a guérison, et si ce passage
e la maladie à la santé est naturellement *inexpliqué*. Là se
orne le rôle du savant. Mais comment passer de cette cons-
tation de l'inexpliqué à l'affirmation — qui n'est plus celle
u médecin comme tel — de l'*inexplicable*, ou plutôt à
explication par l'existence et l'intervention miraculeuse du
urnaturel, c'est-à-dire à une interprétation *religieuse* du
ait ? Voilà bien le centre des difficultés. Difficultés indénia-
les pour le croyant, et assez visibles; mais non moins cer-
aines et, si l'on y regarde de près, non moins visibles et non
oins graves pour l'incroyant qui prendrait l'attitude du
ositiviste en expectative devant des phénomènes donnés

(1) *Lourdes et le Miracle, dialogues de médecins*, par le docteur
ENÉ BIOT. — 1 vol. 12 × 19, 148 p. Bloud et Gay, 1930. Prix 10 fr.

dont la loi scientifique est ignorée. Attitude qui n'est poss ble que s'il limite sa vue à un seul aspect de la questior mais qui devient singulièrement embarrassée dès qu'il e prié d'être attentif à l'entière et concrète réalité du fa donné. C'est ce point capital qui occupe les derniers dialo gues des médecins dont le Dr Biot s'est fait le secrétaire. I donnent, selon nous, à ce petit livre un intérêt de tout pre mier plan.

J. VIALATOUX.

« *Vous aspires a la devotion, treschere Philothee...*

Auprès des célèbres collections Guillaume Budé placée sous le signe de la louve romaine et de la chouette athé nienne, une nouvelle série d'ouvrages reçoit pour emblèm une Minerve française.

On nous promet ainsi toutes les œuvres de notre littéra ture, depuis le XVIe jusqu'au XIXe siècle inclusivement. L texte sera établi selon la méthode critique qui fait la gloir des éditions de la littérature latine et grecque.

Voici, aujourd'hui, l'*Introduction à la Vie dévote* (1). I revenait à M. Ch. Florisoone, l'un des collaborateurs à l grande édition des *Œuvres* de saint François de Sales, d'éta blir et de présenter cet ouvrage. Naturellement, le text choisi est celui de 1619 que possèdent les Bénédictins anglais

Les plus difficiles seront satisfaits : le soin apporté dan la présentation, l'élégance discrète de la typographie, l teinte « cassée » du papier, tout nous invite à relire le suav chef-d'œuvre.

Nous regrettons seulement de retrouver, dans la notic biographique, des idées un peu simples mais chères M. Francis Vincent, dont nous nous serions fort bien passé Bah ! dès les premiers mots de saint François nous le aurons vite oubliées : « Vous aspires a la devotion trescher Philothee... »

(1) SAINT FRANÇOIS DE SALES, *Introduction à la Vie Dévote*. Text établi et présenté par Charles Florisoone, revisé par Francis Vincen Les textes Français. Editions F. Roches, Paris. 2 vol. ; 36 fr.

LA PHILOSOPHIE

.-D. SERTILLANGES. *La méthode de saint Thomas d'Aquin.*
Membre de l'Institut.

« La méthode de saint Thomas, je dis en philosophie, en théologie, en science, est une méthode de sainteté. » Tel est le point de vue auquel se place, pour rendre compte du génie de saint Thomas d'Aquin, celui à qui nous devons tant de belles synthèses où l'homme et l'œuvre se confondent. Une spéculation philosophique, par une sorte de générosité de la pensée, ne doit-elle point déceler le grand cœur du philosophe?

T. CARTON DE WIART. *M. Maritain et le Bergsonisme.*

A propos de la réédition de la « Philosophie bergsonienne ».

H.-V. HÉRIS. *« Le Docteur Angélique ».*

Un plaidoyer pour l'actualité de la pensée de saint Thomas d'Aquin.

H.-M. FÉRET. *Hommage au professeur Geyser.*

La méthode de saint Thomas d'Aquin

Un travail fort connu a pour titre *Introduction à* méthode de Léonard de Vinci : on pourrait écrire, parall lement, un chapitre intitulé *Introduction à la méthode* saint Thomas d'Aquin, et voici, je crois, quelques-uns d traits qui devraient marquer cette étude.

A la différence de tant d'hommes qui se jettent dans travail sans s'occuper du travailleur, persuadés, sembl t-il, que le produit de l'activité est chose indépendant saint Thomas commence son œuvre par sa personne. enseignera que notre action c'est nous à l'acte second voulant mener une action féconde, faire œuvre util œuvre sainte, il s'y dispose au dedans, et les disposition qu'il acquiert n'affecteront pas moins sa technique, se procédés intellectuels que la spiritualité qui les imprègn La méthode de saint Thomas, je dis en philosophie, e théologie, en science, est une méthode de sainteté.

Qu'est-il, en tout et pour tout? Un intellectuel. On n lui voit pas d'autre caractère. La passion de la vérit n'est point une particularité de sa vie, elle est sa vi même. L'unité de sa carrière s'établit dans l'intelligence Docteur, l'intellectualité est sa profession ; prédicateur, ne fait qu'étendre, simplifier et adapter à un mode d communication sa doctrine ; poète, il poétise en concepts et mystique, il se livre à une contemplation intellectuell plus qu'affective. Ses *prières* mêmes sont doctrinales pa

leur contexture ; ce sont encore, en forme de désir et d'appel, des rangements de notions et de thèmes, des titres transposés d'articles de la *Somme*, où le courant de spiritualité, présent ici et là, est seulement plus à découvert.

Il s'agit donc pour lui de voir, en attendant qu'il montre ce qu'il a vu. Eh bien, pour voir, il faut d'abord, pense-t-il, rectifier son regard. On n'achète point par des folies le droit de parler avec sagesse. Toutes nos fonctions sont solidaires. Ceux-là se trompent, qui croient que l'on pense avec son cerveau seulement : on pense avec tout son être ; on pense, particulièrement, avec toute son âme, dont les tendances ont un tel poids pour incliner l'intellect dans le sens du vrai ou l'en retirer, le faire dévier, le jeter aux partis pris, aux originalités de mauvais aloi, aux affirmations et aux négations intéressées ou capricieuses.

Pasteur demandait qu'on fît un livre sur l'influence du cœur dans le progrès des sciences (1). Le cœur ! cela va loin, et l'on sait ce que la Bible entend par un homme « droit de cœur ». Conservons donc notre âme à niveau, pour rencontrer le fil à plomb à angle droit et ne tracer que de correctes épures. La vérité ne change point ; mais l'angle sous lequel notre esprit l'aborde est affaire d'attitude, et si cette incidence est perverse, l'acuité du regard n'est qu'un danger de plus.

Par ailleurs, voir, et ne faire que voir, n'exige-t-il point qu'on se détache de tout le reste ? On n'est disponible pour la science qu'au prix de renoncements crucifiants et, si la science est votre tout, c'est tout, sauf elle, qu'il faut jeter par dessus bord. « Toute conquête de la connaissance provient du courage, de la dureté à l'égard de soi-même », écrit Nietzsche (2).

(1) Discours prononcé pour l'inauguration de la statue de Thénard.
(2) Frédéric Nietzsche, *La volonté de puissance*.

La philosophie, comme l'art, est par nature un détachement du réel concret et une exploration dans le sens de ses sources idéales, de ses « causes » : il n'est pas étonnant que le détachement vertueux et le détachement instinctif d'un homme tout spirituel constituent à son égard une magnifique prédisposition. Saint Thomas sera un philosophe fidèle parce qu'il se sera établi dans le parfait désintéressement comme dans la parfaite droiture. Au commencement de toute pensée philosophique, il met l'oubli du sujet pensant, afin que l'objet règne. Avare de vérité jusqu'à la frénésie, il entend confondre son sort avec celui de la vérité, et si c'est un calcul, c'est en effet un calcul d'avare. Faire son moi de la vérité ! devenir ainsi son égal pour s'être perdu en elle !...

On reconnaît la curieuse expérience de Rodin, remplaçant dans l'*Imitation* le mot *Jésus* par le mot *sculpture*, et constatant que tout reste vrai. Qu'est-ce que cela prouve ? Que les conditions du travail technique sont les mêmes que celles de la sainteté. Alors, soyons un saint ! Nul doute que cette pensée n'ait été à la base de l'attitude morale de Thomas d'Aquin. De lui on pourrait dire, comme de l'arbre de la science dans l'*Ébauche d'un serpent* :

> Grand être agité de savoir,
> Qui toujours, comme pour mieux voir,
> Grandis à l'appel de ta cime.

Saint Thomas, pour mieux voir, a voulu grandir tout entier. Sa sainteté est une sainteté de lumière. Comme pour le chrétien la vision éternelle est le fruit de la vertu et de la grâce : ainsi, pour l'angélique Docteur, la compréhension géniale est le fruit de la sainteté et du don. Du don ; car nous ne prétendons pas que la vertu engendre le haut savoir à elle seule ; mais elle en est une condition préalable, à supposer qu'on vise réellement au vrai. En

fait, chez saint Thomas, la doctrine n'est qu'un rôle de la sainteté ; elle est la sainteté utilisant le génie, la sainteté rendant témoignage à la vérité et se consumant en efforts pour qu'elle brille.

Précisons un peu mieux ce qu'il a voulu à cet égard et comment il l'a réalisé.

Il s'est fait religieux dans l'*Ordre de la vérité* : sans doute attendait-il de là des ressources intellectuelles ; mais on sait bien qu'un Ordre religieux n'est pas une école ; on y contracte pour commencer des engagements essentiels. Les *vœux* sont à la base de toute institution monastique, et l'homme de vérité qu'était saint Thomas devait donc chercher et trouver dans ces vœux des éléments de lumière. Il en était ainsi. Voulant se donner tout entier au Dieu de vérité, le voilà qui se dégage, et s'allège, et se rassure. Il se défait des biens extérieurs par la pauvreté ; il aura le droit d'oublier qu'il est prince, n'aura rien à administrer, à garantir, surtout à convoiter ; les mains ouvertes dans l'azur, il ne sentira plus que l'impalpable, et la lumière toute seule, non pas l'or, non pas le clinquant des inutilités temporelles, luira entre ses doigts.

Par la chasteté, il se libère des exigences de son corps et de son cœur. Il a été ceint, dans le songe de la tour, par des anges au cordon étincelant ; le désir a été en lui brûlé ; il ne dépassera jamais en convoitise l'état d'âme « d'un enfant de cinq ans » ; il s'y engage délibérément, après avoir paru en recevoir l'assurance. Et j'entends tel mondain s'écrier : C'est puéril ! Ah ! ah ! hommes « d'expérience », vous vous croyez très forts dans la science du cœur humain ; mais ce mortel angélique en saura plus long que vous, et déjà un grand païen vous condamne. « Le vice, écrit Platon, ne peut se reconnaître lui-même, ni la vertu ; mais la vertu peut connaître et elle-même et le vice. »

Comment penser, et penser sagement, que ce soit en matière de vice ou de vertu, au milieu des troubles de la chair, de ces alternatives de désir, de furie, de déceptions, de regrets, de reprises qui dévorent les forces de l'âme, et sous le poids de ces chaînes de l'habitude qui entravent ses mouvements? L'ardeur des fausses joies ne fera-t-elle point pâlir, comme derrière un brasier fumeux, la pure étoile lointaine? Thomas d'Aquin sera angélique comme les vierges, afin de le devenir à la manière de ces êtres célestes qui sont *pleins d'yeux* et qui voient de toutes parts. (Ezech., I, 15.)

Et il sera obéissant, pour simplifier la vie, pour n'avoir de responsabilité que celle de son travail, pour donner à son travail même les garanties providentielles qui en feront une œuvre éternelle, une œuvre voulue là haut et fleurissant pour là haut, non l'effet d'une volonté d'homme.

A cette teneur formelle de ses engagements, il ajoutera l'esprit qu'ils suggèrent. Esprit d'humilité, qui lui fera écarter les dignités, dédaigner les flatteries, « s'offrir par les humiliations aux inspirations », selon la formule pascalienne et qui lui permettra de dire : « Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais accueilli volontairement une pensée de vaine gloire ». — Esprit de mortification, qui le porte à négliger les soucis du corps, à pratiquer strictement l'abstinence et à jeûner, surtout quand une question le tourmente, sans que d'ailleurs on le voie se livrer à ces macérations passionnées dont beaucoup de ses frères et de ses contemporains nous donnent le spectacle, mais que sa haute prudence, jugeant bien de sa tâche, excluait. — Esprit de silence et de solitude, parce que si le silence est le « père des prédicateurs », il est bien davantage encore celui du penseur profond, de l'inventeur de liaisons idéales, du capteur de sources, de celui qui veut créer de la lumière et sait bien qu'elle se crée dans l'ombre. Quand la Sagesse

murmure dans le secret, son fidèle ne se permet point de arler en même temps qu'elle. Rien n'éclôt de grand que ans ce mystérieux empire du silence « plus haut que les toiles, plus profond que les royaumes de la mort ». — sprit de détachement dans son travail même, en ce que, oué d'aptitudes universelles, il a le courage de se con-entrer dans son objet et de sacrifier toute curiosité acces-oire. Dur sacrifice, pour celui qui prend un chemin avec regret d'en laisser mille dont les attraits insidieux le oursuivent ! « Celui qui est sage, disait Gœthe, repousse outes les prétentions qui dispersent ; il se renferme dans ne seule science et il y devient supérieur (1). » Cela doit entendre avec quelque largeur ; car la spécialité même des exigences qui la dépassent, et un esprit n'y est apte u'à condition de porter très loin ses regards, pour se tuer exactement au centre des choses. Toujours est-il ue notre penseur fuit la dispersion. Quand il était à aris, saint Louis lui faisait souvent porter, le soir, un ésumé des questions qu'il se proposait de traiter le len-emain en son conseil, afin d'avoir l'avis de ce sage. Il épondait de son mieux, mais brièvement et ne poussait oint ses avantages ; car si, au dire d'un chroniqueur, appliquant son esprit aux affaires de ce monde, il en ugeait avec une sagesse qui semblait à tous divine », ela ne lui paraissait point un motif pour s'y impliquer.

Par ces moyens, l'homme était à l'égard du vrai dans n état de réceptivité aussi parfait qu'il dépend de notre rbitre. Aucune interposition entre la faculté pensante et objet. L'orgueil, la vanité, l'ambition, altèrent l'intelli-ence ; elles font tort à sa faculté d'assimilation et d'adap-ation aux choses, à sa compréhension d'autrui ; c'est un urcissement certain et une série de déviations presque

(1) Conversations de Gœthe avec Eckermann, 15 mai 1829.

inévitables. En Thomas d'Aquin, rien de ces tares, parce qu'un vertueux détachement l'établit dans une noble passivité. Il est un philosophe passif en ce sens que sa philosophie n'a rien d'arbitraire et ne résulte point d'un *fiat* personnel ; elle lui est imposée par les requêtes des choses ; elle est une position qu'il prend sous la poussée des forces convergentes qui d'elles-mêmes s'équilibrent en lui. C'est plus difficile ; car reconstruire idéalement le monde offre moins d'aléas que de le reconnaître pour ce qu'il est : la fable est à la portée de tout esprit un peu inventif ; ce qui est laborieux, c'est l'histoire, et ainsi que l'observe Marcel Proust, « toute action de l'esprit est aisée, si elle n'est pas soumise au réel ». Mais pour se soumettre au réel, il faut d'abord se détacher de soi, de ses mille et une volontés ignorées, de son caprice.

Le bon sens proverbial de saint Thomas n'est pas fait uniquement de justesse, mais de justice ; il respecte le droit des faits et le droit des autres intelligences ; il ne subit qu'au minimum cette étrange propension que nous avons tous de nous croire l'homme qui a raison, l'homme qui juge bien entre tous et qui ricane volontiers de la sottise ambiante. Son objectivité scientifique, si frappante, tient à ce qu'il est étranger à ce monde bouleversé des passions intimes où éclosent nos pensées coutumières et au monde extérieur qui le nourrit. Le monde, il ne lui demande rien ; il veut seulement le servir ; il est, lui, entre la lumière et nous, un lieu de passage.

Autre article, encore plus important, de cette sainte méthode. A quoi bon se détacher, si ce n'est pour se prendre, et s'enrichir, sinon pour donner ? On ne travaille pas au négatif ; on ne travaille pas pour soi seul. Agir ainsi ne serait pas être homme de vérité, car, en fait, la Vérité est vivante et ne se livre entièrement qu'à l'amour ; en fait,

la vérité est le bien commun des hommes, et nul ne peut loyalement la garder pour soi. De plus, cette vérité commune est entre tous communément partagée ; il faut la recevoir, avant de la donner, et l'on ne reçoit communication de la vérité d'autrui que par la sympathie qui établit les âmes à l'état de vases communiquants et leur permet de dire avec Albert le Grand : « Soyons deux, mais que la cause soit une. »

Que tout cela porte loin ! Nous verrons que saint Thomas d'Aquin a centré toute sa doctrine en Dieu ; il veut connaître Dieu, et les écoulements de Dieu, et le jeu de la lumière créatrice dans les choses, et les chemins de retour vers Dieu : c'est là son tout, parce que c'est en effet le tout et que Spinoza aurait raison de ne connaître que Dieu et ses *modes*, s'il n'avait oublié, au profit de l'immanence nécessaire de Dieu, sa transcendance souveraine.

Mais quand on dit que saint Thomas centre tout en Dieu, on ne l'entend pas d'une simple coordination logique, d'un point de fuite choisi par un habile perspecteur ; il s'agit d'un centre vital, d'un objet de contemplation affective et par là d'expérience, d'intuition et non pas de pur concept. Ce qui, dans l'exposition doctrinale, est syllogisme et dispositif est au fond, chez saint Thomas, au témoignage des contemporains les mieux placés pour le savoir, le résultat d'une génialité en grande partie intuitive et surnaturelle, un don.

C'est qu'il y a, d'après sa propre doctrine, deux façons d'accéder à Dieu qui normalement se complètent. « Par la sagesse que procure l'étude humaine, on juge sainement des choses divines selon le parfait usage de la raison... Mais il y en a une autre qui vient d'en haut... et qui juge des choses divines en raison d'une certaine communauté de nature avec elles. C'est le don du Saint-Esprit... qui

perfectionne l'homme dans l'ordre divin en lui faisant no seulement apprendre, mais expérimenter les choses div nes (1). » En ce sens il commente le texte de saint Pau aux Corinthiens (I, VI, 17) : « Celui qui adhère à Dieu es avec lui un seul esprit », et telle est à ses yeux la *scienc des saints.*

La connaissance rationnelle fait venir Dieu en nos pri ses, mais il y a un intermédiaire ; par l'amour, c'est lu qui nous tient, et dans cette intimité éclairante, il nou livre de ses secrets. Si le génie est là, au service de l'a mour unifiant, il s'établira un échange pareil à celui qu décrivait Gœthe entre l'inspiration et le travail, entre l navette et la trame qui enchaînent dans une même étoff leurs fils entrecroisés.

C'est un fait unanimement attesté que saint Thoma allait chercher dans la prière aimante, dans la concentra tion en Dieu et parfois dans l'extase les intuitions riche qui, dans ses œuvres, se déploient en suites conceptuelles en théorèmes et en scolies indéfiniment enlacés. Lui même disait avoir plus appris au pied de son crucifix qu dans les livres. Dans sa candeur de génial enfant, il allai appuyer sa tête à la porte du tabernacle, comme pour y dérober des secrets. A la messe, au chant mélancolique des Complies, il fondait souvent en larmes ; en larmes i demandait la solution de ses questions abstraites ; la science était pour lui comme un céleste larcin ; car en Dieu, disait il, est la source simple dont le torrent des idées aux vague pressées n'offre qu'un témoignage.

Il fallait donc au départ non une vocation intellectuelle seulement, mais des épousailles mystiques avec la Vérite vivante, un esclavage d'amour grâce auquel, possesseu théorique de l'Être, le penseur en serait avant tout pos

(1) *Somme théologique,* IIe seconde partie, q. 95, art. 1 et 2.

lé, se conduirait intellectuellement, aussi bien que pra-
uement, en être donné, et, rendu ainsi intime à Dieu,
uverait en ce Principe souverain un moyen d'intimité
airée avec tout le reste.

A l'égard des autres penseurs, il en serait proportion-
lement de même. Une sympathie universelle mettrait
sa possession la sagesse de tous, lui permettrait de
nétrer au cœur des idées adverses pour en extraire la
bstance saine sous la déviation de surface, ferait de lui
contemporain de tout le passé, le collaborateur du pré-
nt et par là le prophète de l'avenir.

Aussi bien, les deux cas distingués ainsi ne diffèrent-ils
'en apparence. Dieu qui est source des choses est source
ssi de la pensée où se reflètent les choses. L'univers est
é deux fois. N'attribué-je pas au soleil l'image en minia-
re, dans le cristal, du ciel et de la terre ouvragée?
Tout ce qui est vrai, dit par qui que ce soit, vient du
int-Esprit », dira Thomas d'Aquin ; dans sa fidélité à
sprit, il trouvera donc une raison de s'adapter à l'esprit
utrui, de penser en constante collaboration, d'être un
équipier du travail commun et par là de devenir béné-
aire de toutes les trouvailles, ayant participé d'esprit
de cœur à toutes les recherches.

Quand il s'agira de donner et non plus de recevoir,
te méthode de l'amour produira le zèle, le travail jus-
'à l'épuisement, l'obéissance aux indications que l'amour
donne par ses supérieurs, représentants de Dieu, et par
requêtes qui lui viennent de toutes parts : signes pro-
dentiels, pense-t-il, tellement qu'en s'y prêtant il enten-
a satisfaire l'amour en sa double forme, vu que Dieu et
prochain, à ses yeux, ne font qu'un.

Un vrai grand homme a le droit, en un sens, d'être
oïste ; c'est de l'économie pour le genre humain ; mais

d'ordinaire il ne l'est pas, si ce n'est dans la mesure l'exige la prudence, en vue de la bonne administration son trésor. Et quand il s'est donné tout entier, arbre fruits, comment sa prodigalité aurait-elle des bornes?

Ce n'est pas saint Thomas qui a organisé sa vie décidé de son œuvre. Il a mené son enseignement et écrit presque tous ses ouvrages à la requête de ses su rieurs, à la demande de ses confrères ou à l'appel de c qui en attendaient le bénéfice. Il est un serviteur. Don le vrai et recevoir le vrai, le recevoir pour le donner, t est sa mission et telle est sa passion unique.

Dans cette pensée, il s'attelle à des tâches si lour que prématurément il mourra à la peine. Il est un s mené du vrai. Son assiduité studieuse a une telle fo d'élan qu'elle rejette, telle un volant à toute vitesse, t élément parasite de sa vie. Il pense, il pense; il l'homme qui pense sans repos, qui refuse les distratic les plus légitimes, qui s'écarte des relations et des amit banales qui prendraient quoi que ce soit à son labeur faut le surveiller à table, car son travail l'y poursuit e y perd le souci de lui-même. Quand on cherche à le récré et qu'on l'oblige à sortir au jardin, il s'y prête en souria mais à la première occasion il s'éclipse et remonte dans chambre. Celle-ci doit être pour lui un lieu de délices l'Imitation a bien dit : « La cellule pratiquée devi douce. » Mais c'est surtout la « cellule intérieure » qu son culte; il emporte avec soi ce gîte secret; il n'ente du monde que ses appels et ne parle que pour donner réponse.

Il se hâte lentement, conscient peut-être du peu d'a nées qui lui sont accordées pour son œuvre, et plein patience pourtant, parce que là où l'homme s'arrête p soumission à la Providence, c'est Dieu qui poursuit.

Bien que livré avant tout à la science, large de cœ

ıtant que diligent, il n'abandonne jamais la prédication. e se doit-il pas à tous ? N'est-il pas Frère Prêcheur ? En aire, il enseigne toujours, disais-je, et les sermons de lui ıi nous restent le prouvent bien ; mais il ne faudrait pas oire à de la sécheresse, comme y pourraient inviter ces tes, où le squelette de l'idée est seul visible. Les manus- its de Vincent Ferrier aussi sont secs, souvent ceux de vonarole ; pourtant c'étaient des hommes de feu. A aples, Thomas d'Aquin, au dire d'un magistrat témoin procès de canonisation, devait s'interrompre pour lais- r ses auditeurs pleurer. Il ne cherchait pourtant aucun et ; son action était calme, presque immobile ; il parlait s yeux au ciel, dans une sorte d'attitude extatique. On le représente impressionnant comme Newman, unique- ent par la sincérité profonde et l'accent pénétré du rbe.

*
* *

Rapprochons-nous maintenant de la technique, pour ir comment Thomas d'Aquin applique ses principes de e doctorale et marque son attitude.

Sa passion de la vérité et de la vérité seule, son adhésion cœur au Dieu de vérité en toutes ses manifestations, ns les choses ou dans l'homme, concluent directement une méthode synthétique, à un rassemblement de la mière partout répandue, à une moisson d'étoiles.

La synthèse est la règle de tous les arts, mais combien us de cette architectonique idéale, de cet art métaphy- que dont le but est de figurer par des concepts l'équi- ore universel ! Le programme de Thomas d'Aquin sera en simple : tenir compte de tout. Les faux systèmes ne nt faux que pour avoir négligé quelque aspect du réel ; pèchent non au positif, mais par leur manque : essayons onc de ne manquer en rien, et pour cela creusons tous

les problèmes, explorons toutes les opinions, de man
à découvrir partout les points de convergence.

Tout se rejoint, dans le réel, parce que l'Être est di
et pour la même raison tout se rejoint dans les opini
d'une certaine manière. Le vrai relatif, approfondi, m
au vrai tout court, et tout est vrai relativement de ce
se dit dans la science. L'erreur toute pure ne pourrait
se formuler, surtout dans une formule géniale, et à p
forte raison ne ferait-elle pas des conquêtes. « Le faux
un certain vrai, dira notre Docteur, comme le mal est
certain bien. » En traversant la couche des erreurs,
arrive à ce qui les provoque, à ce qui paraît les justif
à ce qui fait leur force auprès des esprits, et c'est là
vrai. Ce vrai profond, atteint au moyen de maints son
ges, découvert comme support commun de toutes les p
sées, pourra servir à les concilier dans la mesure où e
sont conciliables, et à les juger, à les réfuter pour le res
Méthode toute positive, même en ce qu'elle a de cr
que; méthode constructive, qui n'écarte, quand il
nécessaire, que pour créer.

Maintes conséquences particulières résulteront de
Puisque la vérité est partout, dans le temps aussi bi
que dans l'ambiance du penseur, Thomas d'Aquin vou
se plonger dans la tradition, non pour la juger de ha
comme certains, et en prendre le contre-pied, ou enc
pour essayer de faire œuvre indépendante. Ce n'est p
lui qui voudrait, comme Kant, fonder « une science ent
rement nouvelle, dont personne auparavant n'aurait
seulement la pensée », et ce n'est pas lui qui prendrait
position de notre Descartes, qui « ne veut même p
savoir s'il y a eu des hommes avant lui ». Attitude imp
sible, à laquelle seul un embouteillage parfait de la pens
philosophique peut servir d'excuse. Il y a mieux à fai
Le vrai accompagne les générations, comme la lumiè

ait et refait constamment le tour du globe : un esprit moureux du vrai doit donc être le contemporain de tous es âges, séculaire en arrière, surtout s'il peut nourrir ambition de l'être aussi en avant. On ne devient le maî-re du genre humain qu'à condition d'en avoir été d'abord e disciple. Le novateur le plus hardi est celui qui peut 'appuyer sur la sagesse de tous. Thomas d'Aquin a le entiment de ne pouvoir se passer de personne, précisé-nent parce qu'il doit faire œuvre propre, de même que, onstructeur d'un monument qu'il voudrait sans faille, il loit chercher sa matière partout.

Les génies surtout auront son audience, parce que ce ont eux qui ont le plus capté de la vérité diffuse ; entre eux s'étend comme un réseau lumineux où le chercheur e prend, passionné de ce va-et-vient qui fait passer les nêmes notions par tant de centres transformateurs ou en crée de nouvelles. Thomas ne sera point partial. Ils s'at-achera principalement aux Pères de l'Église, et pour voir vénéré ces anciens docteurs, dira Léon XIII, il héri-era de l'intelligence de tous ; mais il fera confiance à bien l'autres, et il se gardera de se renfermer dans le cercle les philosophes ; il se tient au contact des historiens, des uristes, des médecins, des orateurs, des poètes, des gram-nairiens, des géographes de l'antiquité ; il cite Ovide, Horace, César, Cicéron, Sénèque, Térence, Salluste, Tite-Live, Strabon, Valère Maxime, Galien, Hippocrate, etc. Les Arabes et les Juifs lui sont familiers comme les Romains et les Grecs dont les ouvrages sont alors con-nus, et les théologiens ses prédécesseurs sont de sa part l'objet d'une étude ardente. Albert le Grand, à l'érudition immense, lui représente le tout, et l'on pense bien qu'il ne néglige pas d'épuiser cette source.

D'ailleurs, ce qu'il attend de tout ce passé, ce n'est pas une dispense d'effort, c'est la préparation de sa matière. Il

ne s'adresse à autrui qu'en vue de se découvrir lui-mê et de se placer, grâce à de multiples concours, à de mu ples contrôles, mieux et plus sûrement en face du vrai. la tradition, mère des intelligences, ce qu'il demande n'est pas sa substance même, c'est son lait.

Cet esprit d'utilisation est poussé à tel point par sai Thomas qu'on pourrait le prendre en faute, si l'on oubli son exclusive préoccupation doctrinale. Comme histori des idées, il n'est pas toujours sûr ; ce qu'a pensé effec vement tel ou tel l'intéresse peu ; ce qui l'inquiète, c'e la vérité, et s'il croit la découvrir dans un texte tel qu le comprend, lui, ou tel qu'à son avis il conviendrait e l'entendre, il s'en empare sans trop s'occuper de savoir tel en fut le sens exact dans la pensée de son auteu D'autres fois il s'attache aux intentions présupposées d l'auteur plutôt qu'à son texte même, et il commente e conséquence. Tout ce jeu n'est pas d'un critique exac mais c'est le fait d'un chercheur de vérité et d'un éduca teur des esprits dans la vérité.

On doit concevoir d'après cela que saint Thomas éta un zélateur ardent des études profanes. Ce n'était pas, d son temps, un esprit très répandu. Beaucoup de théolo giens jugeaient inutile et dangereuse la fréquentation de disciplines non théologiques ; la Bible, les Pères et le docteurs approuvés leur suffisaient ; l'étude de la natu ou des sciences humaines florissantes dans l'antiquit leur paraissait une mondanité à exclure.

Saint Thomas en juge tout autrement ; il est un huma niste au grand sens du mot ; il n'admet pas que la con templation active des œuvres de Dieu et l'étude de leur interprètes puisse nuire à la science de Dieu, science qu pour une part procède de cette source et pour l'autre ne peut manquer de s'y raccorder comme une illustration et une force. L'univers est un effet de l'art divin : comment

us éloignerait-il du divin Artiste? Il nous commente parole; il nous jette en admiration devant sa sagesse en extase d'amour pour sa bonté.

On mènera donc les études profanes dans un esprit n profane; on fréquentera la nature à cause du divin; théologien fera alterner dans son travail l'esprit du ilosophe et l'esprit du naturaliste avec l'esprit théo-gique proprement dit; la mer sera vue du rivage et le age vu de la mer. Thomas d'Aquin parlera de Dieu à ppos de tout, mais aussi de tout à propos de Dieu, cher-ant la science totale, sphérique, avec son centre irra-unt en tous sens. Esprit synthétique, toujours, compre-nt, avec le divin, « toutes les idées humaines, synthé-ées en bas par le bon sens et en haut par l'ortho-xie (1) ».

Ce même esprit et ce même amour exclusif du vrai, rtout où il se trouve, produit d'autres effets. L'extrême ndération de saint Thomas en est une marque insigne. ucun grossissement, chez lui, aucune partialité en veur d'une idée au détriment d'autres idées moins neu-s ou moins brillantes. Les fabriquants de systèmes font sort à quelques notions et, à leur profit, négligent ou ntraignent toutes les autres; mais le vrai s'accommode al de pareils coups de force. Quiconque aime le vrai pour i-même le recherche là où il est et lui laisse partout son oit.

« Toute réalité est vénérable par elle-même », écrit ietzsche; saint Thomas eût signé de tout son cœur cette axime. En chaque point du cosmos divin, il sait voir le ut : dès lors, pourquoi grossir? Tout est de même prix, titre de vérité et d'être. L'homme qui exagère est

(1) Joseph Serre, *Au large!* p. 70.

celui qui ne voit pas les liaisons et sacrifie aux par
les ensembles. On ne dépasse le but que pour n'avoir
su l'atteindre et pour avoir négligé de se dire : ce
maintenant j'exalte tout à l'heure me gênera.

Pour éclairer un point de philosophie, saint Thor
trouve quelque chose de mieux que de l'enfler aux dép
des autres : il le situe par rapport à eux ; il ordonne to
la science autour de ce point, qui trouve alors sa signifi
tion exacte et fait figure, sans cesser d'être lui-même,
centre universel. Abordant le réel par l'un quelconque
ses éléments, sa philosophie est là tout entière. On
surpris, à propos de thèmes insignifiants, de le voir met
en avant les plus hauts principes. Comme le vautc
décrit ses grands cercles et tombe sur le mulot blotti
coin d'une motte, notre penseur part d'un univers pc
arriver à un rien, sachant qu'un rien et un tout c'est
même chose, dans la « sphère infinie dont le centre
partout et la circonférence nulle part ». Celui qui voit ai
son objet de pensée n'a pas besoin de s'empresser ici
là, il a besoin seulement — seulement ! — d'une atte
tion universelle.

L'instrument technique de saint Thomas pour réalis
cette subordination d'éléments qu'exige l'esprit synthé
que, c'est la division, combinée avec d'exactes définition
moyens par excellence de situer les parties d'un tout
de régler, en fonction des détails, les grandes évolutio
d'ensemble. « Il sera comme un dieu pour moi, dis
Platon, celui qui sait diviser et définir » : à ce prix, not
auteur mérite déjà suffisamment l'épithète de *divin* (Div
Thomas) que lui a conférée l'École.

Saint Thomas est un ennemi de la confusion ; il estim
que l'office du sage est avant tout d'établir l'ordre.
Leibniz a pu lui attribuer un art tout particulier po
éclaircir les questions confuses, c'est parce qu'il sait cla

ser, ordonner, recomposer pour l'esprit ce qu'il a patiemment divisé. Il ne raffine point ; quand il n'y a pas assez de simplicité dans les choses, il en met ; toutefois, ce n'est point par escamotage, c'est par synthèse. Ses formules ramassées sont des schèmes d'ingénieur, où un autre ingénieur — ou lui-même une autre fois — saura trouver de quoi rétablir l'organisme complexe.

Au surplus, voulant tout ménager de ce qui est, saint Thomas obéit à la règle pascalienne de penser toujours, à propos d'une vérité, à la vérité contraire. Il sait que tous les contraires ont leur droit, chacun à sa juste place, parfois à la même place sous divers rapports, et dans ses développements tranquilles, ce droit partiel ou provisoire est toujours concédé. Comme celui de son maître Aristote, son esprit procède par oscillations ascendantes du pour au contre, du contre au pour, et s'établit au-dessus de leur querelle. Il est un familier de la contradiction, afin d'être un sûr chevalier de l'affirmation. Dans la pénombre de sa pensée, les idées sont en lutte, et ce qui vient à la lumière a tout le droit du vrai.

Enfin, la marque par excellence de l'esprit de vérité et de synthèse, chez saint Thomas, c'est sa façon d'agir avec ses adversaires. A-t-il vraiment des adversaires ? A peine de-ci, de-là s'en aperçoit-on ; il paraîtrait n'avoir que des collaborateurs. « Éprouvez tout, avait dit saint Paul, et ce qui est bon, retenez-le. » Mais pour retenir ce qui est bon, il faut le reconnaître, et nous savons qu'à cet effet, la sympathie est nécessaire. Saint Thomas aime la vérité des autres, parce que, dit-il, « la vérité ne change pas avec la diversité des personnes, et qui que ce soit qui la soutienne, celui-là est invincible ». Il n'approchera donc pas de l'adversaire dans un aigre esprit de réfutation, mais de jugement équitable et de partage. Que dit-on de vrai ? je le

recueille; que dit-on de faux? je l'écarte et je dis pourquoi.

Un détail d'attitude marque cet esprit. Quand il approuve une opinion, saint Thomas aime en citer l'auteur; quand il blâme, il préfère dire « *quidam* ». Il y a là une sorte d'excuse. L'erreur n'est jamais qu'un « manque de tout voir », ainsi que dit Pascal; on s'en défend non en sabrant ceci ou cela, mais en enveloppant d'un réseau de lumière sans défaut l'objet à connaître. Il n'est pas nécessaire alors de clouer au pilori les auteurs d'idées à rectifier, mieux vaut les louer de ce qui leur reste de bon et surtout s'en servir.

Saint Thomas a trop de vertu pour voir dans l'homme qui erre uniquement l'homme d'erreur, ou dans le pécheur uniquement le méchant. On s'accorde bien à soi-même le bénéfice contraire! Il est en relations assez étroites avec la vérité pour rendre justice à tout le monde, et cette noble indépendance a sa contre-partie en ceci que prenant la vérité partout, il ne se croit obligé de prendre l'erreur nulle part, fût-elle signée des plus grands noms, et des plus chers, comme Aristote, Augustin, ou son maître Albert. Il est contraint à croire ce que l'ennemi lui annonce, il est forcé à ne pas croire ce que l'ami lui assure, suivant que le vrai lui paraît briller ici ou là, dans la paille ou le grenier d'abondance.

Qu'il eût aimé ce que dit Kant dans les nobles lignes suivantes : « C'est dans une certaine mesure défendre l'honneur de la raison humaine, que de la réconcilier avec elle-même dans les diverses personnes des penseurs pénétrants, que de dégager, alors même que précisément ils se contredisent, la vérité qui n'échappe jamais complètement à la profondeur de tels hommes (1). »

(1) E. Kant, *Gedanken von der wahren Schätzung der lebendiger Kräfte*, 1747, I, p. 145.

Oh ! oui, Thomas d'Aquin en est convaincu, entre utes les puissantes façons de penser, il existe un rapport secret ; des points de jonction se révèlent dans les rofondeurs. Sous les bâtisses artificielles, la terre court, bonne terre commune, comme au-dessus s'étend le el. Ce qui fascine l'auteur pénétrant d'une doctrine ronée en elle-même, ce ne peut être que la part de rité profonde qu'elle contient. Et les génies qui, à la rité, s'opposent et se réfutent, n'en sont pas moins, à gard des choses fondamentales, plus proches qu'on ne oit. Ils se réfutent, ils s'opposent au nom de principes mmuns que l'antagonisme arbitré permet d'approfonr, comme la mine et la contre-mine creusent le sol.

Pour cela, le véritable philosophe, et à plus forte raison philosophe saint, ne se place pas, pour étudier, *en face* ses adversaires, mais *à côté d'eux*, pour faire, avec la llaboration de leurs vérités et même de leurs erreurs ne fois dépistées, la route mystérieuse ; sa position est quelque sorte par delà le vrai et le faux, qui l'un et utre l'éclairent, et il y éprouve les joies de la recherche us que l'impatience des contradictions, car l'esprit pouillé est toujours serein, ce ne sont que les caractères ui se heurtent.

Son sentiment du mystère fait que saint Thomas est autant plus modeste, en face des divergences d'esprits, u'il s'agit de questions plus fondamentales. Si quelque hose est tel en philosophie, c'est bien la valeur du prinpe de contradiction. Or, dans son opuscule sur l'éternité u monde, trouvant en face de lui des penseurs qui constent la valeur absolue de ce principe, puisqu'ils accorent à Dieu le pouvoir de le violer, il s'exprime à leur gard avec une réserve respectueuse, et se contente de re que telle n'est pas sa pensée. Tout le monde sait bien u'à l'égard de telles questions notre esprit vacille ; le

plus profond est ici le plus près de trembler. Dans « forêt obscure » de l'univers intellectuel qui de tou parts nous déborde, les génies se parlent comme des enfa perdus dans la nuit.

Au cours de la doctrine, bien que toujours simple impersonnel, saint Thomas a coutume d'affirmer av vigueur ; mais qui le pratique a tôt fait de voir à quel poi il a utilisé toutes opinions, même les plus opposées à sienne. Ouvrier d'une synthèse qu'il eût voulue plein ment compréhensive, il ne pouvait ignorer qu'un tel org nisme intellectuel doit être capable de se nourrir au moy de tous les autres. J'ajoute qu'il le doit ; car si nu grande doctrine n'est dépourvue de précieuses vérités, c vérités, à elle incorporées, lui appartiennent en propre certains égards, et à cet égard c'est en elle seuleme qu'on les trouve.

Saint Thomas semble se jouer au milieu des pensé adverses ; il se glisse paisiblement entre leurs trappe sachant se défendre, il tire plus de services d'un gén égaré que d'un petit esprit juste et droit. Il est là proch des sources, il y puise ; que lui importe qu'on y jette et là du venin ?

Et puis, il y a le bénéfice de la stimulation, de l'ave tissement, de l'invitation à se fortifier sur les points l'on voit que d'autres flanchent. On gagne toujours, contact de ceux qui se trompent avec profondeur. Il fa chérir la contradiction, si elle multiplie ou achève n pensées, si elle évente les traquenards, si elle aiguise not précision dans l'expression du vrai. « Ce qui nous resser ble nous laisse en repos, dit Gœthe ; mais ce qui nous e opposé, voilà ce qui nous rend féconds. » Quand on re saint Thomas après avoir traversé les broussailles d opinions qu'exposent et discutent ses commentateurs, c s'aperçoit que ses brèves formules sont toutes construit

mme des ponts destinés à passer entre des abîmes. Un
ot changé inclinerait vers ceci, vers cela, qui menacerait
erreur l'exposé ou réduirait sa capacité de lumière.
omment fût-il arrivé à cette plénitude, si son immense
formation ne lui avait fait voir constamment l'erreur
oche, l'erreur de tel et de tel, à droite, à gauche, avec,
itre les deux, un étroit passage? « L'erreur vient de la
ssemblance », dit Platon. Il faut regarder profondément
l'erreur, crainte que nos vérités ne lui ressemblent et
e viennent ainsi à mériter plus ou moins son nom.

Saint Thomas redoute si peu l'adversaire qu'il se cons-
tue lui-même son propre adversaire, par la facilité avec
quelle il manie les objections les plus redoutables,
omme on jongle avec des poignards. Il ne redoute pour
vérité aucun voisinage; sa confiance en elle est assez
rande pour que nulle tentative d'ébranler ses bases ne
i donne le sentiment d'un danger. Même à l'égard des
noses les plus sacrées, il présente l'objection et la thèse
ec la même tranquillité et la même attention en appa-
nce indifférente. La sérénité de sa raison et de sa foi
nt quelque chose d'émouvant. Voyez-vous ce saint, qui
e craint pas de dresser des embûches à Dieu, de dire en
veur de l'athéisme ou de l'agnosticisme, des incroyan-
s et des hérésies, des choses plus fortes que n'en a
mais dit l'impie en sa fureur? Il ne redoute rien; il est
r que la vérité passera entre tous les pièges; il sait que
n Dieu sera vainqueur, et pour l'édifice du Seigneur
u'il construit, il charge Satan aussi bien que Gabriel de
orter les pierres.

Enfin, comme il accueille facilement la pensée des
itres, il se détache facilement de la sienne. Il se rétracte
olontiers et s'approfondit toujours. Il n'a pas écrit,
omme saint Augustin, un ouvrage de *Rétractations*, et

l'opuscule *De Concordantiis* qui se trouve parmi ses œuv n'est pas de lui ; mais, à l'occasion, il ne manque pas de reprendre ; il le fait simplement, sans chercher à s'exp quer et à se couvrir. Il n'est rien, lui ; la vérité qui lui tard venue n'en est pas moins ancienne et toute neuve

En bref, saint Thomas, tel un patriarche, est un phi sophe qui « marche devant Dieu ». Il voit, il parle, il éc avec une âme libre d'elle-même et enchaînée à la véri qui est le bien des hommes. Il est l'acteur de son poèm d'idées ; il est l'homme de son livre ; il est le saint de sainteté qu'il décrit et le fidèle de la Divinité qui rempl son œuvre. Sa méthode a été d'unir, dans la recherc et le don de la vérité dont il avait charge, la sagesse l'amour.

A.-D. Sertillanges,
membre de l'Institut.

NOTES ET RÉFLEXIONS

M. Maritain et le Bergsonisme

Un problème d'attitude intellectuelle

M. Maritain réédite la *Philosophie bergsonienne* qu'il vait publiée en 1914. Le corps de l'ouvrage est resté le nême, à peu de chose près ; une importante préface de lus de 80 pages — *Bergsonisme et Métaphysique*, — des *Gloses sur Aristote* en forme d'appendice (pp. 409-454) : elles sont les nouveautés saillantes du volume qui vient e paraître. Leur importance n'échappera à personne : lles marquent trop nettement les traits d'une attitude ntellectuelle pour ne pas poser — ou poser à nouveau — n problème, celui de l'attitude à prendre par le philoso-he thomiste dans la critique des autres systèmes.

A propos de ce problème, nous voudrions exposer ici uelques réflexions. Il nous arrivera de ne pas approuver omplètement la tactique de M. Maritain ; cette diver-ence ne diminue en rien notre admiration pour la force e pénétration et pour la luminosité d'expression qui font incomparable valeur des exposés constructifs du tho-nisme élaborés par M. Maritain. Quelles que soient nos nnotations à propos des pages nouvelles de la *Philosophie ergsonienne*, c'est sans restriction aucune que nous con-inuons à louer le héraut en langue française de la *philo-ophia perennis* que nous avons appris à connaître dans

Art et Scolastique, dans les *Éléments de Philosophie*, da de nombreuses pages d'*Antimoderne* et des *Réflexions s l'Intelligence et sa vie propre*; c'est avec une reconnaissan sans mélange qu'avec tous les penseurs catholiques no lirons toujours les pages courageuses, si élevées et si bie faisantes de la *Primauté du Spirituel*, de *Pourquoi Ron a parlé*, de la *Clairvoyance de Rome* et de la *Vie a' Ora son*. M. Maritain a trop bien mérité de la pensée cathol que pour que l'une ou l'autre critique de notre part donn lieu à penser que nous nous rangeons à côté de ceux q essaient contre lui une campagne de dénigrement : c tout cœur, nous avons applaudi à l'article de M. R. Jol vet (1) qui vient de faire bonne justice d'une de ces ten tatives.

*
* *

M. Maritain reconnaît très ouvertement certains défaut dans le ton et le style de son premier livre : emphase e raideur juvéniles, insistance et euphorie dans l'exposé d la vérité, allure de partisan dans la controverse philoso phique. De nombreuses retouches atténuent ces défectuo sités d'exposition qui étaient trop sensibles dans l'ouvrag de 1914 ; il en résulte un livre qui n'est tout à fait « n celui que nous avons écrit il y a dix-sept ans, ni celui j'aime à croire plus complet et plus lié, que nous écririon maintenant » ; mais c'est le livre « qui correspond à peu près au livre que nous souhaiterions aujourd'hui d'avoi écrit alors » (p. XI).

Mais un autre reproche a été fait à la *Philosophie bergso nienne*, « de ne pas critiquer le bergsonisme *du dedans*, e de le confronter sans cesse à une autre doctrine, et d combattre une recherche en voie de devenir à l'aide d'une doctrine rigoureusement systématisée ». Ici M. Maritain se défend avec insistance ; ce n'est du reste pas une atti tude accidentelle chez lui : ne retrouvons-nous pas la

(1) *Revue thomiste*, n° de juillet-septembre 1930.

me manière de procéder dans le *Descartes* des *Trois formateurs*? Était-il opportun d'accuser de timidité ellectuelle, de relativisme en matière intellectuelle ceux ne sont pas de son avis? Nous ne le pensons pas. Plus n philosophe thomiste a réussi une excellente critique positions adverses tout en n'encourant pas le reproche quel s'est exposée l'œuvre critique de M. Maritain : ıs songeons à l'étude du bergsonisme faite par le P. De Munnynck (1) et aux pages très suggestives écri- par le R. P. Sertillanges sur l'œuvre de M. Bergson (2). Ces auteurs laissent bien voir qu'ils ont conçu leur œu- critique en deux temps plus ou moins explicitement tincts : un temps de sympathie, un temps de critique. *temps de sympathie*, ils ont procédé en historiens et nt formulé aucun jugement définitif de valeur. Ils ont s contact, *du dedans*, avec l'œuvre étudiée; ils en ont erminé la logique interne : chaque élément est replacé ıs son ensemble de manière à ce qu'on puisse saisir le ı qui le rattache au point de départ de la réflexion phi- ophique et les virtualités qui permettront les déduc- ıs subséquentes.

Au temps de critique, ils ont procédé en philosophes qui sèdent leur synthèse intellectuelle cohérente; au moyen celle-ci, ils ont montré à quel moment de sa genèse ıteur critiqué a abandonné la voie droite. Dès lors, ils ıvent légitimement opposer la construction thomiste ı erreurs qu'ils veulent combattre, la solidité des prin- es scolastiques à tous les dangers de déviation intellec- lle contenus dans les principes incriminés.

Ces deux temps sont nécessaires; on ne peut omettre ı d'eux sous peine de faire une œuvre incomplète. Il le t tout d'abord pour l'efficacité de la critique. Quelle pression peut produire un philosophe scolastique sur

) Dans la *Revue Catholique des Idées et des Faits*, janvier 1930. r extraits dans les *Documents de la Vie Intellectuelle* de juin 1930.
) Dans les *Nouvelles Littéraires* du 15 décembre 1928.

ses adversaires, s'il ne montre pas qu'il a fait effort
saisir leur point de vue, pour aborder en face les pr
mes qu'ils se posent? Le temps de sympathie est
nécessaire pour que l'adversaire ne puisse répond
scolastique : Vous n'exposez que des bribes de mon
tème, et ces bribes, vous les jugez en fonction de
synthèse; les mots que j'emploie dans le sens conditi
par mon système, vous les reprenez et vous les jugez
le sens commandé par votre synthèse; aussi n'est-i
étonnant que les fragments que vous reprenez à mon
vre fassent aisément, dans votre exposé, figure de m
truosité. Le temps de sympathie ne sera bien réalisé
par un travail historique très affiné. Quelle est, très e
tement, la pensée de l'auteur que je veux exami
Telle est, de toute nécessité, la première démarche
critique scolastique. On pourra donc regretter certa
expressions par lesquelles M. Maritain semble expri
un certain dédain pour l'œuvre de l'historien (p. x
pp. 411-412).

Les deux temps sont nécessaires aussi à la vitalité d
philosophie scolastique elle-même. Pour elle aussi se v
fie la vieille sentence : *nihil humani a me alienum rep*
et ce ne sera pas sans profit : personne ne niera qu'à s
pathiser avec la pensée de son adversaire, à recherc
l'évolution de la recherche intellectuelle dans une é
différente, le thomiste gagnera souvent un enrichissem
de points de vue nouveaux et d'argumentations inéd
suscités par des besoins jusqu'alors insoupçonnés. P
reprendre une image de M. Maritain (p. xvi), considér
qu'un système de philosophie se présente comme cha
de nombreux rayons virtuels; de ceux-ci, l'un ou l'au
s'est actualisé et fait figure d'erreur nettement oppo
aux thèses les mieux établies de la synthèse thomis
mais une étude sympathique et historique découvrira s
vent, à côté des rayons actualisés, d'autres rayons res
virtuels : c'est l'âme de vérité contenue en toute pen
humaine; le thomisme pourra se l'assimiler ou y trou

principe d'un fécond développement. Mais encore une is, pareille utilisation n'est possible que grâce au premier mps de l'œuvre critique, à l'investigation historique. 'avons-nous pas un essai très remarquable de cette cri- que intégralement comprise dans les *Cahiers* sur le *Point Départ de la Métaphysique* publiés par le R. P. Maré- ıal?

Si certains exposés du bergsonisme pèchent par défaut, ıant au second temps de l'œuvre critique — c'est bien eut-être le cas du *Bergson* de M. Chevalier, — M. Mari- in semble pécher par défaut quant au premier temps. ue de fois, en le lisant, on se demande comment est pos- ble telle ou telle assertion de l'adversaire qu'il entre- end de réfuter : l'exposé qu'il en fait commence déjà la futation. Cette attitude, certes, s'explique par la néces- té d'opposer une affirmation catégorique de l'intellec- ıalisme à la vague pragmatiste dont le modernisme a enacé la pensée catholique. Mais cette affirmation caté- orique peut s'allier, en vue d'une réponse plus pertinente plus conquérante, à une sympathie perspicace ; et les vérités nécessaires ne tournent pas alors à ces fins de on-recevoir que M. Rivière reproche à de nombreuses ıblications anti-modernistes d'avant-guerre. L'attitude e M. Maritain donne parfois aujourd'hui l'impression ı démodé : le danger moderniste a été très énergique- ent conjuré ; les positions de la science catholique ont é raffermies ; on peut se demander avec M. Bruno de olages (1) si l'heure n'a pas sonné de reprendre avec plus e calme les problèmes que la génération précédente s'est osés : cette étude, protégée par les normes anti-moder- istes du magistère ecclésiastique, pourrait fournir aux enseurs catholiques le point de départ de nouveaux pro- rès. La nouveauté n'a pas de quoi effrayer le thomiste : uillaume de Tocco la notait comme la caractéristique la us saillante de l'enseignement de saint Thomas d'Aquin.

(1) Dans son article de la *Revue Apologétique*, n° de juillet 1930.

Est-ce à dire que la *Philosophie bergsonienne* fait fig
de revenant et que sa réédition est sans raison d'êt
Nullement. Mais tout ce que nous venons de dire n'a p
but que d'exprimer en quoi l'ouvrage de M. Maritain
incomplet à titre d'examen critique du bergsonis
Comme « synthèse exacte sans trop de technicité, et acc
sible sans vulgarisation », comme « abécédaire correct
grandes positions métaphysiques de l'Ange de l'Écol
(p. XI), il a été et reste remarquable ; on pourrait diffici
ment souhaiter mieux. Si M. Maritain l'avait intit
Réflexions thomistes à propos du Bergsonisme, c'eût é
plus adéquat : on saurait ainsi que ce n'est pas dans
pages qu'il faut chercher à connaître la vie interne
bergsonisme. A notre avis, M. Chevalier reste, pour
point de vue, le guide insurpassé ; la lecture de son *Ber*
son et, ensuite, la lecture de la *Philosophie bergsonien*
de M. Maritain, voilà les deux étapes de celui qui ve
connaître et juger la philosophie de l'intuition.

Malines.

ET. CARTON DE WIART.

« *Le Docteur Angélique* » (1)

Sous ce titre le lecteur ne doit pas chercher une vue d'e
semble sur la philosophie ou la théologie de saint Thom
L'auteur, qui s'adresse ici, semble-t-il, à un public plus larg
que celui des philosophes et des théologiens, s'est plut
efforcé de passer en revue les titres qui reviennent à sai
Thomas d'être pris pour guide (ch. II, Le sage Architecte
pour « apôtre des temps modernes » (ch. III), enfin pou
« docteur commun » (ch. IV).

Après une brève biographie du saint, ces trois chapitre

(1) JACQUES MARITAIN, *Le Docteur Angélique*. Bibliothèque français
de Philosophie. Desclée De Brouwer, édit., Paris, 1930.

nt en effet consacrés à révéler les services que peut rendre 'x penseurs modernes la doctrine de saint Thomas.

M. Maritain, on le pense bien, ne nous présente pas la nsée de saint Thomas « comme une *panacée* proposée pour spenser de l'effort intellectuel et favoriser l'immobilité... ». philosophie de saint Thomas, écrit-il, est au contraire essentiellement synthétique et assimilatrice ». Il lui apparnt de dégager, en vue de les assimiler, les « admirables ogrès des sciences expérimentales ». Il y a là, et M. Marin ne se le dissimule pas, une besogne considérable et infiment délicate à laquelle il appelle avec insistance des vriers. « Dans le domaine philosophique, écrit-il, le travail été depuis longtemps commencé : il est à peine commencé pendant, tant l'œuvre est grande et difficile à conduire. »

Signalons, entre toutes, les fortes pages dans lesquelles Maritain expose d'une manière si claire les motifs et la rtée des exhortations de l'Église lorsqu'elle nous recomnde « avec une insistance unique et extraordinairement nificative » la philosophie de celui qu'elle a institué le Docteur commun » (1).

Tout n'est pas également neuf dans ce recueil. Beaucoup ront déjà pris connaissance des articles ou conférences que uteur a juxtaposés ici — avec les retouches et les complénts utiles — autour d'une idée qui nous est personnellent très chère et qu'il défend avec une ardeur toujours ne : l'actualité de la pensée de saint Thomas.

Le Saulchoir. CH.-V. HÉRIS, O. P.

1) Les annexes de l'ouvrage contiennent notamment quelques cuments pontificaux.

Hommage au Professeur Geyser

« *Philosophia perennis* » (1), ce titre donné aux deux volumes de *Mélanges* dédiés au Professeur J. Geyser à l'occasion de son soixantième anniversaire, est déjà à lui seul un bel hommage rendu à son activité scientifique.

Joseph Geyser naquit à Erkelenz (Rhénanie) le 16 mars 1869. Après avoir fait ses études secondaires à Munchen-Gladbach, il commença ses études universitaires à Wurzbourg, étudia ensuite à Rome, à Munich, où il reçut le doctorat en 1887, enfin à Bonn, où il prit son agrégation. En 1904 il était nommé professeur extraordinaire de philosophie à Münster, en 1911 professeur ordinaire à la même université. A partir de 1917, il occupa le même poste à Fribourg-en-Brisgau jusqu'en 1924, année où il fut appelé à Munich pour y succéder à Cl. Baeumker.

Wurzbourg marque donc le début, et Munich l'apogée de la vie universitaire du Professeur Geyser, et ces deux noms symbolisent assez bien deux aspects principaux de son activité philosophique. De Wurzbourg il emporta sans doute ce goût des recherches psychologiques auxquelles il consacra plusieurs de ses premiers travaux, et peut-être aussi la préférence qu'il accorda à l'observation objective sur l'introspection subjective. Cette influence n'est peut-être pas non plus étrangère à la position réaliste qu'il adopta dans ses études épistémologiques et surtout dans ses nombreuses et plus récentes publications sur la phénoménologie philosophique d'Husserl et sur les applications religieuses qu'en firent tel ou tel, Max Scheler en particulier.

Munich, c'est la chaire illustrée par von Hertling et Baeumker, c'est donc l'étude approfondie, avec toutes les ressources de la méthode historique, des doctrines et des penseurs du moyen âge, de saint Thomas en particulier. Ce contact permanent avec la tradition scolasti-

e et thomiste, jointe à l'étude critique qu'il fit par eurs des philosophies antiques ou cartésiennes, va permettre d'aborder, fort de cette connaissance du sé, les problèmes les plus actuels de la pensée phi-ophique ou religieuse. En ce sens, quel que soit d'ail-rs le détail des positions historiques ou doctrinales 'il adopte, Geyser est bien un témoin de cette *philoso-ia perennis* qui, sans briser avec la tradition, aborde olument les problèmes nouveaux de chaque époque.

l faudrait un long article pour faire l'inventaire des études qui forment ces deux volumes d'Hommage. rnons-nous à signaler, dans le premier, consacré à istoire de la philosophie, une belle étude du P. Soui-, S. J., sur un point de la doctrine mystique de Pla-n, deux études sur saint Augustin (P. Mager, O. S. B., P. Millar, S. J.), quelques pages du P. Arnou, S. J., i complètent ce que nous savions jusqu'ici de David Dinant, deux belles contributions des Professeurs lthasar et Noël, de Louvain, une autre du Professeur rreras y Artau de Barcelone, sur les universaux dans ns Scot, quelques pages du Dr J. Koch, de Breslau, sur hell et Brentano, d'intéressantes réflexions du P. Maré-al (Louvain) sur « les ressources offertes à la scolasti-e moderne par Blondel et par Husserl pour la justifi-ion critique de l'affirmation métaphysique », enfin is communications du Professeur Eibl (Vienne), du Sertillanges (Le Saulchoir) et de Mgr Sawwicki (Polo-e), communications que l'on pourrait intituler : Phi-sophie de l'histoire de la philosophie.

Le second volume renferme des essais de philosophie stématique : logique, problème de la connaissance communications, dont les trois dernières donneraient penser par leur seul rapprochement : celles du P. Ro-nd-Gosselin sur l'intuition, du P. Kremer sur le réa-me épistémologique, de M. Gilson sur le réalisme mé-odique des scolastiques), ontologie, philosophie de la ture (signalons quelques belles pages de M. Maritain

sur ce sujet, et un très personnel article du P. de Mu nynck, professeur à Fribourg, sur la notion de temp psychologie (entre autres, un travail du Professeur Gem li sur « émotions et sentiments »), philosophie mor et esthétique, métaphysique. Trois études sur J. Gey comme psychologue (M. Ettlinger), comme logicien épistémologue (K. Hubert) et comme métaphysici (L.Baur), couronnent ce bel ensemble. Un index ana tique termine l'ouvrage et en fait encore ressortir richesse.

En annonçant ce recueil d' « Hommage », *La Vie Int lectuelle* (15 mai 1929, p. 873) a parlé du *centenaire* Joseph Geyser. Que cette coquille typographique soit u présage !

H.-M. Féret, O. P.

(1) *Philosophia perennis. Abhandlungen zu ihrer Vergangenh und Gegenwart. Festgabe* Joseph Geyser *zum 60 Geburtstag.* Herau gegeben von Fr. J. von Rintelen. Ratisbonne, Habbel, 193 2 vol. gr. in-8, xxxii-1244 pp.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

A. LEMONNYER. *Sur un fantôme.*
Maître en théologie.

Avec son manifeste sur la *Défense de l'Occident,* M. Henri Massis a soulevé naguère un débat retentissant qui n'est pas encore vidé, et dont le *Destin de l'Occident* de M. René Gillouin est assurément l'une des pièces maîtresses.

Lequel a raison?

Nous croyons que l'un et l'autre gagneraient à méditer ces pages si lucides, et nous serions heureux d'apprendre qu'ils en acceptent les conclusions.

PIERRE DELATTRE. « *La farce du désarmement* ».

C'est le titre — malheureusement équivoque — d'un ouvrage du Général Denvignes autour d'un problème de plus en plus troublant.

LOUIS BLANCKAERT. *L'application pratique des assurances sociales.*

LOUIS MISSEREY. *La doctrine du mariage chrétien.*

LES PHILALÈTHES. *Réflexions déplaisantes en marge d'un grand congrès.*

Sur un fantôme

L'Occident en péril! M. Henri Massis, dans un livr vigoureux, nous jetait naguère sinon ce cri d'alarme d moins ce garde à vous. Et de qui donc, nous autres Occi dentaux, devons-nous nous garder? De l'Orient. Et con tre quel péril? Non pas contre un, mais contre deux. Con tre le danger caché d'un empoisonnement spirituel e contre la menace obvie d'une violence matérielle.

A cette annonce, le public, qui ne soupçonnait rien, ne pouvait manquer de dresser l'oreille. Était-ce vraimen possible? L'Occident était menacé d'un écrasement plus ou moins proche par les races de couleur! Et dans ses veines circulait déjà le mortel poison oriental. Le public, prompt aux paniques, a-t-il pris au tragique cette révélation pour lui inopinée? Il n'y a pas apparence. Il a surtout jugé que c'était un beau sujet de conversation. L'Occident en danger d'être conquis, spirituellement d'abord, puis matériellement, par l'Orient! Le thème était neuf. Il était large à souhait. Il se prêtait aux improvisations brillantes et à ces agréables discussions où nul n'attend ni souvent ne désire de conclusion. Quel beau sujet d'articles aussi! Les gens de lettres s'en sont emparés. Il a fait les frais de toute une saison littéraire. Avec plus de curiosité que d'effroi, on s'est penché un moment, pour le considérer, sur ce mystérieux poison oriental, dont on disait qu'il avait déjà fait parmi nous tant de ravages. Était-ce vraiment possible? Personne ne s'en était aperçu. Que

rient, dont on assurait qu'il nous avait longtemps
nirés, se soit mis à nous juger et ait commencé de nous
priser, c'était à la vérité fort possible. Mais beaucoup
linaient à penser que, dans la dure bataille de la vie
derne, l'admiration et le mépris étaient des facteurs
ı décisifs.

Des conversations en abondance, tout un lot d'articles
d'essais, dont l'actualité faisait souvent le principal
rite, le livre de M. Massis et les questions qu'il soule-
t n'auraient-ils rien provoqué de plus sérieux ni de
s durable? Je m'en voudrais de le donner à penser.
i n'a pris intérêt, par exemple, aux belles enquêtes
nées par M. Maurice Pernot dans le Proche et le Moyen
ient et que la *Revue des Deux Mondes* a publiées après
avoir provoquées? Sur le terrain des idées plutôt que
s faits, cette fois, il me plaît de signaler le cahier (octo-
e 1928) que la *Revue des Sciences Philosophiques et Théo-
riques* a consacré à ces problèmes. A ces travaux de
leur durable, le suffrage général m'invite, et justement,
oindre l'essai plus récent auquel M. René Gillouin a
nné pour titre le *Destin de l'Occident* (1).

M. Gillouin fait preuve d'estime et de sévérité tout
semble à l'endroit de la *Défense de l'Occident* de M. Mas-
. Le premier de ses griefs est à base d'étonnement.
Sur quoi, écrit-il, un premier étonnement nous vient à
sprit : c'est qu'il est au moins singulier de voir ainsi
ansposer d'emblée le problème de l'Occident, tel qu'il se
se aujourd'hui *dans l'espace*, entre l'Occident et le reste
l'univers, en un conflit *dans le temps* « intérieur à l'Oc-
dent lui-même, entre l'Occident moderne et l'Occident
édiéval. »

(1) Publié d'abord dans la *Nouvelle Revue Française* puis en volume
x Editions Prométhée, sous ce titre : *Le Destin de l'Occident suivi
divers essais critiques*, 1929.

En effet, du titre même de l'ouvrage de M. Massis surtout de son entrée en matière à sa substance et à vrai sujet, le virage est brusque et d'une hardiesse frise la témérité. Du moins en apparence. Nous éti partis, pensions-nous, pour vérifier sur place la virule de ce poison oriental dont il paraît que nous nous laiss intoxiquer, la réalité aussi et le péril grandissant du r pris et de la haine que l'Orient, assure-t-on, nourrit con nous. Or voici qu'un brusque coup de volant nous ramè en Occident et au spectacle affreux de nos plaies mises à s C'était donc un faux départ? Eh oui! c'était un faux part. Vous en êtes réellement surpris, Monsieur Gillouin Je comprends à la rigueur votre désappointement devoir renoncer à ce voyage prometteur, mais votre étc nement m'étonne. Pour moi, je m'y attendais. Et qu' lieu de nous mener en Orient on nous veuille ramen au Moyen Age? Peut-être, mais ceci est une autre affai sur laquelle il y aura lieu plus tard de s'expliquer.

Je m'attendais à ne pas quitter l'Occident et secrèt ment je le souhaitais. Si j'avais un reproche à faire M. Massis, ce ne serait point de ne m'avoir pas conduit Orient. Son dessein réel étant de nous parler des mau divers dont il estime que notre Occident est travaillé, serait, au contraire, de beaucoup trop mêler l'Orient à so propos, et de l'inculper en cette affaire plus que de ra son. N'est-ce pas votre avis, Monsieur Gillouin? Je ne sa vraiment pas pourquoi je vous pose cette question. Vot essai y a répondu d'avance et quasi au delà de mes vœu Car il est néanmoins véritable que l'Orient a ses poison comme l'Occident a les siens, et qu'ils ont commencé d s'infiltrer chez nous dans le même temps que les nôtre chez lui. Sur ces poisons d'Orient, le P. Allo, professeu à l'université de Fribourg, a publié, dans ce cahier de *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques* don

parlé plus haut, un article précis et judicieux sous ce
re : *Orient et Occident.* Mais, j'en tombe d'accord,
Massis exagère. Toutes nos maladies ne viennent pas
Orient.

Et c'est justement pour cela que je m'applaudis qu'il ne
us ait pas menés en Orient. Peut-être n'aurait-il pas su
retenir de le charger de tous les crimes ou, à tout le
ins, de lui imputer toutes les tares. Mieux vaut qu'il
it pas eu l'occasion plus directe de le faire et que dans
livre, malgré tout, cette antithèse de l'Orient et de
ccident demeure à l'arrière-plan. C'est encore trop, à
n sens. Je ne l'aime pas, cette antithèse. Si M. Massis
it bâti son livre sur elle, comme homme et comme
étien je protesterais. Mais il ne l'a pas fait et le repro-
e que lui adresse M. Pierre Lasserre me paraît excessif,
tends pour ce qui le concerne personnellement :
Où je me sépare encore de cette école, écrit-il, c'est
and, à côté des supériorités immenses de l'Occident,
e ne fait pas figurer cet autre aspect du problème : la
enté universelle du genre humain. » M. Massis n'a
ais été compté, que je sache, parmi les disciples de
Lévy-Bruhl et les adeptes de son Prélogisme.

Si M. Massis, par aventure, avait besoin de raffermir en
le sens de cette émouvante parenté, la doctrine et la
tique de l'Église catholique, sa Mère, le dispenseraient
prendre auprès de qui que ce soit des leçons dont il
plaît de croire qu'il n'a nul besoin. Pour elle, sous
tes les longitudes, l'homme est un homme. La diver-
de leurs fortunes culturelles n'implique aucune diver-
de nature ni n'en crée entre les hommes. L'Église
tout sait que tous les hommes, également rachetés par
us-Christ, sont appelés au partage de la même vie spi-
uelle, de la même vie divine et les en tient tous pour
ables. Cela fait entre eux une unité contre laquelle nul

particularisme extérieur ou secondaire ne saurait, à
estime, prévaloir. Jaunes et Blancs, Rouges et Noirs,
les hommes sont ses fils, qu'elle aime et dont elle
fière.

L'Église n'est pas occidentale. Elle est catholiqu
donc humaine. Sur ce thème : *Humanité et Catholici*
je voudrais signaler à M. Massis de justes et fortes
sées du P. Sertillanges dans *la Revue des Sciences P*
sophiques et Théologiques. « Ce qu'on veut dire, écr
quand on appelle l'Église catholique, ce qu'on doit
loir dire, c'est qu'elle est une société universelle en
les genres d'universalité qui peuvent appartenir à
institution de sa nature ; universalité géographique
doute, tout au moins en destinée et en pouvoir ; uni
salité ethnique, dans le même sens, grâce à sa capa
d'adaptation à toutes les races, qu'une égale vocation
tine à vivre en elle ; universalité temporelle, les ter
n'ayant d'autre mission que de la préparer et de la réal
tout entière, de déployer son œuvre en conformité a
les vues providentielles touchant notre univers ; m
surtout, surtout universalité en profondeur, tout ce
est de l'humanité devant y trouver ses attaches premiè
sa loi fondamentale de fonctionnement, son orientat
dernière ; de telle sorte que toute la vie baigne en elle
n'ait d'explication décisive que par sa doctrine, de s
que par sa conduite, d'efficacité vivifiante que par s
action. »

C'est la vérité même et je ne doute pas le moins
monde que M. Massis n'y acquiesce pleinement. Si qu
qu'un, ici, résiste, ce n'est pas lui, c'est vous-même, M
sieur Gillouin. « Avec une insistance toute nouvelle, dit
vous, l'Église romaine invite les « frères séparés » à rent
dans le giron maternel, tandis qu'elle ne cesse de rappe
à l'Occident que si sa culture est gréco-latine, sa religi

e l'est pas, et que l'universalité même de la vérité chré-
enne doit lui permettre de s'enraciner dans toute culture,
u'elle soit de l'Est ou de l'Ouest, du Nord ou du Midi. »
usqu'ici nous sommes d'accord et bien qu'il ne s'y mêle
ucune surprise, ma joie n'en est pas moins très vive. Vous
oursuivez : « Nous croyons, quant à nous, que l'Église
omaine se trompe sur la méthode, et que ce n'est pas
ans les voies de l'intellectualisme autoritaire où elle
obstine que le christianisme pourra trouver son unité.
ous estimons que l'idéologie catholique, trop diverse
our l'unité du vrai, est trop une pour la diversité du
el, et nous pensons aussi que dans l'ordre spirituel les
ctoires de la violence sont très loin de valoir ce qu'elles
ôtent. » Vous concluez, avec un souci d'équité qui vous
onore : « Nous n'en retenons pas moins, comme un
dice important et de favorable augure, l'intensité nou-
elle du tourment de l'unité au sein de l'Église romaine. »
Cela fait, en raccourci, beaucoup de choses. Ce n'est
s dans les voies de l'intellectualisme autoritaire où l'É-
ise romaine s'obstine que le christianisme pourra trouver
n unité. Croyez-vous donc vraiment, Monsieur Gillouin,
ue, je ne dis pas le christianisme, mais la Réforme puisse
ouver la sienne dans les voies de Stockholm ? Et à sup-
oser qu'elle l'y trouve, le prix dont elle la paierait ne
ous inquiète-t-il pas ? Eh quoi ! direz-vous, il ne s'agirait
rès tout que de sacrifices idéologiques. Évidemment,
ais, croyez-moi, cela est de conséquence lorsqu'il s'agit
e faire l'unité, je ne dis même pas entre des chrétiens,
ais entre des hommes et qui pensent.

Vous trouvez l'idéologie catholique à la fois trop diverse
trop une. Elle est en effet l'un et l'autre. Elle est
verse pour la théologie. Elle est une pour la foi elle-
ème. Peut-être certains catholiques seraient-ils tentés
e contester cette diversité théologique. La théologie de

l'Église catholique, diraient-ils, est une comme sa foi
c'est la théologie de saint Thomas. Ils se tromperaient,
se tromperaient grandement. La foi seule est une et l
glise catholique n'a pas, que je sache, incorporé à la fo
théologie de saint Thomas. Bien plus, en marquant av
force son estime, disons principale, pour celui qu'e
approuve que nous appelions le *Doctor communis*, elle
pas, pour autant, renié ses autres Docteurs. S'il en est
le croient, ils se font illusion. Mais où je ne vous enten
plus, Monsieur Gillouin, et je le dis tout de bon, c'
lorsque vous écrivez de l'idéologie catholique qu'elle
trop diverse pour l'unité du vrai et trop une pour la div
sité du réel. Le vrai, le réel, vous avez des mots do
l'ampleur m'intimide. Ni la foi de l'Église ni même
théologie ne prétendent exprimer tout le vrai, tradui
tout le réel. Je vous assure, et pas plus en profonde
qu'en extension. Vous aurait-on dit le contraire? J
peine à le croire. Si on l'avait fait, on se serait tromp
Soyez sûr, en tout cas, que M. Massis ne pense rien
pareil. Le vrai auquel s'attache la foi de l'Église, c'e
proprement le vrai révélé qui n'est pas, à loin près, to
le vrai. Le réel que, dans le prolongement de la foi,
théologie de l'Église s'applique à saisir, c'est propreme
ce que j'appellerai le réel divin et qui n'est pas non pl
tout le réel. Et pas plus en profondeur qu'en extension,
foi et la théologie de l'Église catholique ne prétendent s'
galer à tout le vrai, à tout le réel, même et surtout divi
Vous me voyez, Monsieur Gillouin, dans une perplexi
qui, veuillez m'en croire, n'est pas feinte. Je vous enten
si peu que j'en suis à me demander si c'est bien, dans l
déologie catholique, à cette rencontre de la diversité
de l'unité, que vous en avez. Ne serait-ce pas plutôt à
présence même de cette idéologie, à sa catégorique inte
lectualité, à la valeur religieuse qui lui est reconnue?

ır ce dernier point de la valeur religieuse attribuée l'Église à ce que vous appelez son idéologie, je me ande si vous êtes exactement informé. N'allez pas re surtout que je sois personnellement enclin à la miser au bénéfice de je ne sais quelle obscure mystique ence purement affective ou d'expression idéologique viduelle. Vous n'imaginez pas à quel point j'en suis gné. Je mets cette valeur religieuse aussi haut que le l'Église elle-même, avec cette nuance d'adhésion fere qu'y ajoute un thomiste. Mais j'ai lu, l'Église m'a lire et, interprète de sa pensée, saint Thomas m'a iqué la grande parole de saint Paul : « La foi, l'espée, la charité, ces trois (grandes) choses ! Mais la plus de des trois est la charité. » La charité, voilà la valeur ieuse suprême et, avec elle et en elle, toutes ces verchrétiennes dont saint Paul, au même endroit de sa nière lettre aux Corinthiens, dans l'hymne magnifique vous connaissez bien, lui approprie les multiples vités : « La charité est patiente. La charité est bonne. charité n'est ni envieuse, ni glorieuse, ni orgueile... », et le reste. La foi, dont l'imperfection intellecle est signalée avec tant de force par saint Thomas et, us forte raison, la théologie, qui en est l'exploitation humaine en sa substance, sont au service de la chavaleur souveraine. Il s'agit, bien entendu, de la vraie ité, qui n'est pas sentimentalité vague, mais entre le u vivant et l'homme qu'il a appelé au partage de sa et de sa nature divines, une précise, une spirituelle et, r tout dire, une divine amitié.

Mais aux origines de cette amitié divine, la nature même l'homme exige que brille une lumière intellectuelle u même ordre divin. C'est la lumière, c'est l'idéologie a foi. Elle est inadéquate à son objet, elle est impare. Nous le savons aussi bien que vous, Monsieur Gil-

louin. Mais de là à nier sa valeur objective et, en ce
absolue, il y a de la marge. Pour la charité sans lu
préalable et sans règle intellectuelle permanente,
dirai certes pas que c'est oriental, mais je dirai que
inhumain. C'est, veux-je dire, un attentat con
nature raisonnable. Et la théologie, servante elle
elle surtout, mais servante précieuse de la charité,
cipe à sa manière à cette valeur objective et donc ab
de la foi.

Est-ce à l'affirmation théorique et au maintien
que de cet absolu, c'est-à-dire de cette valeur obje
de la foi et de la théologie que vous faites allusion
que vous écrivez : « Nous pensons aussi que dans l'
spirituel les victoires de la violence sont très loi
valoir ce qu'elles coûtent. » Au fait, je ne vois pas
vous puissiez penser à rien d'autre. Eh quoi, c'est
faire violence à l'intelligence humaine que de lui g
tir, dans ce haut domaine de la pensée religieuse, la
session du vrai, indispensable aliment de la vie
gieuse. La vérité ne nous violente pas, elle nous
vre.

*
* *

La foi, la théologie, toute l'idéologie catholique,
récriez-vous, vous prétendez vraiment que nous adop
tout cela! M. Massis avait donc raison. Ce n'est ni pl
moins que le retour au Moyen Age. Non, Monsieur
louin. Il ne s'agit pas du tout de cela. Vous faites o
ver vous-même que ce retour n'est pas possible. C'es
vidence même. Fût-il possible, je crois être sûr que
glise n'y consentirait pas. Mais M. Massis? Croyez-
M. Massis non plus. Je suis surpris de vous voir pre
les choses si à la lettre. Et n'allez-vous pas au-delà n
de la lettre?

Mais enfin, ces thèses de M. Massis? Et d'abord cette
re prophétie sur le destin de notre Occident. Je le vois
n, elle vous scandalise et, sous une plume catholique,
is irrite. Ce n'est pas que vous voyez vous-même très
beau son état présent. Vous écrivez : « Ainsi rétréci
is ses frontières, attaqué du dehors, miné du dedans,
ccident n'est que trop évidemment en péril. » Mais
is ajoutez : « Est-ce à dire qu'il soit en perdition, et
e ce tableau déjà si noir, on doive l'assombrir encore?
est de quoi ont entrepris de nous persuader un groupe
sprits qu'on pourrait appeler catastrophiques ou apo-
ytiques, et dont M. Henri Massis est un des exemplai-
les plus représentatifs. S'il fallait en croire leur troupe
plorable, le moderne Occident serait condamné sans
our, et le plus justement du monde, ayant depuis qua-
e siècles abandonné l'une après l'autre les voies de la
rité et de la vie pour embrasser toutes sortes d'erreurs
rtelles, que, non content de les adopter pour lui-
ème, il aurait communiquées au reste de l'univers et
i reviendraient maintenant sur lui, avec une virulence
crue, pour l'anéantir. » Ils exagèrent, dites-vous, et je
suis pas éloigné de vous donner raison. Mais n'exagé-
-vous pas vous-même la portée ou mieux le sens de
urs propos? Je lisais récemment cette réflexion de
André Thérive à propos de la *Promotion de la femme*
M. Lucien Romier : « Car, à l'égard des lettres, le
ème le plus avantageux est la déploration du passé,
n point la célébration du présent ou de l'avenir. Tous
poètes, presque tous les moralistes en donnent la
euve : ils ont passé leur âge à craindre que l'univers
aille de mal en pis. » Si c'est une loi du genre, à laquelle,
r une rare bonne fortune, M. Romier se trouve avoir
happé, n'en voudrez-vous pas accorder le bénéfice à
. Massis? Ses pronostics d'avenir et sa déploration du
assé, en tout cas, n'engagent que lui.

Sa déploration du Moyen Age aussi? Sans aucun d
Où voyez-vous, dans les documents officiels de l'É
catholique, cet inconsolable regret du Moyen Age?
glise catholique est de tous les Ages, Monsieur Gill
et du Moderne comme du Moyen. Elle plonge en ch
d'eux par ce qu'il y a d'humain en elle, elle les do
tous par ce qu'il y a de divin. Précisément parce
Dieu l'a destinée à être le guide efficace de l'huma
vers la Patrie éternelle, il a voulu qu'elle soit sa co
gne de route, affectueuse et patiente et fidèle obs
ment, sur les chemins de sa vie terrestre. Touchant
inutile pleureuse, telle une veuve qui a perdu ses
elle n'est pas demeurée assise au bord d'une tombe. Re
dez-la donc, Monsieur Gillouin. Elle est debout, elle
vivante, elle est moderne, elle est éternelle.

Le Moyen Age, le Moyen Age! Du vieil empere
la barbe chenue à la découverte de l'imprimerie, cela
un long espace de temps et une suite plus longue en
de vicissitudes. Oui, de vicissitudes et de toutes so
extérieures et intérieures, dans l'ordre de l'organisa
politique et sociale, de la pensée, de la vie religieuse
même. Avec quoi, au juste, voudrait-on que l'Ég
catholique se solidarise? A quoi prétendrait-on la ri
Sur le terrain, par exemple, de la pensée, sera-ce à l
gustinisme platonisant, à l'averroïsme, au thomisme
scotisme, au nominalisme? Car c'est tout cela le Mo
Age et d'autres choses encore. Que vient-on me pa
de son unité intellectuelle ou même spirituelle? A
tance on peut en avoir l'illusion, mais non pas de
près.

Au fait, ce n'est pas tant M. Massis que vous-mê
Monsieur Gillouin, qui nous parlez ainsi en bloc
Moyen Age, comme d'un idéal dont l'Église catholi
pleurerait la disparition et auquel nous serions som

aire retour. Soyez sûr que l'Église catholique ne sou-
e rien de pareil. Ni M. Massis non plus.
ous ne nierez pas au moins, me direz-vous peut-être,
pour M. Massis le Moyen Age, à son apogée, ne
ésente le triomphe de la latinité, de la gréco-latinité,
que, disons pour faire court, la romanité ne soit la
e forme de penser et de vivre homogène à l'Église
olique ? Cette dernière affirmation, je l'ai lue, en effet,
me vous, Monsieur Gillouin, et poussée jusqu'à ses
tes extrêmes. La romanité, indispensable condition
a vie et de l'existence même de l'Église catholique ;
omanité, providentiel contre-poison de ce qu'elle a
s le sang de toxines orientales du fait de ses origines
itiques ; la romanité, sa vraie force et peut-être sa
e force ! Mais vous savez, comme moi, ce que l'Église
pense et vous avez, j'en suis sûr, approuvé, admiré, la
neté, désolée mais invincible, avec laquelle elle a dé-
é sa réprobation. Toutefois, Monsieur Gillouin, ce n'est
dans la *Défense de l'Occident* que vous avez lu cette
héose de la romanité. De M. Maurras à M. Massis, ce
t pas assez de dire que la distance est grande. Il y a
abîme. Le loyalisme du second à l'égard de la « Mère
se » n'a nul besoin que j'en fasse l'apologie. Si, cepen-
t, il vous plaisait, et à M. Pierre Lasserre pareille-
nt, de voir traiter, en soi et pour soi, sans relation au
yen Age, le problème de la transcendance de la civili-
on humaine par rapport aux civilisations et aux cultu-
nationales, lisez avec attention, je vous prie, toujours
s ce fascicule de la *Revue des Sciences Philosophiques*
héologiques dont j'ai déjà parlé, l'étude d'un jeune
ologue thomiste, le P. J.-T. Delos, sur l'*Internationa-
e*. L'Église catholique n'est solidaire que de la civili-
on humaine, de la civilisation tout court, n'étant soli-
e, en l'accomplissement de sa mission supra-humaine,

que de la nature et de la raison humaines elles-mê
La romanité ne l'intéresse que par sa propre va
humaine, dont vous êtes, et M. Pierre Lasserre tou
même, bien éloigné de penser qu'elle est négligea
Négligeable, non, elle ne l'est pas ; mais elle n'est pas
plus absolue ni unique. C'est même tout juste si je
trouve en état de souscrire à l'éloge chaleureux que
faites vous-même de sa réalisation médiévale. Je le
volontiers tout au long ; il en vaut la peine : « Envis
de ce point de vue (la combinaison des trois tradit
grecque, romaine, hébraïque), la synthèse du catholic
médiéval nous apparaît comme fort remarquable, et,
nos néo-médiévistes, nous sommes tout prêt à consid
comme un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain le v
et harmonieux système qui, séparant le spirituel du
porel et élevant le spirituel au-dessus du tempore
interprétant le mysticisme chrétien dans les terme
la spéculation alexandrine, faisant de la science la
vante de la philosophie et de la philosophie la serva
de la théologie, introduisant les notions de droit rom
dans les relations de l'individu avec la divinité, instit
au-dessus des nations la chrétienté, condamnant la gu
entre peuples chrétiens et la glorifiant contre l'infidè
su embrasser dans un ordre intelligible les valeurs es
tielles du surnaturalisme chrétien, de l'idéalisme hell
que, de l'impérialisme et du jurisme romains. »

Dieu ! qu'il est donc difficile de s'entendre même e
gens de bonne volonté et de droite pensée ! J'ad
sincèrement ce morceau, et pourtant il n'y a peut-
pas une seule de ses formules qui me satisfasse enti
ment, c'est-à-dire qui me paraisse tout à fait exacte.

Il y en a une entre autres que je ne comprends pas
bien. C'est : introduisant les notions de droit romain
les relations de l'individu avec *la divinité*. Plus exactem

scerne mal à quoi, Monsieur Gillouin, vous pouvez faire allusion. Mais laissons cela. Je prétends m'atta- à une autre formule, qui ne m'étonne pas moins, et va nous ramener au cœur du débat entre vous et lassis. Il s'agit de celle qui définit la philosophie mé- ale comme une spéculation alexandrine et qui la qua- d'idéalisme grec. Cette fois, Monsieur Gillouin, je ne s entends plus du tout. Je croyais que, pour tout le de, la philosophie médiévale c'était l'aristotélisme. s si c'est à lui que vous pensez, que vient faire ici la ulation alexandrine? Faites-vous allusion aux glossa- s alexandrins d'Aristote? Et pourquoi pas plutôt aux bes? L'aristotélisme, un alexandrisme? Et, par-dessus narché, un idéalisme! Vous voudriez parler du néo- onisme, de quels autres termes vous serviriez-vous c? Aristote est un grec de l'âge classique. Sa philoso- est un intellectualisme très réaliste.

n tout cas, cette philosophie dont vous dites que le yen Age — disons, s'il vous plaît, plus précisément ert le Grand et saint Thomas — a fait « la servante la théologie », c'est un aristotélisme repensé, appro- li, corrigé à l'aventure, à partir de ses principes, non précisément — permettez-moi cette importante dis- tion — par des théologiens mais par d'authentiques osophes et égaux aux plus grands. C'est un fait consi- able, croyez-moi, Monsieur Gillouin, qu'à deux reprises érentes et en des milieux d'intellectualité supérieure, thènes et à Paris, la métaphysique aristotélicienne et autres disciplines rationnelles, pour autant qu'elles sont connexion immédiate avec elle, aient été reconnues r l'exacte interprétation intellectuelle du réel dans ce il a de plus général et de plus fondamental. L'aristoté- ne thomiste en prend le caractère, non pas d'un sys- ne particulier, mais d'une philosophie de la raison

humaine elle-même. C'est en cette qualité que la t
gie catholique l'a adoptée. C'est à ce titre, et non p
tout parce qu'elle est médiévale, que M. Massis la c
comme le remède qu'appellent beaucoup de nos moc
langueurs. Je crois être sûr qu'il souscrirait volont
cette pensée juste et profonde de M. Maritain : « :
une philosophie thomiste, il n'y a pas une philos
néo-thomiste. Nous ne prétendons pas inclure du
dans le présent, mais maintenir dans le présent l'*act*
de l'éternel. »

Du point de vue de l'Église elle-même et de la foi
prement dite, il y a, à cette adoption de l'aristotél
des limites que le P. Roland-Gosselin précise en ces
mes particulièrement heureux :

L'Eglise, avons-nous dit, préfère et recommande l'intellectua
né d'Aristote. Il faut maintenir cependant qu'elle n'entend pas
dre la foi chrétienne solidaire d'un système philosophique, n
penser les philosophes, qui reconnaissent le thomisme, de ju
leur conviction par des vues exclusivement rationnelles. Les
rences de l'Eglise ont pour limites, comme elles ont pour mot
intérêts de sa pensée religieuse. Celle-ci demande que la philos
respecte les droits absolus de la Vérité révélée; et, de ce poi
vue, l'Eglise est en droit de juger la philosophie. L'Eglise n'es
moins désireuse de garder son indépendance et de ne pas com
mettre inutilement sa vérité divine. L'estime même dont elle ho
une philosophie fondée sur le primat de l'intelligence dit
qu'elle ne redoute pas l'usage rigoureux d'une raison droi
forte (1).

Où voyez-vous dans tout cela, Monsieur Gillouin
néo-médiévisme qui vous paraît un défi au bon sens,
moins qu'à la vie et qui le serait, en effet, s'il existait

Mais revenons aux thèses de M. Massis dont votre es
s'offense. Je persiste à croire, contre l'apparence litté
ou mieux littéraire, que vous leur donnez un sens qu'e
n'ont pas. Comme vous, vous l'avouerai-je? je deme

(1) *Aristote* (Les Grands Cœurs). Flammarion, 1927.

onné de cette avalanche d'anathèmes. Je ne puis croire, :pendant, que M. Massis en veuille frapper en bloc la vilisation moderne. Demeurons, si vous le voulez bien, ır le terrain de l'aristotélisme thomiste, qui a l'avantage être bien déterminé et, à certains égards, central. Ne mble-t-il pas, d'ailleurs, que ce soit en son nom, plutôt ı'en celui de l'Église elle-même, que ces massives con-ımnations soient portées?

Vous écrivez, Monsieur Gillouin :

Le progrès des sciences positives, si curieusement déploré par ɔs néo-médiévistes, doit être interprété à la lumière des considéra-ɔns précédentes. En lui-même, il procède d'un essor de la raison ıturelle parfaitement sain et normal, et par ailleurs, du point de ıe religieux, il correspond à la mission assignée à l'homme par la ovidence de se rendre maître du monde et de régner sur toutes s créatures. Si la science multiplie nos moyens d'attaque et de estruction, elle multiplie aussi nos moyens de création et de éfense. Si elle peut, par le volume et le poids de ses applications atiques, favoriser une certaine « matérialisation » de la vie, elle enseigne certes pas le matérialisme, car elle relève, dans son prin-pe, de cette passion noble, l'amour désintéressé du vrai... Elle tisfait à la fois notre désir de puissance et notre instinct de con-ıissance, l'un et l'autre légitimes et bons en eux-mêmes et qui ne eviennent mauvais que par l'usage que nous en faisons.

Vous parlez d'or, Monsieur Gillouin. Saint Thomas pplaudirait des deux mains, quoiqu'il fut peu enclin aux ıanifestations bruyantes, et le « Grand Albert », plus impé-ıeux et fort passionné pour les sciences positives, je crois ien qu'à vous entendre, il sauterait de joie. Quant à vos éo-médiévistes, Maître Albert les foudroierait de sa juste olère. Mais qui sont-ils? Je me le demande, qui sont-ils? 'entends bien les thomistes déclarer que l'aristotélisme e saint Thomas, pour autant du moins qu'il est une nétaphysique, ne dépend pas des résultats techniques, le lus souvent susceptibles de corrections ultérieures, que ıos modernes sciences positives vont accumulant chaque ɔur, mais d'expériences antérieures, plus simples et plus

communes. J'entends bien les thomistes déclarer : est trop clair que le monde moderne, dans le même te où il accroissait formidablement son savoir et son voir, n'a pas gagné grand'chose, si même il n'a pas p beaucoup, du côté de la sagesse; et c'est même là, cette disproportion croissante de la science et de la sag que réside une des difficultés principales du problèm l'Occident. » Pardon, je me trompe ! Ces judicieuses p les sont de vous-même, Monsieur Gillouin. Si vous tenté, ce que je ne crois pas, de leur reprocher la mière de ces remarques, je ne vois pas que vous puis en faire autant pour la seconde.

Tout cela est fort bien, me direz-vous peut-être, vous ne semblez pas autrement pressé d'en venir au tr anathème jeté par les néo-médiévistes à la Renaissan la Réforme et à la Révolution, « les trois grands mou ments dont le monde moderne est issu ». M. Massis, ob vez-vous, traite cependant la Renaissance avec quel indulgence. Ce n'est pas l'embarras de m'expliquer qui fait m'attarder, mais votre essai est si plein et touch tant de choses! Ma réponse tiendra, de toute nécessité peu de paroles.

J'en emprunterai la première partie à M. Maritain. n'est rien, que quelques mots, mais décisifs. Ce à quo prétendus médiévistes en veulent, c'est, vous le vo « aux principes spirituels du monde moderne », à sa à sa « sagesse » particulière, pour reprendre votre pro expression. Encore voudrais-je dire plutôt : à *certains* ses principes spirituels, à moins d'entendre le mo moderne au sens très spécial et limité où l'Évangile le Monde, ce qui, fatalement, créerait une déplorable é voque. Mais, dans la Renaissance, dans la Réforme, d la Révolution, en tant que réalités concrètes et si c plexes, il y a, à leur origine et plus encore dans la suite

r durée, pour qui les considère, en particulier, dans les nmes qui s'en réclament, il y a bien autre chose que principes spirituels faux. S'il y avait un thomiste pour nier, saint Thomas le désavouerait, qui, même chez de 's païens, s'est plu à reconnaître ce qui subsistait du n de nature.

Finalement, c'est encore à M. Maritain, que M. Massis, is doute, ne désavouerait pas, qu'il me plaît d'emprun- la seconde partie de ma réponse : « Le thomisme pré- d user de la raison pour distinguer le vrai du faux (à oi, préciserai-je, les anathèmes ne sont pas, d'ordinaire, ispensables), il ne veut pas détruire, mais purifier la nsée moderne, et intégrer tout le vrai découvert depuis emps de saint Thomas (c'est cela même qui est sa tâche férée, son goût magnanime). » Le thomisme, chez saint omas, est surtout positif et constructeur, d'un irénisme incible. Or, quel thomisme pourrait être plus authen- ue que ce thomisme à sa source?

Entre vous et nous, Monsieur Gillouin, il y a, je le crains je le regrette pour nous et pour vous, des désaccords ls et peut-être difficiles à réduire. Mais que de malenten- s, que de malentendus ! Il y en a deux, en particulier, nt la pensée m'est si insupportable, qu'avant de finir, j'en ux dire un mot. Pourquoi voulez-vous que nous songions ressusciter le Saint-Empire Romain? Nous préférons, uillez le croire, à presque tous les égards et de beaucoup, Société des Nations. Lisez, je vous prie, l'étude ci-dessus entionnée du P. Delos. Croyez-vous donc, en second lieu, e nous ayons l'idolâtrie du droit romain, et je ne dis s seulement comme règle de nos relations avec le Dieu vant, je dis aussi comme norme de vie politique et ciale. Laissez-moi vous signaler, entre le droit romain le thomisme, à tout le moins ce grave et si actuel désac- rd qui porte sur la notion de propriété individuelle. A

la conception romaine ultra-individualiste, le thomi
oppose sa conception sociale du droit, d'ailleurs authe
que, de propriété individuelle. Et, Monsieur Gillo
même parmi les fils de la Renaissance, de la Réforme
de la Révolution, il y a des gens que sa très moderne l
diesse sur ce point scandalise.

Laissez dormir, voulez-vous, votre néo-médiévisme. C
un fantôme. Ce n'est qu'un fantôme. Et s'il vous pl
fût-ce confidentiellement, donnez-en avis à M. Pie
Lasserre.

Rome.

A. Lemonnyer, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

« *La farce du désarmement* »

omme le XIVe siècle, mais avec une bien autre inten-
, le XXe siècle a vu les méthodes de guerre se trans-
ner sous l'influence des progrès de la science. A la pou-
a succédé le gaz, au canon, l'avion ; plus sauvage que
ais la guerre de demain sera une guerre chimique et
guerre aérienne. Du jour au lendemain, c'est tout le
entiel de paix qui se transformera soudain en potentiel
guerre, et comme on n'empêchera jamais une nation
l'Allemagne surtout — de développer puissamment
industries de colorants et de produits pharmaceutiques
son aviation commerciale, c'est une duperie que baser
aix sur une limitation des armements.

'elle est la thèse du général Denvignes ; exposée une
mière fois dans *La Guerre ou la Paix ; Ce que j'ai vu*
ntendu en Allemagne (Paris, Tallandier), elle est reprise
s cet ouvrage avec plus d'insistance encore (1).

i discutables que soient certaines vues de l'auteur, il
e dans ce nouveau livre assez de chapitres, de faits et
lées, pour mériter une lecture attentive et de sérieuses
exions. Que *la revanche allemande et la surprise techni-*
soit traitée ici un peu trop à la manière de la *Guerre*
demain du capitaine Danrit, ce romantisme n'enlève
à l'exactitude des données sur « les méthodes qui

) *La Farce du désarmement*, par le Général Denvignes. Paris,
andier, in-16, 254 p., 1930.

feront du soldat de demain « un bourreau, un assassin vaillant en série contre cette population civile qu'il de règle absolue d'épargner jusqu'ici ». Lisez les chap sur *l'aviation et la population civile; potentiel de pa potentiel de guerre; la guerre chimique d'hier et de dema* vous serez édifiés... Tout cela n'a, hélas! rien du rêve. pouvait jadis jouer avec le feu, nous voulons dire ave *casus belli*; pour les individus comme pour les collectiv ce serait aujourd'hui un crime contre l'humanité.

Alors?

Alors, « tant que dureront l'anarchie actuelle et l'in titude complète sur la nouvelle forme que peut revêt guerre, la France, écrit le général Denvignes, n'a pa droit de supprimer un homme, un canon, un avion sous-marin. Seule, l'union européenne, je veux dire l'é de la conscience européenne et la liaison permanente intérêts européens permettront la réduction progres des armements ».

Fidèle aux enseignements de Léon XIII qui, dès 1 dénonçait dans ces armements plutôt une cause fatale guerre qu'un moyen de sauvegarder la paix, nous n'en gerons pas la discussion sur ce point; nous demander seulement au général Denvignes pourquoi, si le rég imposé à l'armée allemande par les traités est si féc en résultats avantageux pour elle et si périlleux p nous, on répugne tant en France à revenir à c « armée de métier »? N'est-il pas humiliant qu'il f tant de mois chez nous pour dégrossir un troupier qu il faut, paraît-il, en Allemagne si peu de temps pour mer un excellent soldat?

Heureusement ce n'est point sur les armements qu général Denvignes met l'accent. Tout au contra devant l'effrayant tableau qu'il vient de brosser de guerre de demain, il conclut avec insistance : « *Europé unissez-vous...; seule,* « *l'Union européenne* » *permettr l'Europe d'éviter la misère, la ruine, les troubles révolut naires...; unissez-vous contre la guerre prochaine... si*

aignez qu'elle ne se termine par le bolchévisme... ; si vous faites pas l'union européenne, c'est la IIIe Internationale ti la fera... »

Plus d'un sans doute ne manquera pas d'objecter que, our s'unir, il faut être au moins deux ; que dans toute liance il y a cheval et cavalier ; qu'à l'égard de l'Alleagne surtout on ne saurait rester trop défiant... ; nous rouerons que l'insistance de l'auteur dans la première rtie de son ouvrage est faite pour leur donner raison.

Mais cette première partie est-elle au-dessus de toute scussion ? nous ne le pensons pas. Il est parfaitement act que, vaincue, écrasée par Napoléon, la Prusse a fait 1808 à 1813 un effort merveilleux de souplesse et d'éergie pour préparer sa revanche. Nous ne ferons même cune difficulté de reconnaître qu'elle a donné là un agnifique exemple de patriotisme, de travail et d'intelgence. Mais les temps et les tempéraments sont-ils aussi u changés que le dit le général Denvignes ? Les avis uvent différer. Certes l'hégémonie prussienne est mainnant « *établie*, *renforcée*, *cimentée*, *cuirassée* », la Prusse repris en mains les destinées de l'Allemagne. Mais doit-n aller plus outre ? souscrire à cette affirmation qu' « en n siècle les tempéraments ont peu changé ; les arrière-ensées restent les mêmes ; or ce sont les arrière-ensées et les tempéraments qui font l'Histoire » ? Nous ésitons. L'heure est encore trop proche où le régime onarchique s'est effondré en Allemagne ; de cette disarition les résultats ne sauraient encore être appréciés. u'ils doivent cependant se produire, ceux-là, moins que s autres, ont le droit d'en douter qui, précisément, ont xigé comme une garantie de paix la substitution de la publique à la monarchie. Nous aussi, nous avons fait embler et sans cesse inquiété l'Europe tant que nous ons vécu sous le régime aristocratique, que le Prince appelât Louis XV ou Napoléon III. Qui oserait préendre que la République n'a pas modifié chez nous s tempéraments et les arrière-pensées ? La forme de

gouvernement joue un rôle essentiel dans les destin
d'un pays parce que les classes bourgeoises au pouvoir n'
point les mêmes aspirations que les castes nobiliaires
militaires. A la politique de prestige, elles substituent
politique de bien-être... Nous savons peut-être trop
expérience ce que cela veut dire... La Prusse sans do
est plus que jamais maîtresse en Allemagne : faut-il
conclure que rien n'y est changé? qu'un parallèle pui
s'établir entre les événements de 1808-1813 et ceux d'
jourd'hui? C'est peut-être oublier bien vite le fiasco
coup d'État Kapp-Ludwigs ; l'échec du complot natio
liste de mai 1926 ; l'impuissance du Reich à opérer aucu
réforme d'envergure, simplement parce qu'il se heurte à
Prusse aux mains des « sozialdémokrates » et du Cent
L'histoire se répète rarement. Les Conservateurs nat
tionalistes, tout-puissants aux débuts du siècle, ne so
plus aujourd'hui qu'agités et bruyants. Obstinément éc
tés des avantages du pouvoir par leurs adversaires,
perdent sans cesse en influence et se divisent toujo
davantage. Leur sort sera celui de nos *ultras*, de n
chevau-légers, de nos *conservateurs*, de notre *Action fra*
çaise... Le danger de l'Allemagne ne nous apparaît do
pas tant dans cette partie de la nation que le géné
Denvignes considère à tort comme la seule active par
que son agitation est exploitée par la presse étrangère,
est beaucoup plus, pensons-nous, dans la puissance gra
dissante d'une « Sozial-démokratie » irréligieuse, dans
mainmise résolue sur l'État prussien et par là sur l'E
pire, dans le jacobinisme de ses méthodes et dans le mat
rialisme de ses aspirations. Ici nous rejoignons le géné
Denvignes : « *craignez que la guerre prochaine ne se termi*
dans le bolchévisme. »

C'est pourquoi, catholiques, nous ne craignons pas
tendre la main à ceux qui, là-bas, des frontières de Fran
à celles de Pologne, représentent les forces spirituelles
l'Allemagne.

Il existe en Allemagne un grand Parti d'inspiratio

chrétienne pour écouter de franches explications et
:connaître le bien fondé, d'influence politique assez
pour faire prévaloir dans l'exercice du pouvoir et
lution nationale d'autres méthodes que celles du
. Nous n'avons besoin, pour traiter avec lui, ni de
ître ignorer ce qui se trame autour de lui, ni même
ous taire sur les appréhensions que soulèvent chez
l'agitation, les discours, les tractations des Impériaux
énitents. La garantie de notre sécurité ne se trouve
seulement dans les armements ; elle se trouve aussi
ces relations fréquentes et confiantes avec des
eux politiques aussi intéressés que nous à la paix.
iter à les cultiver, à les développer, pour élargir les
s d'une paix solide et durable serait une sottise et une
eté.

PIERRE DELATTRE.

L'application pratique des assurances sociales

epuis le 1er juillet, la loi du 5 avril 1928, dite « Loi sur
Assurances Sociales », est entrée en vigueur. Ce boulever-
ent de notre économie sociale s'est effectué sans heurts.
mporte de préciser, en effet, que le plus important des
lits qui ont surgi à notre époque, celui du Nord, est dû,
i qu'on en dise, à d'autres causes.) Et cette adaptation
fique des employeurs et des salariés au nouveau régime
l est le signe évident des grandes qualités de fond et de
ne de cette grande loi sociale. Le législateur eut la sagesse
mment d'édifier, dans toute la mesure du possible, la
struction nouvelle sur les fondements d'assurance so-
e avant la lettre, que l'initiative privée avait créés. *Quid*
s sine moribus ? La loi de 1928, grâce aux efforts et aux
isations de la « Mutualité », était dans nos mœurs bien
nt d'apparaître dans notre Code. Au moment de son appli-
on, elle a donc trouvé, — ce qui manque généralement

aux lois sociales —, sur tous les points du pays, d ouvriers, compétents et bienveillants, aptes à en tire le parti possible. — Ces bons ouvriers, militants de l sociale et animateurs des « Sociétés de secours mut furent, d'ailleurs, puissamment aidés par les non « commentaires », « manuels » et « guides » dont la 1928 fut la prolifique occasion. L' « *Action Populaire* » à son passé, long déjà et plus bienfaisant encore, à son et à ses amis, habitués, quoi qu'ils en attendent, à jamais déçus, d'élaborer un instrument de travail bi point et d'une utilisation facile. Telles sont, en effet, l ractéristiques du « *Manuel juridique et pratique* » M. Paul Durand vient de publier (1).

Outre une introduction consacrée à un historique et exposé des principes essentiels qui caractérisent la no loi, cet ouvrage comprend deux parties : I. un commer juridique, et II. un guide pratique.

I. — Remarquablement documenté, ce commentair déjà un guide. L'auteur étudie la loi, décrivant la port chaque article, en utilisant non seulement le texte légis mais les travaux préparatoires, les décrets ministérie aussi les innombrables « réponses aux questions écrites sées par les parlementaires. Il y a donc là une analyse loi non pas telle qu'elle fut faite par le législateur; mais qu'elle se trouve achevée par son contact avec la réalité tiple des situations de fait.

II. — Par sa seconde partie plus encore, cet ouvrage s vèle indispensable aux praticiens des caisses d'Assura Sociales comme aux militants des secrétariats sociaux o pulaires. Se plaçant successivement au point de vue des rés, des employeurs et des caisses, il donne tous rensei ments nécessaires concernant tous les droits reconnus devoirs et les formalités imposés. Pour chacune de ces nières (immatriculations, établissement des cartes ou bordereaux périodiques, perception des diverses cotisati comptabilité, contrôle, répartition des fonds, constitutio gestion des caisses, etc...) il joint à l'exposé de leur ten

(1) *L'Application pratique de la loi sur les Assurances Sociales*, Paul Durand, secrétaire de la revue *Les Assurances Sociales*. P Spes, 1930, 1 volume, 325 pages, 18 fr.

·ır raison d'être et de leur rôle, des « modèles » qui évi-
t aux usagers bien des tâtonnements et frais inutiles.
in, des « annexes » publient tous les textes législatifs
glementaires jusques et y compris le décret du 12 juil-
30.
e table analytique, fort bien comprise, achève, en faci-
. toutes recherches, de rendre pratique ce guide qui fait
eur à son auteur.
and nous aurons dit que la revue « *Les Assurances So-*
» tient mensuellement à jour les différentes parties de
uvrage, il sera superflu d'ajouter qu'il est assurément,
n genre, le meilleur.

LOUIS BLANCKAERT.

La doctrine du mariage chrétien (1)

répète trop souvent le mot de contrat à propos du ma-
: sans doute le consentement mutuel des deux futurs
x est un contrat, mais il n'est que l'acte initial du ma-
: on définit ce dernier avec plus de vérité et plus de
ndeur en disant qu'il est une institution dont les raci-
plongent dans le droit naturel et le droit divin que doi-
respecter les contractants pendant toute leur vie conju-
Le mariage est d'ailleurs une véritable institution na-
le et divine pour l'Église que l'on accuse à tort d'intran-
nce ou d'inaptitude, parce qu'on n'a pas compris les
ements sur lesquels s'appuie la théorie de l'association
igale, telle qu'elle l'impose.
l'abbé Dermine, Docteur en philosophie et en théo-
, professeur au séminaire de Bonne-Espérance, dans
ocèse de Tournai, montre avec succès sur quelles bases
es reposent les lois du mariage chrétien et de quelle doc-

Abbé JEAN DERMINE, *La Doctrine du mariage chrétien*, 3e édition,
— Editions de la Société d'Etudes morales, sociales et juridi-
Louvain — et chez Giraudon, 56, rue Notre-Dame-des-Champs,
-6e.

trine invariable s'autorise l'Église pour commander
pect de l'union conjugale.

Ce sont, en effet, les lois mêmes du développemen
vie humaine qui dictent d'une façon précise les con
auxquelles doivent se plier tous ceux qui veulent s'un
transmettre la vie. L'homme, synthèse d'une triple vi
être autonome et ne peut le devenir que sous la dépe
d'autrui, par l'éducation qui est une partie essenti
l'œuvre de la transmission de la vie. Le sacrement, qu
pas une ajoute ou une propriété nouvelle, élève simpl
l'institution déjà pourvue de ses qualités essentielles s
plan plus haut, et s'il lui donne une dignité plus gra
sauvegarde aussi toutes les conditions naturelles. Le
priétés et les lois du mariage chrétien sont nombreuses
chacune d'elles joue un rôle protecteur : la liberté, qui
dans la chasteté sa sauvegarde, ne contredit pas la loi
procréation, mais est pour la femme un principe d'é
pation. L'égalité se concilie avec l'exercice de l'autorité
tale, tempérée par l'amour; la fidélité assure la préémi
de l'élément spirituel dans les relations d'amitié auto
foyer; l'indissolubilité, qui protège l'amour, tandis q
divorce le tue, n'est réalisable que dans le cadre des
chrétiennes. Enfin le règne de la moralité dans la fami
le respect des lois de la vie assurent à la société des
le bonheur personnel et le bonheur de leurs enfants.

Selon le dessein qu'il s'est proposé, M. l'abbé Der
expose la Vérité intégrale dans toute son austérité,
toute sa profondeur, dans toute sa sublimité.

On a déjà remarqué dans cet ouvrage « la solidité du
où se révèle une science philosophique et théologique
sommée; la beauté de la forme qui permet au lecteur d
vourer sans fatigue des pages pourtant bien austères;
le tact avec lequel, dans des problèmes que peu osent
der de front, l'auteur unit à une clarté nécessaire la
exquise délicatesse ».

A l'heure où tant de problèmes se posent au sujet
devoirs du mariage et de leur conciliation avec les exige
de la vie moderne, le livre de M. l'abbé Dermine ap
tera à ceux que cette question préoccupe beaucoup d'a
ments en faveur des lois austères du mariage et le cou
d'y obéir pour les jeunes chrétiens.

LOUIS MISSEREY.

Réflexions déplaisantes en marge d'un grand congrès

ıns la Belgique en liesse les congrès foisonnent. Et bien ainsi, car ce petit pays qui fête grandement le ·naire de son indépendance est un spectacle inou- le et consolant dont il est permis d'espérer qu'il ne pas sans lendemain.

, parmi ces réunions le *Congrès Universel de la Presse olique*, organisé avec munificence à Bruxelles, ne fut moins parfaitement réussi, ni, croyons-nous, le moins ıd.

ı fécondité des congrès ! Il est trop vrai qu'il s'y perd tuellement beaucoup de temps et de paroles, que les tions agitées en sortent un peu moins claires, et que bte final (à l'unanimité) de protestations et de vœux une manifestation platonique. Mais qu'importe ! le ltat le plus clair des congrès n'est pas nécessairement leur objet précis.

ans le cas, 230 journalistes représentant plus de ays différents ne pouvaient s'être rassemblés en vain, journal socialiste bruxellois l'a bien compris qui a é avec inquiétude d'une organisation mondiale de la se catholique (1).

e n'est pas le lieu d'entrer dans un débat réservé aux

Ces remarques ne tendent pas à déprécier des rapports aussi lis d'intérêt que ceux des RR. PP. Bangha Bela, Considine, Mer- n, de MM. Massiani, Stocky, Verschave. (Les *Documents de la ntellectuelle* publieront, le 20 octobre 1930, le rapport de notre borateur M. Paul Verschave, directeur de l'Ecole du Journalisme, ille, sur « La Formation des Journalistes Catholiques ».)

ne parle pas des orateurs imprévus tel que M. l'abbé Bethleem l'intervention fut à peu près aussi heureuse que celle de abbé Demulier, quelques jours plus tard, au *Katholikentag* de ster.

professionnels. Je voudrais pourtant, en marge de c
grès, présenter sèchement et sans apprêt plusieurs
constatations que d'ordinaire on conserve pour soi.

La première humiliera les Français, la seconde dé
aux Italiens, la dernière sera un reproche pour tous

Il fallait ainsi grouper les représentants de nos p
pales œuvres de presse, pour juger de l'importance
tive de leurs organes. Beaucoup eurent d'abord la su
de constater que les pays dont les catholiques form
minorité ne sont pas toujours les moins bien pourvu
a pu se rendre compte aussi que la Belgique, qui est
vent pour nous un laboratoire social, est dotée
presse catholique puissante et organisée. Hélas!
indigence, à cet égard, plus que jamais, fut mise dan
dure et cruelle lumière. Une fois de plus nous avon
reconnaître (faut-il l'avouer aussi crûment?) que la p
catholique française (j'entends : la grande presse q
dienne) n'existe pas.

Or, au premier signe, une équipe incomparable de
nalistes pourrait être levée. Réussiraient-ils à attei
la masse des catholiques de France en prenant pos
sur certaines questions délicates?

Sans épiloguer sur cette carence, n'est-ce point
signe de notre désunion, la rançon d'un individua
excessif?

La grande presse catholique française n'existe pa
sens fort du mot. Ajoutons (mais cela ne nous consc
pas!) que, pour d'autres raisons, la presse catholique
lienne est, cette fois littéralement, inexistante.

Les *Documents de la Vie Intellectuelle* donnèrent
sujet une statistique édifiante (1).

(1) « En quelques semaines trois grands quotidiens viennen
disparaître. Il ne restera bientôt plus aucun journal aux catholi
italiens : en 1925, ils avaient soixante-treize quotidiens, aujourd
ils en ont cinq. Les autres ont disparu ou sont devenus des he

n pouvait se demander quelle figure notre « sœur e », comme on disait naguère, ferait au Congrès Uni- el de la Presse Catholique.

e fait, l'un des délégués de l'Italie, invité, par surprise ble-t-il, à prendre la parole au cours d'un banquet, dut re — et pour cause — son toast au passé. Nous lais- ns dans l'ombre ce triste état de choses que tous con- ent, si nous n'avions à relever une grave incorrection l'exposition du stand réservé aux journaux italiens. aient quatre : le *Corriere d'Italia* (supprimé d'ailleurs is longtemps), l'*Italia*, *Il Popolo d'Italia* (Fondatore to Mussolini), *Il Nuovo Cittadino* (dont l'exemplaire né présentait en gros caractères un titre blessant pour rance). Je crois n'en oublier aucun. En tout cas, ce les visiteurs de l'Exposition Universelle de la Presse olique n'oublieront point, c'est le portrait *encadré* de qui a supprimé la presse catholique en Italie, faisant au portrait de Sa Sainteté Pie XI, *non encadré*, ou t encadré par les photographies du prince-héritier lie et de la princesse.

e manque de tact provoqua de tels commentaires qu'a- plusieurs jours d'exposition l'image indésirable dis- t et fit place à une feuille obscure.

els sont les faits.

nisque j'en suis aux vérités pénibles, qu'on me laisse n relater un autre fait affligeant.

l'ai discerné dans les infinies précautions que le ésentant de la S. D. N. dut apporter pour adresser ques paroles aux congressistes. Ces paroles, malgré mesure, leur bon sens, la personnalité du représen- (un religieux estimé attaché au B. I. T.), ne trouvè- , on le sentit bien, que peu d'écho. On peut affirmer

ires sans grande influence. Tel est le résultat du régime fasciste ses rudes lois qui bâillonnent la presse. » *Les Documents de la ntellectuelle*, 20 octobre 1929, p. 76.

que, dans l'ensemble, les journalistes catholiques re
sent systématiquement ce qui vient de Genève.

Catholiques, mes frères, je ne vous demande poi
vous jeter, les yeux fermés, dans la politique de Loc
et je sais bien que le règne de la Paix ne s'établira
par le Christ. Mais jusques à quand arriverez-vous tou
les derniers dans ces grandes œuvres — hier l'organis
syndicale, aujourd'hui l'organisation international
alors que vous seuls êtes munis pour les mener à bien
y a quelque chose à rectifier dans ces mouvements, c
bien que la meilleure politique n'est pas celle d'une
tention méfiante, mais d'une laborieuse présence.

LES PHILALÈTHES.

LES LETTRES ET LES ARTS

XIMILIEN VOX. *Chesterton et les « Hérétiques » ou l'humilité victorieuse.*

La récente traduction d' « Heretics » en langue française achève de mettre entre nos mains les ouvrages indispensables pour juger l'œuvre de Chesterton.

Il faut une certaine hauteur d'esprit pour découvrir l'importance de cette œuvre dans la pensée catholique et, sous les assertions paradoxales, les profondes vérités qu'elle recèle. Le traducteur de l'*Homme Eternel* initiera au livre de Chesterton ceux qui ont cette hauteur d'esprit, ou cet esprit tout court.

. DEMAN. *La querelle des humanités.*

I. Les Humanités en Allemagne.
II. En France. Adversaires et défenseurs des Humanités.

NEVIÈVE DUHAMELET. *A propos du nouveau livre de Céline Lhotte.*

Qui pouvait mieux entendre le *Chœur triste chez les Sans-Repos* que l'auteur de la *Rue-du-Chien-qui-pêche*?

AURICE BRILLANT. *Images de Paris. Autres spectacles russes.*

Les enchantements de l'opéra russe. — L'extraordinaire mise en scène du « Prince Igor ». — La couleur de Rouslan et Ludmila. — Les merveilles marines et sous-marines de Sadko.

Chesterton et les « Hérétiques » ou l'humilité victorieuse

« Dico vobis : descendit hic
tificatus in domum suam ab il
quia omnis qui se exaltat, hum
bitur; et qui se humiliat, exalt
tur. »

Sauf l'Évangile, il n'est au monde aucun livre qu'il s
obligatoire de lire : on peut donc, Dieu merci, être b
chrétien, bon citoyen, voire même lettré honorable, sa
avoir lu *Hérétiques* (1). Mais l'on ne peut, sans l'avoir
prétendre à juger Chesterton.

***

Car *Hérétiques*, c'est la base et la raison de tout da
l'œuvre de Chesterton, comme ses romans en sont
décor et comme ses poèmes en sont la flèche aérienn
Non qu'il nous révèle des thèses inconnues, mais en ta
qu'il marque l'étape décisive du cheminement de sa pe
sée, point d'arrivée à la fois et de départ. Nous y prenon
sur le vif les phases de l'évolution qui le fit catholique
ou mieux, en des termes plus conformes à son génie, l
assauts d'un combat au bout duquel il se découvrit chré
tien.

(1) *Le Roseau d'Or*, Plon, édit. Trad. Jenny S. Bradley. Intr. d
Henri Massis.

Comme Henri Massis le démontre dans sa ferme et mineuse préface, c'est à réfuter, rétorquer et pourfen- les gens qui auraient le front de ne pas penser comme que Chesterton s'avisa qu'ils étaient ceux-là même ne pensaient pas comme l'Église catholique : et qu'en aillant pour ses préférences personnelles, il défendait réalité l'éternelle doctrine chrétienne. Autrement dit *rétiques* est le livre d'où est sorti *Orthodoxie.*

Pour cette seule raison, il s'imposerait déjà à l'attention lecteur français, auquel manquait jusqu'à présent l'une pièces capitales du procès que mène contre tout ce est malsain, excessif, insincère — contre ce qui est x — le bon maître de Top-Meadows. La publication ses ouvrages nous a en effet été dispensée sous un lre si fantasque que *Hérétiques* écrit « en route » ne us parvient qu'après *Orthodoxie* et *l'Homme Éternel*, 'il précède selon le temps et selon la logique.

« Tout conflit, disait à Hilaire Belloc le cardinal Man- ng, peut en dernière analyse se réduire à un conflit éologique. » Certes, l'on ne surestimera jamais la part l'influence sur Chesterton de ce magnifique type d'in- lectualité anglo-française qu'est Belloc, qui porte dans tête tout l'ordre romain et toute la poésie des rois des ers. Et c'est ici le lieu de regretter qu'aucun effort ne dessine pour mieux faire connaître en France l'autre novateur de l'intelligence catholique militante en Angle- rre, critique, penseur, journaliste, orateur, romancier et ète comme Chesterton, et son inséparable intellectuel- nent au point que l'on a forgé pour leur attitude l'ad- ctif « Chesterbellocien ».

Il reste qu'une influence n'est jamais qu'une influence, que c'est bien seul contre tous que nous voyons Ches- rton s'avancer dans le champ clos, Porthos de lettres à pée de d'Artagnan, dénué de système philosophique et

d'apriorismes dogmatiques, mais fort de sa furieuse pa
du vrai objectif, et de sa haine furieuse des conformi
et des superstitions, de la pédanterie et du snobism
l'enflure et de la banalité : haine généreuse, et qui
que l'envers d'une tendresse débordante pour tout ce
est humain, naturel et normal. Fort aussi de sa dext
verbale. Fort, plus encore, de ce don par excellence
poète, cette perception des correspondances cachées
courent, comme un fil d'or, à travers les réalités visi
et invisibles, intuition qui d'un preste bond aboutit
terme où lentement se traîne la raison raisonnant
clairvoyance qui constitue le génie, et sans laquell
n'est point d'artiste, mais seulement des scribes ou
copistes, et que possède Chesterton à un degré pres
magique. Fort, enfin, d'une irrépressible drôlerie. Il y a
elfe dans ce lansquenet.

Que cette gaieté, cette alacrité qui lui ont fait tant d
mis et tant d'ennemis ne nous trompent point, cependa
sur la grandeur du drame qui se joue. Il s'agit du sa
d'une âme, de beaucoup d'âmes. Il s'agit de la tragéd
d'une conversion.

*
* *

Les « hérétiques », donc, ce sont tous ceux, jusqu
nouvel ordre, qui diffèrent de notre chevalier errant. C
sont MM. Kipling, Bernard Shaw, et H. G. Wells, cél
brités mondiales, et ce sont MM. Arnold Bennett, Georg
Moore, W. B. Yeats, illustrations anglo-saxonnes, et pu
pêle-mêle, Carlyle, Wilde, Tolstoï, Whistler, le *Dai*
Mail, les esthètes de tout poil, les politiciens de tou
bords, les pédants ivres de leur science et les critiqu
intoxiqués de leur critique : bref, tous ceux, à peu prè
dont nous sommes accoutumés à recevoir les oracles ave
déférence, sinon soumission.

Là-dessus, il ne cherche pas tant à les définir qu'à se
inir lui-même, ou mieux à déterminer, avec une effré-
e fureur du juste, le point exact où gisent, en toute
estion, la vérité et le bon sens.

Ce n'est pas sa faute si, en face de la superbe intellec-
elle des prétentions du snobisme, ou de la pesanteur du
nformisme social, l'argument victorieux lui vient à
aque fois des humbles régions, qui sont aussi les
gions profondes, où la nature humaine est proche de la
re, proche du réel ; le pain, le vin, les sentiers des
amps et les rues des faubourgs, les fêtes populaires, les
es de la famille, l'amour nuptial — la couleur du ciel,
vent du large, le mystère des étoiles : toute cette écorce
l'invisible, et qui n'en est que l'écorce, mais en demeure
ssi inséparable que le corps l'est de l'âme. Monde
chanté, où une fée semble plus naturelle qu'un cuistre :
ais aussi, un saint. Monde vulgaire — aussi vulgaire que
lui des paraboles. Et fertile en arguments surprenants,
éclate le plus surprenant bon sens, inattendu jusqu'à
ne pointe de folie : mais dont il est bon de se demander
quel point elle n'est pas la folie de la croix.

H. G. Wells, son vieil adversaire (et non moins ingénu)
peint quelque part Chesterton enfoncé jusqu'au cou
n the rich thick mud of things », dans l'alluvion épaisse
grasse des choses. Disons autrement que, dès *Héréti-
ques*, il a les deux pieds posés d'aplomb sur l'antique sol
rétien, dont le terrain lui convient à merveille pour
orter les bottes les plus imprévues aux mécréants de
arque.

C'est ainsi qu'on s'émerveillera à suivre les étincelan-
es passes d'armes au sortir desquelles il appert, clair
omme le jour, que M. Kipling pèche grandement par
anque de patriotisme (*sic*), provincialisme invétéré, et
incompréhension générale de la chose militaire ; que

M. G. B. Shaw est un phénomène de sincérité e
sérieux ; que M. H. G. Wells en est un autre de cons
tisme et de modestie. Que la grande presse est tim
l'excès, l'Amérique en pleine sénilité, et le réalisr
chose du monde la plus irréelle. Que le mensong
légion, mais que la vérité est une et universelle. Qu'
a qu'un Dieu, et que nous sommes à son image.

*
* *

L'assaut dure et se prolonge ; cependant, plus il
d'adversaires engagés à son fer, et plus une étrange
gresse semble envahir le champion solitaire. De plu
plus consciemment il se rend compte, comme le dit M
sis, que « pour toucher si juste et si souvent, sa virtuo
dialectique n'a pas dû lui suffire : la qualité de l'a
qu'il manie ne laisse pas de l'étonner. Un instrumen
combat qui sert tout ensemble à confondre Well
Kipling, Nietzsche et Shaw, l'athée et le puritain, le so
liste et le jingoïste, n'a-t-il pas quelque chose d
chanté ? Et peu à peu l'on sent s'affermir la confia
de l'escrimeur, plus sûr de sa lame que de sa pro
science ».

Le soleil monte à l'horizon, la brume se déchire
notre combattant, soudain, s'aperçoit qu'il n'est plus s
qu'il n'a jamais été seul. Il se croyait adossé à un mur
voici qu'il a derrière lui toute l'Église militante, et
armées célestes et saint Michel archange.

Son arme, c'était le dogme ; sa tactique, l'humilité. N
la feinte, la fausse modestie, mais l'humilité vraie, ce
qui appartient aux enfants d'Ève exilés, l'humilité
cœur et qui s'accompagne du plus glorieux accomplis
ment des devoirs d'état, la certitude chrétienne que,
méritant rien, nous pouvons prétendre à tout. Nota

ıt, à avoir raison de l'orgueilleux qui se confie en lui-
ne.

*
* *

– « Pour être capable de causer comme faisait le doc-
Johnson, il est indipensable d'être soi-même à l'image
Johnson : un homme bon, plein d'honneur, d'amitié,
'une tendresse infinie. Par-dessus tout, d'être ouver-
ent et indécemment humain, de confesser avec une
ère franchise toute les misères et les craintes de la
d'Adam. Johnson avait l'esprit clair, et de l'humour,
sorte qu'il ne redoutait pas de parler religion avec
eux. Il était brave, de plus, un des hommes les plus
ves qui furent jamais : aussi avouait-il sans honte sa
eur de la mort. »

– « Le grand homme du premier rang est l'égal des
res hommes : Shakespeare. Le grand homme de
xième rang est à genoux devant les autres : Whitman.
grand homme de troisième rang est supérieur au reste
hommes : Whistler. »

– « Carlyle dit que ces hommes sont pour la plupart
. Le christianisme, avec un réalisme plus sûr et plus
ectueux, dit que tous les hommes sont fous. C'est ce
on appelle quelquefois la doctrine du péché originel :
l'on appellerait non moins justement doctrine de l'é-
té des hommes entre eux.

our Carlyle, Cromwell était un homme fort.

our Cromwell, il était un homme faible. »

– « Tout le secret du succès pratique du christianisme
de dans l'humilité chrétienne, si imparfaitement qu'elle
été réalisée.

Et cette humilité joyeuse, cette façon de nous tenir
légère estime et prêts cependant à une infinité de
mphes immérités, le secret en est si simple que le

monde y a toujours soupçonné quelque chose de si
et de mystérieux. L'humilité est une vertu si facile
tiquer que les hommes s'imaginent qu'elle doit êt
vice. L'humilité réussit si souvent qu'on la prend
orgueil... Le peu de renom de cette vertu vient
qu'elle réussit trop bien ; elle représente, pour ains
un trop bon placement pour garder le nom de vertu
— « L'humilité, c'est ce qui renouvelle pour n
merveille des étoiles... »

Attitude digne du chantre de saint François d'A
et de Don Quichotte. Qui n'est point usuelle, e
commande le respect.

*
* *

Qui, surtout, fait aimer l'homme. Il y a des jours où
sommes fatigués d'entendre appeler Aristide le Jus
vanter le sens commun d'un paradoxe facile ; des jou
il nous déplaît de procéder par pirouettes sur le ch
de la grâce, et où, au surplus, nous trouvons dans ce
ductions à retardement plus de réponses aux ques
d'avant-hier que de solutions aux problèmes d'à pré

Et c'est dans ces jours-là qu'il faut le mieux air
respecter Chesterton, en nous demandant qui nous
trions à sa place. Quel écrivain actuel joint à l'imagin
intuitive du poète la faconde joyeuse du romancier
venture — la vigueur incisive du polémiste — la foi i
pide du paladin ? Qui abonde comme lui en force com
et en grandeur épique ? en éloquence, et en humour
audace, et en pondération ? en âpre et perçante jus
de touche, et en noble et humaine générosité ?

Se rend-on assez compte que le plus grand des p
mistes actuels n'a jamais eu, je ne dis pas un mot méc
ou bas, mais une parole blessante, une allusion injurie
Tout débat, il le transforme en exercice de haute é

ıussi en tournoi chevaleresque. Cette surabondance
.nne humeur, cette pléthore de joie de vivre, de pen-
'avoir raison, il l'étend jusqu'à ses adversaires : il les
igure, les élève à sa taille, se baigne avec eux dans
ıorie d'une belle joute bien loyale et les renvoie avec
,onne tape dans le dos. Son péché mignon serait
. de s'inventer des antagonistes, de magnifier quel-
etite noirceur intellectuelle pour l'embrocher d'un
plus emphatique. Je défie que l'on trouve nulle part
lui la plus petite pointe d'aigreur, ou d'humeur :
ɔù il se montre le vrai Anglais qu'il est, et, en dépit
n horreur bien connue de l'exercice physique, un
.f accompli. Combien de critiques, et d'idéologues
à l'image du plus petit conscrit de la classe, qui a
rté la toise et prétend ramener tous et chacun à sa
e mesure! Chesterton, en un sens, en fait autant :
à près qu'il est taillé sur un patron colossal, et que
re est « le rire énorme des géants ».

*
* *

ec ce penchant à battre sa coulpe, et par la même
ion celle de toute son époque, Chesterton ne pouvait
viter la phrase suivante : « Au XVe siècle, on mettait
uestion le propagateur d'une doctrine immorale. Au
siècle, nous avons fêté et adulé Oscar Wilde parce
prêchait une doctrine de ce genre, et puis nous lui
brisé le cœur aux travaux forcés parce qu'il la mettait
atique », ce dont M. René Johannet prend sujet de
prendre avec une certaine sévérité. « Halte-là (1),
Nous... nous... qui, nous? M. G. K. Chesterton est-il
sûr : 1° Que les admirateurs de Wilde ne lui faisaient

Les Lettres, nouvelle série, n° 1.

fête qu'*à cause* de ses mauvaises mœurs et non, p
ple, à cause (...) de son extraordinaire conversation
ce furent *les mêmes* individus ou le même gr
personnes qui, après avoir porté Wilde aux nues
damnèrent à de long mois de hard-labour? In
répondre. »

Si Chesterton était là, il répondrait peut-être, —
l'on dit bien : « *Nous* conquîmes l'Algérie » — o
représenté Wilde comme adulé pous *prêcher* l'hé
et condamné pour l'avoir traduit dans ses mœur
encore, que c'est bien effectivement dans le même
de personnes, voire dans la même famille, qu'il re
et des courtisans, et des accusateurs. Et nous en res
à une question de propriété des termes, si le di
n'était manifestement plus profond. Pour qu'un c
aussi justement réputé que l'auteur de l'*Éloge du
geois Français*, et qui, il le souligne, partage l'i
admire le talent de Chesterton, fasse d'aussi grandes
ves, c'est que l'opinion catholique demeure loin de l
entièrement acquise :

« Dons plus subtils que profonds, assemblage b
mais précaire, miroitement spécieux de pensées art
lement consistantes — vérité chestertonienne, c'est
courte et limitée — prétention d'emporter notre as
ment à l'esbrouffe — je ne sais quoi de fragmentaire
hâtif, qui provoque des doutes sur la résistance de l'o
voire sur sa bienfaisance — livre agaçant », — a
d'expressions qui dénotent une désapprobation plu
superficielle.

Ira-t-on objecter qu'il s'agit d'une simple inco
tibilité d'humeur? Feu Frédéric Masson disait b
« Malheureusement pour lui, j'ai connu M. Gustave F
bert. » Semblablement M. René Johannet s'avoue fat
par Chesterton au point de ne pouvoir souvent dépa

emière moitié de ses livres ; et de n'avoir poussé la re de celui-ci au-delà de la page 121. Ce qui est à etter au général : car ce sont des ouvrages discursifs, qui comportent cependant une manière de plan — t particulier, car le thème de « l'homme fort » repris M. Johannet, ne se trouve traité à fond qu'au cha- VII (cf. page 141 — cf. page 183).

ais l'attaque est plus grave, et prend de flanc Ches- n sur un terrain où la défensive seule lui est permise : ons esprits et de fortes têtes se refusèrent toujours à ettre une certaine acrobatie mentale et verbale en ère d'apologétique religieuse ; la voltige, le paradoxe, rité, leur paraissent inefficaces, sinon malfaisantes. Et leur voix que fait entendre M. Johannet, non sans ement, mais non sans véhémence.

se trouve que Chesterton, aux pages 200 à 216, a ché à répondre par avance à des reproches analogues, ce titre : « *Une frivolité divine* ».

*
* *

Un critique me fit un jour des remontrances et me d'un air d'indignation raisonnable : « Plaisantez, si ne pouvez pas vous en empêcher, mais du moins ne antez pas sur les choses sérieuses. » A quoi je répon- avec candeur et stupéfaction : « Sur quoi voulez-vous que je plaisante, sinon sur les choses sérieuses ? » es hommes parlent pendant des heures, avec des res de cardinaux en conclave, de golf, de tabac, de s ou de politique : mais les choses les plus graves et lus redoutables fournissent la matière des plus vieilles anteries : se marier, se faire pendre. »

n M. Mac-Cabe, devançant M. Johannet, rend hom- e à la pureté des intentions chestertoniennes, et

déplore qu'elles soient exprimées sur le mode
et « en dehors des méthodes sérieuses de la contro
au moyen de « prestidigitation littéraire ».Et G. K
terton de poursuivre :

— « M. Mac-Cabe pense que je ne suis pas sérieu
seulement comique — parce que M. Mac-Cabe co
que *comique* est le contraire de *sérieux*. Or comiqu
contraire de non-comique, et voilà tout. Dire la
sous forme de prosopopées ou de calembours, équi
la dire soit en français, soit en anglais. Prêcher son
gile sur le mode plaisant ou sur le mode solennel
juste l'importance de le prêcher en prose ou en ve

« Prendre une chose et en tirer une plaisanterie
pas la prendre en vain. C'est au contraire s'en servi
un excellent motif. User d'une chose en vain sign
user sans objet. Or une plaisanterie peut être fort u
résumer d'une situation tout le sens terrestre, po
point dire tout le sens céleste. »

« Ce qui est foncièrement et réellement frivole, c
solennité irréfléchie. Il n'y a pourtant pas un si
nombre d'écrivains fantaisistes et paradoxaux, mais
un nombre infini d'écrivains guindés et verbeux. »

« Le paradoxe n'est autre chose qu'une certaine jo
défi, et qui n'appartient qu'à la foi. »

« Jamais je ne regarde les étoiles sans m'imagine
ce sont des fusées volantes, lancées par des éc
immortellement suspendues dans leur chute. »

*
* *

Jusqu'à ce que les typographes aient mis en usa
« point d'ironie », la solution de pareilles ques
demeure, en théorie, épineuse. Ce sont là querelles
ternelles entre serviteurs d'un commun idéal, comm

gne justement M. Johannet. Aussi bien la diversité lons se trouve-t-elle proclamée dans *Hérétiques* par boutade qu'il conviendrait de transposer ainsi :

Disons simplement : M. G. K. Chesterton est comique ncère — M. René Johannet est sincère et n'est pas que — M. Maurice Chevalier est comique et n'est pas re — et un candidat à la députation n'est d'ordinaire mique, ni sincère. »

*
* *

droits de l'humour et du paradoxe trouveront tous d'âpres critiques : ceux d'une noble et solennelle ie de la pensée peuvent être invoqués avec confiance l'auteur d'*Hérétiques*. C'est un des traits émouvants on talent que de voir cette plume exubérante entre es se faire grave, délicate, et comme retenue par une lieuse pudeur, dans les très rares passages où Chesterévoque l'image de l'Homme-Dieu :

Sur l'autel des chrétiens se dresse une autre figure; aussi nous offre une coupe de vin : — Buvez, nous lle, car le monde entier est aussi rouge que ce vin, e de l'éclat de l'amour et du courroux de Dieu. Buvez, es trompettes sonnent pour la bataille, et je vous offre up de l'étrier. Buvez, ceci est mon sang, que j'ai versé vous. Buvez, car je sais d'où et pourquoi vous venez. ez, car je sais quand vous partirez, et où vous arriz. »

MAXIMILIEN VOX.

NOTES ET RÉFLEXIONS

La querelle des humanités

Sur un fragile problème, qui n'est pas celui des h
nités, qui n'est pas celui du latin, mais de la prononci
du latin, on vit se remuer en France cette année to
corps de l'État et des hommes d'Église, au terme de
fut créée une Association solennelle et bruyante : mai
lecteurs ont appris déjà ce qu'il en faut penser (1).
fêtes du bi-millénaire de Virgile ont témoigné plus sé
sement en faveur des disciples antiques. Elles ont d
lieu à des discours où l'on peut trouver, parmi les po
officielles et mondaines, quelques réflexions sur la va
éternelle du poète latin. Mais on ne fit cette année
de plus sûr pour la gloire de Virgile, partant rien de
efficace pour la prospérité des humanités, que cette é
de la IVe églogue où s'est appliqué M. Carcopino
Revue a rendu compte du livre, comme de celui
M. Jeanmaire, sur le même sujet, qui l'a suivi de près
Il nous reste à relever les documents qui ont g
depuis notre dernière chronique, le dossier de la dis
des humanités.

Les humanités en Allemagne

L'Allemagne, cette terre privilégiée de la philol
classique, ne s'est pas montrée propice, depuis la gue

(1) Les Philalèthes, *Linguistique et nationalisme*, dans *La Vie I*
lectuelle, avril 1930, pp. 40-54.
(2) *La Vie Intellectuelle*, avril 1930, pp. 180-185 ; juillet-août 1
pp. 141-145.

ieilles humanités. L'aversion qu'y ressentent pour beaucoup d'esprits est peut-être assez heureusement née dans un article du *Pädagogisches Lexikon*. Cette ation est dirigée par M. H. Schwart en liaison avec *iété pour une pédagogie évangélique*. Nous y relevons le de la *formation humaniste*, qu'a rédigé M. Went- professeur à l'Université de Bonn (1). Une vive cri- de la formation latine, à laquelle s'oppose l'éloge ureux d'un humanisme national et moderne : il e que ce soit toute l'inspiration de cette étude. 'est plus d'esprit sérieux, au gré de l'auteur, qui fasse in et de la littérature romaine bien connus la fin de nation humaniste ; mais beaucoup tiennent encore le pour moyen indispensable dans cette entreprise. Ils nt la valeur de cette langue et de cette grammaire e instruments de la formation des esprits ; ils signa- a dépendance de notre culture par rapport à celle de quité ; ils annoncent que la connaissance du latin facile l'étude des langues modernes. A quoi Ventscher riposte que chaque langue a sa propre ue : celle du latin n'est pas d'une essence privilégiée, comme tout autre, a dépendu de conditions contin- s ; qu'il appartient à l'histoire d'enseigner les rap- de notre culture avec l'antiquité : les connaître par gue est l'affaire des spécialistes ; que l'étude accumu- u latin et des langues modernes exige un temps et orces plus grands que la simple étude des langues ernes. La Grèce est meilleure maîtresse d'humanisme Rome. L'ennoblissement de la nature humaine libre- développée et le sens de la communauté sont la éternelle de la civilisation grecque. Mais comment erons-nous ces anciens? Nous ne pouvons songer à endre leurs procédés à la lettre, en quoi l'on mécon- ait les conditions géographiques, historiques et autres

M. Wentscher, *Humanistische Bildung*, dans *Pädagogisches on*, t. II, 1929, col. 878-886.

d'où ils ont dépendu et qui ne sont plus aujourd
nôtres. Bien plutôt devons-nous tenter, à leur e
de construire notre système de formation sur un
ment national, d'enraciner notre culture dans la cor
vivante de la communauté d'aujourd'hui. Le christ
et les peuples modernes ont versé leur part au tr
l'humanité, que nous ne pouvons dédaigner, la *Rea*
nous fournit ses acquisitions énormes, grâce aux
nous dominerons mieux la nature et accéderons
plus haute humanité. Nous serons grecs à notre m
l'humanisme est chose variable : la nation et l'
en sont les conditions souveraines. On remarque les
tendances dans l'article *Humanität* écrit par le
auteur dans le même dictionnaire.

Il serait douloureux d'entrer dans la philosophi
ces jugements procèdent. On y découvrirait sans do
substitution du sentiment national à l'idée authe
d'humanisme. Mais il s'est levé, grâces à Dieu, en A
gne même, une génération de jeunes savants do
efforts s'inspirent de principes plus sains et favorise
plus belle cause. Nous l'avons appris de M. Jean
qui le raconte dans le *Bulletin de l'Association Gui*
Budé (1). En 1924, fut fondée à Weimar, sous la dir
de M. Werner Jäger, successeur de M. Willamowitz
lendorf à l'Université de Berlin, la *Gesellschaft fü*
sische Kultur, qui compte aujourd'hui plus de 4000
bres. L'activité scientifique de la société se traduit
les revues *Gnomon* et *die Antike*, et dans les assem
où prennent part les membres du corps enseignant
mand, de tout ordre et de tous les États. Ces défe
de la culture classique ont décidé de définir et d'ill
un humanisme nouveau. Très avertis des conditio

(1) Jean Malye, *La culture classique en Allemagne*, dans le *B*
de l'Association Guillaume Budé, octobre 1929, pp. 16-24. C. R
Comœdia, 6 novembre 1929.

besoins de l'Allemagne contemporaine, soucieux de e œuvre efficace parmi les hommes d'aujourd'hui, ils nt garde de reprendre la formule de leurs aînés du Xe siècle qui, confinés dans leurs spécialités et soigneunent ignorants de leur temps, propagèrent une culture ins humaniste qu'érudite. Ils renoncent aussi à cette e vieillotte et désuète de la culture classique où l'on herche dans l'antiquité un enseignement vaguement ral et principalement esthétique. Ces jeunes savants étendent rechercher l'essence de l'antiquité à travers ses férents aspects par la collaboration étroite de toutes les ences. En étudiant l'essence de la pensée antique, et st-à-dire avant tout de la Grèce, ils étudient l'origine la civilisation européenne, le fonds primordial et perinent d'où celle-ci tient son originalité. Par là, ils se posent à jouer un rôle de premier plan dans la reconsction intellectuelle et morale de leur pays. Ils restitueit la science à ses nobles fins, d'où l'érudition et la spélité risquent de la détourner ; ils espèrent former des nsciences personnelles et, au-delà, la nation ; ils entent évoquer avec autorité les leçons authentiques de umanisme éternel. Nous nous en réjouissons profondéent. Il est vrai que la culture classique ne fut point touurs digne d'elle-même, et peut-être doit-on chercher en te insuffisance l'origine des griefs et des aspirations que duisait tout à l'heure M. Wentscher. Mais on ne voit s que cet humanisme nouveau puisse mériter les défians de ceux qui désirent former des hommes, qui accordent ins de prix au savoir qu'à la valeur, qui redoutent l'isonent de la science d'avec la vie. M. Malye exprime l'esir que cette tentative ralliera à soi maints mouvements l'Allemagne d'aujourd'hui traduit ses inquiétudes et s tâtonnements. Ses premiers succès semblent être le ge de ce bel avenir. On voudrait que ces restaurateurs l'humanisme, curieux de l'étranger et désireux de colborer avec lui au but commun, trouvassent partout, et ez nous singulièrement, la correspondance que mérite ur noble et réconfortante entreprise.

En France.
Adversaires et défenseurs des humanités

Il en faudrait désespérer si on ne lisait que certaine vectives. L'humanisme classique est loin d'avoir recor en France l'unanimité des adhésions. M. M. Privat a dr dans *la Volonté*, un réquisitoire contre le latin qu *Populaire*, qui s'en réjouit, qualifie de féroce. On en juger : « Le latin n'est qu'un dialecte qui a réussi, coı le français... Qu'apprenaient donc les Grecs pour éc parler et penser bien? Le grec simplement. Ils n'ava pas besoin de se mettre à une autre école. Leur mo était réduit. Il leur suffisait. Le nôtre, c'est la vaste t tout entière et l'enseignement devrait nous préparer lutter pour être digne de sa mission... Trois langues s devenues indispensables : l'anglais, l'espagnol et l'a mand. D'autres trésors d'humanisme sont à notre dis sition. Le comprendrons-nous?... Nous ne plaidons pour la barbarie, mais pour la véritable culture. N voulons la culture, mais plus complète, réelle, et plonge plus encore que l'autre ses racines dans le passé. Hélas y a toujours de faux dieux auxquels on sacrifie. Le la est un des plus redoutables. »

Contre la culture elle-même, et non plus seulem contre le latin, M. Berl a dépensé beaucoup de verve peut-être un peu de colère (1). La querelle de l'humanis que l'on aurait crue d'ordre pédagogique ou philosop que, est débattue dans ces pages sur le mode social. l'auteur n'a point de reproche plus amer contre la cultu classique que son alliance constante, implacable, fat

(1) E. Berl, *Mort de la morale bourgeoise*. Voir dans le chapitr *le bourgeois et le grand homme*, le paragraphe intitulé : *la cultu* pp. 30-62.

la bourgeoisie. Nous croyions que la culture avait · fin de développer harmonieusement les facultés aines ; non pas : il s'agit d'intégrer l'individu à un ain groupe. L'objet de la culture est moins d'instruire de classer. La culture est le signe distinctif et le sys- e protecteur de la bourgeoisie. Comme elle dédommage ourgeois de sa roture et que l'archiviste le venge du quis, ainsi élève-t-elle entre la bourgeoisie et le peuple barrière infranchissable. Ce dernier point est celui où :eur insiste sans limites. Dès lors, soufflera-t-on au ple qu'il accède pour son compte à la culture et qu'il quière cette valeur réservée? Ainsi pensait M. Gué- no. M. Berl est plus intransigeant : se cultiver, c'est enir bourgeois. La fatalité en est irrésistible. L'homme peuple ne s'élève à la culture qu'en trahissant sa classe ; e la trahison de sa classe et le renoncement à la cul- , Caliban reste pris. Quant au bourgeois qui offre au ple la culture, il ne pense à rien d'autre qu'à faire pter du peuple sa propre servitude. Est-ce Guéhenno triomphe du bourgeois en lui prenant son style ou t-ce pas le bourgeois qui triomphe de Guéhenno en lui osant le sien? « Entre la culture, héritage et signe héritage, et le prolétariat, masse des non-héritiers, il a aucune réconciliation possible... Nous ne pouvons faire qu'elle ne soit pas une longue suite de valeurs tocratiques, maintenues dans une aristocratie et grâce s privilèges. Elle n'est que cela : un mode de la sen- lité, une forme de la mémoire, nullement un huma- ne. »

e blasphème est lâché. Il est difficile de mieux détour- une question de son sens naturel. On ne dit pas que teur ne soit pas fin et qu'il n'y ait point de la vérité mi ses paradoxes : leur ironie rencontre plus d'une fois sychologie secrète de l'un ou l'autre bourgeois. Mais il e que la thèse a pris un accident de la culture pour son ence et que sa vérité, si l'on tient à ce mot, est celle ne caricature. La culture prétend à l'humanisme. Nous

estimons qu'il y a de certaines matières de connaissar certain art de penser et un certain mode de sentir g quoi l'homme est rendu plus humain ; qu'il y a po facultés de l'âme et leurs exigences naturelles une convenable de développement et un point de perfe qu'il appartient aux humanités de rencontrer. Le prol des humanités se pose en ces termes. On doit le dét d'abord selon sa vraie nature, quitte à examiner er les difficultés qu'il entraîne. Nous ne méconnaitron pas que M. Berl en ait signalé une. Mais nous l'énonc ainsi : d'une part, nous tenons la culture pour un in ment d'humanisme et nous l'appelons du beau nom manités ; d'autre part, il s'impose à nous que la cu appartient de préférence à une classe sociale et que les hommes ne peuvent point faire leurs humar N'est-ce pas renoncer à l'éducation humaine du plus g nombre des hommes? N'est-ce point prendre son p d'une sorte d'humanité de second rang, plus nombr infiniment que la première, comme ces Grecs de qui r avons hérité notre culture? Dès là que nous profess la valeur humaine des humanités, le problème se p inévitablement. On en peut amoindrir la gravité en in tant sur ce que la culture n'est plus aujourd'hui le pr lège d'une classe sociale ; et les efforts que tentent préparent nos contemporains en vue d'offrir la cultur quiconque semble mieux disposé pour elle, donnent prix à cette considération. Mais il est clair qu'un tel ar ment ne résout pas foncièrement notre problème : ca est assuré qu'un grand nombre d'hommes échappere toujours à ce bienfait.

Nous apaiserons peut-être nos esprits en invoquant en conjoignant les deux considérations suivantes. La p mière est que tout homme peut avoir quelque part à humanisme que la culture est chargée de promouv excellemment. Disons même qu'il n'y a pas d'une part culture et de l'autre la privation de culture. Cet abîr n'existe pas. Il est vrai que le langage l'évoque, mais p

modité et simplification. Quiconque est homme et fait
nétier selon sa condition est sur la même voie où se
ve, un peu plus avant, l'homme cultivé. C'est ainsi que
peuple possède, par exemple, son langage, où les bons
urs, personnes de culture, se sont souvent fait loi
er puiser. L'art de persuader dont use sur le marché
paysan matois n'est pas sans parenté avec le rhétorique
retentit dans les tribunes policées. Les plus beaux
mes se tirent des réalités où sont mêlés le commun
hommes, et Virgile a chanté la vie rurale comme Mis-
les usages de son peuple. Par ailleurs, l'homme cul-
, mais qui l'est vraiment, s'intéresse aux mêmes cho-
qui touchent le marchand ou l'artisan. Sa culture le
l sensible à toute réalité avec quoi les hommes, chacun
r sa part, sont aux prises. La fausse culture écarte de
ie, mais la véritable y revient comme elle en procède.
s doute y a-t-il la manière, la différence de Virgile et
cultivateur. Et c'est pourquoi nous avouons que la
ure est en effet quelque chose et qu'elle signale entre
hommes des catégories. Mais elle n'est pas d'une
nce séparée. Elle n'est pas chose spécifiquement livres-
. Elle est une forme de la vie. Ne la confondons pas
c le pédantisme. Aussi faut-il reconnaître une certaine
eur d'humanisme à tous ces états de l'esprit qui ne sont
encore ce que l'on nomme la culture, mais dont la cul-
e n'est que la forme excellente ; et doit-on avouer que
t homme qui n'est point manqué possède une mesure
umanités. Il n'est pas du moins chimérique de prétendre
r tous les hommes, mis à part les cas anormaux, à
umanisme ainsi compris. Il suffirait que chacun fût
du compétent en son ordre et sensé dans ses jugements ;
e le fonds naturel qu'apporte avec soi tout homme en
ssant fût sagement exploité selon la condition de cha-
n ; que l'on formât enfin des ouvriers, des paysans, des
mmerçants capables de mettre de l'esprit dans leur
ploi. Il y a très certainement une manière humaine et
e façon stupide de faire un métier, de cultiver la terre

ou d'échanger des marchandises. Nous ne demando
qu'on fasse des hommes du peuple des pédants, c
serait une calamité sans nom ; mais qu'on en fas
hommes et qui ne sortent point pour autant de leur
rel. Il serait désolant ou révoltant qu'il n'y eût pas
le sens que nous avons tenté de dire, un humanisme
laire.

Par là commence-t-on peut-être de voir que l'an
nisme du prolétaire et du bourgeois, sur le point
culture, n'est pas une vérité profonde. On dira
demeure entre ces deux classes une distance et que
manisme du prolétaire ne sera jamais qu'une variété
rieure de l'humanisme du bourgeois. Aussi bien croy
nous nécessaire, pour résoudre définitivement le prob
que nous avons posé, d'ajouter à la première cette sec
considération. La culture assure chez l'homme un d
loppement et lui confère un humanisme partiels. El
chiffre, si l'on peut dire, en bénéfices d'ordre intellec
esthétique, mondain, à quoi s'appliquent les mots d'
cation, de tact, de goût et celui même de culture. I
tout l'homme n'est point là-dedans. Nous dirions que
avantages signalent l'homme distingué, mais non pas
prement l'homme. La valeur suprême, sur quoi il faut
définitive juger d'un homme, est de l'ordre moral.
homme est grand absolument qui se conduit bien : n
voulons dire qui, dans l'usage de sa liberté, se porte
actions où sa fin dernière est approchée. Or, en cela e
siste toute l'œuvre morale. Il y a longtemps qu'une
taine philosophie enseigne que les vertus morales s
supérieures aux vertus intellectuelles ; et c'est-à-dire q
y a plus de dignité humaine dans la gloire d'être juste
d'être chaste que dans le bonheur d'être savant. Mais
habitude séculaire nous a fait associer le mot d'humanis
et d'humanités avec l'idée d'une certaine perfection p
tôt esthétique ou intellectuelle que morale. De là, puisq
nous entendons revendiquer pour tous les hommes l'h
manisme, le souci de dispenser au plus grand nombre

eurs du goût et de l'intelligence. On y serait peut-être ins maladroitement empressé si l'on appréciait mieux valeurs morales. Nous avisons-nous assez qu'il y a là ordre de réalités, et les plus éminemment humaines, à oi il y a lieu d'appliquer notre soin? que la culture rait être premièrement morale? que l'humanisme ne rite ce beau nom que s'il comprend cette suprême nité? Or il n'y a pas de proportion infaillible entre ce l'on nomme la culture et la valeur morale. Nous ne rons pas que le bénéfice de la culture ne puisse se rner aisément en avantages moraux : et ce serait une herche passionnante que de déterminer les rapports de deux ordres. Mais il suffit à notre présent dessein qu'il xiste que trop d'hommes distingués chez qui la perfec- morale demeure rudimentaire; et qu'il ne manque nt de personnes simples en qui cette perfection est narquable. Il y a une certaine finesse de conscience, de taines exigences d'honnêteté, de pureté, de sincérité, certaine délicatesse du discernement moral et une taine estime de ces valeurs-là, auxquelles la distinction l'esprit et du goût n'est pas de soi attachée. Nous yons que la restauration des idées de valeur et de cul- e morales est éminemment propre à trancher l'une des icultés les plus poignantes que pose la question des manités.

l est vrai que cette distinction que nous venons d'ac- er entre l'ordre de la culture et l'ordre de la morale a elque chose de choquant. On aimerait que ces deux ndeurs ne fussent point séparées, que la perfection maine demeurât indéchirable, que l'humanisme ne fût anti que dans l'intégrité. Or, ce dualisme est à ce point nant que de très grands esprits lui ont donné une solution roïque. Ils ont pensé que la grandeur morale était pré- ément un acheminement vers la grandeur de l'intelli- nce. La fin humaine, selon eux, sur quoi se mesure toute eur morale et dont le triomphe est la règle souveraine la conduite morale, représente la plus haute vie intellec-

tuelle. On ne devient moralement bon qu'afin d'être un souverainement intelligent ; on n'accède à la plus é nente intelligence que par les voies de la perfection mo Cette philosophie, et considérée dans son ordre, indé damment des garanties qu'elle peut recevoir d'aille nous semble constituer la plus audacieuse à la fois e plus profonde des conceptions humanistes. Elle conj dans une indissoluble unité ces deux noblesses qui sol tent nos désirs et dont nous pressentons bien qu'elles sont pas éternellement séparables, celle de l'esprit et c du cœur. Il faut s'élever jusque-là pour résoudre un p blème posé dans un ordre plus modeste : mais si le p blème est vrai, quoi de surprenant que l'on doive pou résoudre sans retour invoquer les définitives vérités? outrances anarchiques de M. Berl procèdent peut-être ce que leur auteur n'agrée point la vision béatifique.

Les amis des humanités seraient trop heureux si attaques ne leur venaient que du côté qu'on vient de c On verra ci-dessous que d'autres esprits entretiennen même hostilité. Mais nous devons relever dès mainten quelques témoignages dont les humanités furent favoris au cours de la dernière année.

On a flétri la culture sur des considérations socia M. E. Marsan défend le latin sur des considérations p tiques. C'est une façon d'aimer le latin qui ne s'imp qu'à des esprits déterminés. Elle s'est exprimée dans l de ces dîners qui réunissent périodiquement les mem des *Affinités françaises*, un groupe dont on peut voi nature dans la préface du recueil où nous trouvons, pa d'autres, cette allocution (1). L'idée de latinité inspir morceau, où l'on prône une fédération des pays latins. classicisme y est présenté comme un équivalent de l dre, comme l'antidote de la révolution et du germanis

(1) *Les dîners des affinités françaises*. 1 vol. in-12, 343 pp. Gra 1929. E. Marsan, *Défense de l'esprit classique et latin*, pp. 131-147.

connaît l'origine de ces idées. Nous sommes d'autant heureux, en les trouvant sur notre chemin, d'avoir é tout à l'heure la floraison prospère d'un nouvel nisme latin et classique en Allemagne.

P. Gaultier, pour défendre la même cause, s'en tient rguments moins ambitieux (1). Il plaide pour le latin m de la culture désintéressée, en ce sens que la fon de l'esprit, fin de cette culture, est compromise où n n'est plus, garantie où le latin triomphe. La thèse point mauvaise, encore qu'elle soit trop simple. On re, en lisant ces pages après celles de M. Berl, que nin, la finesse, la vigueur persuasive ne soient pas iblement du côté des bonnes causes. M. Gaultier cquitté d'un honorable devoir de rhétorique. L'ef é de la culture désintéressée, le bénéfice utile d'une tion qui ne s'en est point soucié, sont indiqués avec précision beaucoup plus grande, que l'on sent faite rience, dans un article de M. L. Rousselon (2).

presse quotidienne s'est occupée des humanités ; et rait tort de négliger ces menus articles où s'expri des pensées qui ne sont pas toujours éphémères. F. Duhourcau a ainsi proposé quelques réflexions s à élucider notre querelle (3). La défaveur du grec latin, estime-t-il, est imputable à ces pédagogues n qui ne traitaient les langues anciennes que comme nement de l'esprit et de la mémoire, comme un oire d'ingénieuses citations. C'est le vieil humanisme. connaîtra ici l'un des griefs qu'ont admis, pour leur e, les propagateurs du nouvel humanisme allemand.

Gaultier, *La leçon des mœurs contemporaines*. 1 vol. in-12, p., Perrin, 1930. *Pour la culture*, pp. 49-62.

Rousselon, *De l'utilité d'une culture générale pour les affaires*, *hronique Sociale de France*, juin 1929.

Duhourcau, *Humanités modernes*, dans *l'Echo de Paris*, mbre 1929; *Forcer à la fleur*, dans *l'Echo de Paris*, 31 août

La formation latine, poursuit l'auteur, mérite une co
ration plus sérieuse. Le latin est le mieux apte à e
l'esprit par le mécanisme des versions et des thèm
est par sa syntaxe un modèle inégalable de constru
intellectuelle ; il nourrit l'esprit, par les ouvrages de
tes et des philosophes, du plus beau fonds humain
dessus tout, le latin permet de comprendre le sens i
et de percevoir toute la vérité des mots de notre la
M. Duhourcau préconiserait la formation de l'espri
le moyen de la connaissance intégrale des mots : «
quérir son vocabulaire radicalement, prendre une co
sance plénière de sa langue, voilà comment un espr
forcé à sa fleur. » On dirait en somme que l'éminen
latin lui doit venir chez nous de ce qu'il fournit le
tratum naturel, foncier, géologique, ou qu'il cons
selon une autre métaphore, l'eau-mère de notre lang
de notre esprit.

M. M. Meunier exprimait une pensée assez vo
quand il disait, et dans un article de journal, que le
tératures grecque et latine sont les archives de la pe
millénaire de l'Occident (1). Il importe, pour mainte
civilisation, d'assurer la liaison du présent au passé,
ploiter cette « hérédité de culture » dont nous son
les bénéficiaires. Or, à cet usage, nous possédons les
instruments merveilleux que sont le latin et le gre
faut savoir ces langues. La pédagogie atteindra ce rés
si elle anime l'enseignement des langues classiques, no
ment par le recours aux œuvres d'art qui favorise
merveille l'intelligence des textes : la philologie ne
suffire à tout. Et s'il est vrai que l'homme moder
besoin d'un humanisme élargi, s'il doit exploiter les
lisations même étrangères à son passé, il reste qu'o
fera de ces connaissances un usage judicieux et beau

(1) M. Meunier, *L'avenir des humanités*, dans *l'Action françai*
31 octobre 1929. Cf. du même : *Humanisme et Philologie*, m
journal, 12 décembre 1929.

ndition d'avoir entendu d'abord les leçons d'Athènes. cte pensée maîtresse, M. Meunier adjoint l'espoir que lture prépare un rapprochement entre les élites de i différents : et il rencontre ici l'une des intentions nspirent, nous l'avons dit, le renouvellement des étu- lassiques en Allemagne.

Baumann eut l'occasion de dire un jour sur cette ère des humanités son sentiment : et bien qu'il insiste préférence sur le grec et sur la beauté, cet écrivain guère éloigné des deux précédents auteurs : « Pour er nos qualités traditionnelles, je dirai même notre pendance nationale, la formation classique est plus jamais nécessaire... On ne peut vivre sans la beauté, s sources de la beauté ne cesseront d'être où une pré- nation les a mises, dans la Bible, dans l'Hellade, à e, dans la France des grands siècles, dans les quelques es de chez nous ou d'ailleurs qui forment la perma- e tradition (1). »

(*A suivre.*) TH. DEMAN.

propos du nouveau livre de Céline Lhotte (2)

n'y a guère qu'un méridien entre la *Rue du Chien-qui- e* et la cité ouvrière havraise où Céline Lhotte travaille eine pâte humaine. Distance dérisoire... C'est pourquoi e suis sentie tout de suite chez moi dans son œuvre. Je aissais d'avance ses clients.

en ne vaut le document pris sur le vif, le mot qu'on ente pas et qu'on attrape au vol, pittoresque, imagé, ulent... et de *haulte graisse*, parfois ! Mais le document

E. Baumann, *Le retour à l'hellénisme*, dans *Figaro* du 1er novem- 929.

Chœur triste chez les Sans-Repos. Du même auteur : *La petite fille nains sales* et les *Fortifs du Paradis*.

n'est pas tout. La vie est comme le cinéma : l'image ne que par ce qu'elle suggère. Une attitude, un silence e sent plus long qu'une phrase et, pour le percevoir, ce gage-là, il faut autre chose que des sens aiguisés. Il qu'une sympathie — au sens étymologique et comple mot — s'émeuve et partage.

La vie de Céline Lhotte, cette vie dont ses livres son fruits,

C'est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Elle exige d'abord le dépouillement total. Beaucoup d' nous, à la guerre, sont entrées à l'hôpital comme on au couvent, avec un joyeux appétit de renoncement. C qui n'ont pas, depuis quinze ans, quitté le voile symbol n'ont pas abdiqué non plus la sainte pauvreté. Elles con sent encore, sous le même humble costume, *les cauche fiévreux, les longues heures douloureuses, tout l'écœu arsenal pharmaceutique...*

De loin en loin, un *bain de luxe*, quelques heures n daines, un thé élégant ici ou là sont offerts par une apitoyée afin de sauvegarder à l'infirmière *un juste éq bre*. Mais le monde — un certain monde — l'écœure, el revient vers la mère Ricquet, Suzanne ou P'tit Léon.

Elle a su gagner leur confiance. « *Elle a un chapeau* une gosse, MAIS *il faut lui dire bonjour poliment, car ma dit qu'elle est gentille* TOUT DE MÊME. » Ce TOUT DE MÊME que la barrière... mais la barrière est renversée. Les pc s'ouvrent devant elle et les pauvres vies aussi. Dès lors accepte sa présence, ses conseils — quitte à ne pas les su — ses remèdes — auxquels on adjoindra parfois ceux rebouteux, de la tireuse de cartes ou de la voisine qui l'expérience.

Le plus dur de la tâche — n'est-ce pas, Céline Lhotte ce ne sont pas les difficultés matérielles, le froid, la bou fatigue. Ce n'est même pas l'indifférence ou l'hostilite quelques-uns. Le plus dur, c'est l'immense sentiment q a de son impuissance devant la maladie, la misère, le vic la mort.

Nous savons bien, Seigneur, qu'il y aura toujours des p vres parmi nous. Mais la misère, ce n'est pas la pauvreté ces enfants qui, dès la naissance, expient en leurs corps in cents et torturés les tares héréditaires; et ces adolesce

a vie morale est atrophiée ou pervertie par les dégéné-
ces physiologiques; et tous ces condamnés au travail
elâche, ces *sans repos* — sans repos physique, sans
moral — qui remontent constamment leur pierre de
e, en attendant de rouler avec elle, écrasés sous elle,
l'immense tombe anonyme! Que de mystères angois-

'infirmière borne sa tâche au bien-être matériel, elle
t qu'imparfaitement son noble métier. Mais si, cher-
à atteindre les âmes de ceux dont elle a soigné les
elle ne peut leur apporter qu'une morale vague et des
ations humaines, si elle se présente à eux les mains
le divin... elle est seulement en route vers la lumière.
nd elle s'est donnée à ses pauvres, il lui reste à leur
r Dieu. Mais par un miracle qui n'est pas rare, c'est
eut-être, qui Le lui donneront, sans le savoir...

*
* *

peur de m'être écartée de mon sujet. Mais le *chœur*
chantait à la cantonade tandis que je vous parlais de
qui vous apporte ses mélopées. Il vous faut déchiffrer
même cette partition.
ulisme, a-t-on dit. Et M. Léon Lemonnier, sur ce sujet
i est cher, donne au livre une pertinente préface.
aime pas beaucoup les étiquettes. On ne se met pas à
le pour écrire un roman populiste ou autre... on écrit
on a envie d'écrire, ce qu'on a vu, ce qu'on a senti. Et
il se trouve que l'œuvre peut entrer dans telle ou
lassification commode (?), voilà tout.
s, dans cette préface, M. Léon Lemonnier dit des choses
ntes et en particulier ceci, que c'est le chemin de la
é qui a conduit Céline Lhotte au populisme et, un peu
oin, il précise : *Charité est synonyme d'amour et de*
nité.
n n'est plus vrai. La charité — un enfant du caté-
e vous le dirait — c'est l'amour qu'on doit à Dieu et
qu'on doit au prochain, et ces deux amours se confon-
car *le second commandement est semblable au premier*
, XXII, v. 39).

GENEVIÈVE DUHAMELET.

Images de Paris

Autres spectacles russes

Nous avons fait halte le mois dernier en deux th
soviétiques. Ne sortons pas de la Russie, mais cet
nous visiterons une Russie beaucoup plus ancienne..
que c'est celle d'avant la Révolution, mais, quels que
les mérites du Théâtre Kamerny et du Théâtre Merye
une Russie beaucoup plus séduisante à mes yeux.

Les enchantements de l'opéra ru

J'avoue qu'il m'enchante — complètement, q
n'ai point renié les plaisirs musicaux de ma jeuness
je garde une tendresse pour les Cinq, tous les Cinq,
le grand Rimsky lui-même, devant qui je vois que
musiciens d'aujourd'hui faire la petite bouche, parler
démisme, prononcer le nom dédaigné de professeur
restera (sauf accident) toujours vénéré. Quand on en
chaque jour, tant d'orchestres qui marchent sur la té
dont à chaque mesure on craint, sensation fort désa
ble, qu'ils ne se cassent le nez sous vos yeux, quel s
ment de béatitude n'éprouve-t-on pas devant cet or
tre parfaitement constitué, solide, aisé, allant son
d'un pas nerveux, assuré, dont on sait bien qu'il ne t
chera jamais, et, tout de go, vous entraînant à sa s
mais aussi (car enfin la seule orthodoxie du langage,
un Saint-Saëns et son effroyable manque de saveur..
orchestre coloré, bariolé, parfumé, dont sans cess
détails d'instrumentation (tout « corrects » qu'ils se
et dépourvus de barbarie, et ne fussent-ils pas touj
imprévus) enchantent à la fois l'esprit et l'oreille. Un
passionné de l'orchestre comme je suis (et qui met au-
sus de mille plaisirs, plus intellectuels et peut-être
nobles, la joie « sensuelle » distribuée par les timb

ıent voulez-vous qu'il ne s'y plaise... Laissez ce mal-
ɔux s'amuser de la façon dont il est capable. Et même
ettez-lui, devenant audacieux, d'engager quelques-
le nos contemporains à s'y plaire aussi et, qui sait, à
ofiter...
ıis j'ai l'impression que je m'égare.

L'extraordinaire mise en scène du « Prince Igor ».

chef-d'œuvre — inégal et magnifique — de Borodine
ssez connu pour que je me borne à des allusions. Issue
e chanson de geste (authentique ou non), exaltant le
x patriotisme slave aux prises avec les hordes orien-
des Polovtsiens, ces ennemis cruels et chevaleres-
, ou, plus simplement, tirée d'un poème de Pouchkine,
ıit que la pièce mêle de nobles accents, l'expression
beau loyalisme et une pure histoire d'amour avec des
ɔdes d'un réalisme truculent ou comique, que musi-
nent un certain italianisme voisine avec une vive cou-
orientale, des chœurs graves avec des mouvements
ɔule débridés, de tendres cantilènes avec des rythmes
tés, puis avec le prodigieux bondissement des danses
vtsiennes, enfin que l'orchestration (et peut-être
ne autre chose que l'orchestration) est presque entiè-
ent de Rimsky-Korsakoff, le grand reviseur des opéras
es, toujours prêt à aider ses camarades « maladroits »
ıal nés pour faire leur chemin dans le monde du théâtre
uitte à gâter un peu leur savoureuse et « gauche » ori-
ılité (comme il l'a fait sans nul doute pour Moussorgsky).
éléments disparates forment une œuvre admirable et
ent la plus belle matière à un homme de théâtre (sauf
ıne rencontre que je dirai). Nos Russes en ont profité.
prince Zeretelli et M. de Basil nous l'avaient présentée
dernier de façon excellente, avec une troupe portant
autre étiquette, mais où se trouvait plus d'un élément
'actuelle compagnie. Les décors toutefois ne valaient
ceux-ci, qui ont pour auteur un artiste fort connu,

M. Ivan Bilibine. M. Bilibine est membre de l'anc
Académie de Pétrograd. Ses décors et surtout ceux
avait, l'an dernier, imaginés pour le *Tsar Saltan* de R
et qui nous avaient enchanté par leur impayable f
sie n'ont rien de fort académique. Ce qui prouve q
académies des Beaux-Arts ne se ressemblent pas néc
rement dans les différents pays d'Europe. Le mette
scène est Alexandre Sanine, un maître et qui man
sa maîtrise, de façon éclatante, en trois ou quatre épi
que l'amateur de théâtre notera soigneusement su
tablettes. Ainsi le 1er tableau du 1er acte — la scène p
laire où, animée par les joueurs de rebec, ces gueux
ques et peureux que sont Erochka et Skoula, encour
d'ailleurs par l'indigne régent Galitzky, tyran grossie
flatte la populace tandis que le roi Igor combat au
une foule en liesse se livre au tumulte et à l'orgie :
le désordre le mieux rythmé, le plus adroitement r
prodigieusement vivant ; et quels comédiens que MM
zemkovsky et Okansky (les deux bouffons) ou M. Ka
noff (Galitzky) et d'ailleurs tous les choristes dont cha
je l'ai dit, joue son rôle comme s'il était un acteur de
mier plan. Il faut de bons éléments pour réussir de
ensembles, mais il faut un Sanine pour les condu
Mêmes remarques en ce qui concerne le finale du sec
tableau : celui-là surtout ne sortira pas de notre mémo
quand les boyards fidèles, en un chœur d'une allure gr
toute simple, magnifique et quasi-liturgique, sont ve
confier leurs craintes et dire leur loyalisme à la re
Yaroslavna, soudain une clameur confuse et une va
lueur d'incendie annoncent l'approche des ennemis
peuple fait irruption dans le *terem* de la princesse, les
gueurs jurent de défendre leur souveraine, le tocsin s
fole, l'incendie grandit, le tintamarre s'accroît ; là enc
c'est la confusion la plus saisissante et la mieux ordonn
une imagerie mouvante, conduite d'une main sûre
vraiment admirable. J'ai vu des hommes de théâtre
rester pantois — et d'autres un peu humiliés. Le deuxièr

est célèbre. C'est l'acte du champ polovtsien (où Igor
on fils sont prisonniers) (1). Il est surtout célèbre par
finale éblouissant (il faut ajouter que le début, avec
hants épars, les danses exquissées au crépuscule, est
e intense poésie). Mais on avoue que dans l'ensemble
: un peu lent et un peu long, que ces « grands airs »,
mêmes trop longs et un peu dispersés, ces monologues
ques, ce regain d'italianisme, et, en ce qui concerne
dramatique, ce manque de liaison, cette allure lâche,
trous offrent, malgré leurs beautés certaines, une
e assez ingrate au metteur en scène. Le chorégraphe,
trouve son butin à la dernière scène de l'acte. C'est la
orientale donnée par le khan chevaleresque à ses
ux prisonniers, ce sont les danses polovtsiennes.
ble chef-d'œuvre, musical d'abord et tout le monde
par cœur des pages que les concerts ont mille fois
tées (sans les chœurs toutefois, qui, mêlés à l'orchestre,
endent plus vivant et plus humain et en accroissent
veilleusement l'effet). Il n'est rien, dans la musique
e et dans la musique universelle, de plus nerveux et
même temps de plus coloré, de plus harmonieusement
rage, qui vous « électrise » à ce point et aussitôt vous
sse aux entrailles (je sais bien : *le Sacre du Printemps*,
s l'impression laissée par cet autre chef-d'œuvre, plus
inal, on l'avoue, est de tout autre sorte et ce long coup
nassue vous accable plus qu'il ne vous entraîne). Com-
nt résister surtout quand cette musique est traduite
yeux par la prodigieuse chorégraphie d'un Fokine,
ces polovtsiennes, souples et barbares, et par les
ds effrayants des terribles archers? Car on emploie,
n entendu, la chorégraphie du grand Fokine (créée,
e besoin de le dire, pour les Ballets russes). Il est

(1) Il y a un second acte au camp polovtsien (IIIe acte de l'opéra);
e supprime ordinairement aux représentations et l'œuvre n'en
e pas moins fort longue. Je suis le numérotage de la partition :
ogue, 1er acte en deux tableaux, etc... Aux Champs-Elysées on
nérotait autrement (l'acte polovtsien devenant le 3e).

impossible d'imaginer le *Prince Igor* sans ces image
nous avons tous dans les yeux... Il faut dire toutefo
les danses fameuses ne se sont pas déployées avec a
d'aisance que l'eût souhaité la maîtresse de b
Mme Nijinska ; le plateau des Champs-Élysées n'es
fort étroit, mais le nombre des danseurs et surtout la
prise par les figurants, par les « assistants », par les ch
(qui n'existaient point chez Diaghilew, où les dans
présentaient isolées de l'opéra) l'encombrent plus qu
raison. Un élément d'ailleurs nous manquait, et c'e
décor de Roerich. M. Bilibine a beaucoup de talent,
les couleurs un peu froides dont il use pour son tab
et le rôle donné aux blancs (j'ai noté cette erreur, p
culièrement grave en une décoration d'Orient, à pr
d'un autre ballet), un peu trop de dispersion aussi m
paru affaiblir l'impression et convenir mal à ce camp
Tartares. Mais on est injuste peut-être... C'est qu'on
peut oublier le chef-d'œuvre de Roerich, ces tentes
ses, tapies dans un crépuscule brumeux, ces rouges c
cendie fondus en un bleu vague, cette simplicité puissa
et chaude, cette sauvagerie géniale...

La couleur de Rouslan et Ludmila

Tout connu qu'il soit, le *Prince Igor* m'a induit
bavardage autant que s'il s'agissait d'une œuvre nouve
Je passe vite au second spectacle, qui est le *Rouslan*
Ludmila de Glinka. Nous remontons ici (1842) à l'aube
l'opéra russe. On sait que Glinka est honoré comme
réformateur du théâtre musical russe, celui qui l'a « nat
nalisé », qui lui a donné une vie propre et qui a prép
la floraison glorieuse des Moussorgsky, des Borodine
des Rimsky. *Rouslan*, son deuxième (et dernier) opé
marque, dit-on, mais je n'en sais rien, je l'avoue, un p
grès sur *La vie pour le Tsar*, qui fut le coup d'éclat bienf
sant, l'annonce magnifique du réveil (sujet russe et mèr

iotique, émouvant au surplus et humain, thèmes ılaires russes, atmosphère russe...). On admettra d'ail-s volontiers qu'il ait agi davantage sur l'art des ınq », par son détachement plus prononcé de l'ancien ʼanisme, par une certaine couleur orientale, faible ɔre, mais certaine, par la forme de ses ballets (particu-ɛment les danses circassiennes, avec leur rythme ner-ɣ et déjà un peu borodinien), qui préludent aux gran-ıdébauches dansantes de ses successeurs. Mais, sans en ɛonnaître l'intérêt musical, ce qui serait une sottise, ıloit dire qu'il a surtout pour nous une valeur « histo-ıe » et que nous le feuilletons comme un vivant docu-ɡt. Il n'en est pas de même pour les Russes ; cet opéra cessé (au moins jusqu'à la révolution) d'être joué chez et d'y garder la faveur d'un public très divers. Nous ʃférons, et d'abord nous trouvons plus *russe*, la couleur Cinq et leur parfum oriental (ou pseudo-asiatique, ıs qu'importe). J'ai déjà dit que la plupart des Russes, t à l'inverse, et les plus cultivés souvent, retrouvent s volontiers le visage de leur pays en des musiques nous semblent beaucoup moins caractérisées, plus opéennes ou simplement plus banales, telle l'œuvre de Tchaïkowsky pour lequel un Igor Strawinsky a tant de ıté. Ce qui nous déconcerte un peu, — mais je voudrais ɔoir exactement ce qui passe pour français aux yeux ; étrangers... Il est possible qu'il y ait à ce phénomène ; raisons que la musique ne connaît pas, souvenirs ıorés de nous, liens avec un certain état social, que s-je encore. Au surplus, il est des problèmes qu'il ne ıt pas chercher à résoudre et qui peut-être n'en sont s.

Rouslan souffre (mais son succès en Russie n'en a ère souffert) d'un livret que tout le monde juge un peu ıt, un peu long, un peu dispersé, — vieille légende mise œuvre par Pouchkine dans un poème célèbre, mais sez mal rapetassée pour la scène. Sa complexité n'est ɔurtant pas sans intérêt ni dépourvue de traits curieux

et divers où l'on retrouve (c'est toujours un vif p
pour l'ethnologue ou l'historien des religions...), co
dans toutes les légendes, je crois, des thèmes qui on
le tour du monde habité. En cette variété même un
décorateur, et qui a de l'imagination, trouve son g
M. Boris Bilinsky ne s'en est pas privé. Il en a tiré les
ges — vraies estampes populaires, pleines d'esprit e
fantaisie, parées du plus joli raffinement — les plus d
ses, les plus fines, les plus lumineuses, et il va de soi
les frais costumes, vivement colorés, qu'il a inventés
le même goût et la même fantaisie, se disposent de fa
à compléter le tableau et à former des accords
piquants (1). A cet égard le premier tableau, les fiança
de Ludmila, est un enchantement — et un amusen
(car le sourire n'y manque pas); sur un fond purem
décoratif (que répètent les pendrillons de chaque côté
la scène), figurant, comme en un vieil almanach, le
bleu sombre, avec ses fantasques constellations et
blanches étoiles piquées comme des fleurs, chantant,
guise de basse continue, la musique des sphères (2)
fond subsistera dans tous les tableaux), une ville, qu
l'air d'un jouet d'enfants, détache géométriquement
maisons pressées, ses toits aigus, ses couleurs franches,
et le cortège des fiançailles, bien aligné, y accorde
taches nettes et soigneusement choisies (sans oublier,
chaque côté, pour limiter le tableau, un farouche guerri
de conte de fées, rouge et bleu, appuyé sur une invr
semblable massue, et, au milieu, devant la petite tab

(1) Les innombrables costumes des opéras russes — et qui f
ment un élément essentiel de notre plaisir — sont exécutés
« l'Opéra russe à Paris » en ses propres ateliers (sis dans les co
bles du Théâtre des Champs-Elysées) sous la direction souriante
M. de Basil.

(2) Idée charmante, non pas inédite. C'est ainsi que M. Alexand
Benois, en ses admirables décors pour *Le Coq d'Or* de Rimsky
l'Opéra) use d'un rideau de scène représentant le ciel d'une faç
assez analogue (dérivé peut-être de son amusant rideau de scè
pour *Petrouchka*).

en dehors, le greffier blanc et rose); c'est une sym-
nie de rouges et de jaunes (que relèvent des couleurs
ssoires), exalté au fond par le bleu d'outremer — sur
on peut longtemps rêver... Je ne donne pas d'autre
nple, mais je veux au moins signaler (9e tableau) le
astique palais de la sorcière Naïna et sa légèreté de
, symétrique entassement de dômes, campaniles et
oles orientales, constructions de gazes éphémères
roses et blancs infiniment délicats. Dans un tableau
me celui des fiançailles, il est clair que le metteur en
e a étroitement collaboré avec le décorateur. Mais il
n d'autres occasions de manifester sa maîtrise et il
pas chômé. C'est M. Nicola Evreinoff, grand homme
héâtre et fort connu, qui est en même temps un théo-
n, écrivain et auteur dramatique du plus beau talent
s l'avons comme tel applaudi en France avec sa *Mort*
use donnée au Vieux-Colombier il y a quelque huit
et surtout avec sa *Comédie du Bonheur* jouée plus
mment à l'Atelier). Je n'en parle pas ici, parce que
ai l'occasion de le faire à propos d'un livre fort curieux
l vient de publier (1).

Les merveilles marines et sous-marines de « Sadko ».

e troisième spectacle est *Sadko* de Rimsky-Korsakoff
t c'est un enchantement pour les yeux, grâce à notre
irable Alexandre Benois, mais aussi pour les oreilles.
onsens que *Sadko* ne soit pas le meilleur opéra de
sky (c'est un sujet auquel il tenait, en bon fils de
gorod, car il lui a consacré au début de sa carrière un
me symphonique célèbre, en attendant l'opéra, qui
de 1896). Ce n'en est pas moins une fort belle chose,
lus décorative, il est vrai, qu'émouvante, mais chacun
genre ; Rimsky est surtout un décorateur ; la légende
urplus ne prêtait pas à faire davantage, et il s'agissait

) *Le théâtre dans la vie* (Paris, Stock, 1930).

de nous donner un *spectacle* musical et un prétexte au spectacle dramatique et coloré, de régler enfin une somptueuse fête de théâtre.

La légende, qui appartient au « cycle de Novgorod », met en scène un pauvre et génial musicien, chanteur et joueur de gusli, Sadko, qui, par la séduction de son art, intéresse la belle princesse Volkhova, fille du Roi de la Mer. Avec sa protection, il pêche dans le lac Ilmen des poissons d'or qui l'enrichissent. Mais, malgré les conseils de sa bonne femme Lubava, il ne veut pas d'un bonheur bourgeois ; il frète un navire et va chercher des aventures. Les vents défavorables et l'évidente intervention des puissances marines l'obligent à se sacrifier pour sauver l'équipage ; il se jette à l'eau sur une planche, sans oublier sa gusli, et il est reçu dans le féerique palais du Roi de la mer où l'attend l'amoureuse Volkhova. Il va de soi qu'il charme toute l'assemblée avec sa musique et fait danser tout le monde en une danse effrénée (qui cause là-haut des naufrages). Ceci nous vaut un très joli ballet sous-marin... Mais enfin saint Nicolas apparaît, dominateur, et l'arrache à un sort paradoxal. Rentré à Novgorod, il voit sur les bords du lac Ilmen, en un dernier rendez-vous, Volkhova, son rêve de poète, se fondre dans la brume et former le fleuve Volkhov. Il redevient d'ailleurs, avec un plaisir de sage, citoyen de Novgorod, jouit de sa gloire et reprend aisément sa vie ordinaire, auprès de sa femme qu'il n'a cessé d'aimer fidèlement (encore qu'il l'ait un peu bousculée au 3e tableau, quand elle ne comprenait pas son génie aventureux), et tout finit par des louanges magnifiques en l'honneur de Novgorod, comme il sied à un fils reconnaissant.

Là encore on cède à l'amusement innocent et un peu pédant de reconnaître cent vieux thèmes du folk-lore universel, et d'abord celui d'Arion sur son dauphin — le musicien qui enchante la mer — et de Thésée plongeant au palais d'Amphitrite (invention qui peut être crétoise, mais où la Crète a dû avoir des prédécesseurs), c'est-à-

dire le héros qui va chercher sur l'eau et au fond de l'eau des trésors mystérieux. Mais ceci n'a rien à voir avec la musique. Cette musique, j'ai dit combien elle me charme, et surtout cet orchestre aussi coloré, rythmé, nerveux, chatoyant qu'il est sûr et qu'il repose l'esprit... Je crois que je l'aime tout entière, que ce soit la farandole blanche et souple des ondines au bord du lac (2e tableau) sur un thème qui rappelle la jolie chanson de Lell dans *Snegourotchka*, — ou le bel air (prière et duo avec Sadko) de Lubava (3e tableau), noble émouvant et plein (surtout quand il est traduit par le riche contralto de Mme Marcovitch), — ou, au 4e tableau, la scène populaire, aux rythmes vifs et dansants — ou les airs du Varègue, du Vénitien et de l'Indou qui viennent présenter leurs hommages, en musique de leur pays, à cet extraordinaire pêcheur d'or (oui, même le chant hindou... il est devenu insupportable, parce que tout le monde l'a seriné, gâché, mais supposé qu'il fût resté vierge...), — et encore la vivante peinture de la mer (on sait que Rimsky, officier de marine, aimait l'onde salée avec quelque passion et il n'est pas douteux qu'il ait pris plaisir à la célébrer dans *Sadko*), — et le grand ballet, avec ses rythmes divers, légers, mouvants et son coloris charmant... Ceci n'est qu'un bref extrait de catalogue.

Mais il en faut venir à la décoration et au triomphe de Benois. Ses décors, égayés par des costumes qui sont de lui, pareillement, et animés par une mise en scène qu'on n'en peut séparer (il va de soi que, selon sa coutume, ce peintre, qui est un homme de théâtre consommé, a travaillé d'accord avec Sanine), ses décors sont une des plus belles choses qu'on puisse voir au théâtre. Les Muses de l'opéra, du ballet et du drame savent pourtant s'il nous a prodigué les sorcelleries colorées, depuis ce chef-d'œuvre de *Petrouchka* (la musique de Strawinsky est certes un chef-d'œuvre et aussi la chorégraphie de Fokine, mais non pas moins le décor, et n'oublions pas le livret, auquel Benois a sa part), jusqu'à ces créations multiples, d'une

incroyable abondance, accumulant les prestiges les plus divers, qu'il a inventées pour les ballets de Mme Rubinstein (l'an dernier, à l'Opéra) : surtout la *Princesse Cygne* (d'après le *Tsar Saltan*) avec son décor marin, la montée de sa ville fantastique, son prodigieux cortège. Comme il faut se borner, je ne choisis que deux images.

D'abord la scène toute vivante et diverse au port de Novgorod, — grouillement populaire, pêche des poissons d'or sur l'ordre de Sadko, distribution au peuple, hommages et liesse, retour du héros somptueusement vêtu, embarquement dans le vaisseau et départ vers l'aventure. Une mer grise et gris-blanc, une mer du Nord ; au fond, en silhouette très lisible, des constructions bariolées, palais et fortifications, aux dômes en accolades ; plus près de nous, à droite et à gauche, des praticables encadrant la scène, magasins et vieille tour un peu rosée ; au milieu, l'estacade pour l'embarquement, garnie de marins bleus, qui flânent, très décoratifs. Pas d'éclat trop vif dans cette symphonie ; car là-dessus, selon un principe cher à Benois et que Bakst aussi pratiquait à merveille, il s'agit de faire chanter les costumes de la foule : une débauche de couleurs, mais une débauche savante : les nuances du jaune (jaune pâle, jaune soufre, jaune citron, etc.) combinées à des rouges clairs, des roses vifs, des tons violacés, des tons fraise, que relèvent des verts lumineux ; les deux riches marchands qui ont moqué Sadko et qu'à leur tour on va moquer après son triomphe font une tache somptueuse, avec leurs robes où domine le violet sombre et bordées d'hermine ; les deux bouffons et chanteurs, si vivants, au visage plâtré, qui excitent grotesquement la foule, ont aussi leur rôle pictural... Il faut dire encore que cette scène est admirablement réglée, que c'est un nouveau chef-d'œuvre de Sanine, qui rappelle ses inventions du *Prince Igor* et qui rappelle aussi (Benois y a mis la main) certains ensembles de *Petrouchka*. Les poissons d'or retirés de l'eau par les marins bleus, au commandement de Sadko, jettent une lueur sur la foule stupéfaite,

à qui le héros abandonne libéralement des trésors ; sa belle chanson (qu'on réentendra), thème essentiel, qui s'achève en une sorte de danse nerveuse, luit comme l'or marin. Puis le voici, ayant troqué son humble habit rouge pour un somptueux costume bleu et argent, qui reçoit avec une soudaine noblesse les « députations de marchands étrangers » : le Varègue et son cortège de *Northmen*, cuirassés, casqués, vrais scandinaves ; l'Hindou blanc et rose et ses suaves compagnons évoquant les mollesses asiatiques (1) ; le Vénitien et ses pages aux maillots et pourpoints très XVIe siècle, au raffinement vieille Italie. Plaisantes images. Mais le vaisseau glisse au fond, prêt à partir, l'amusant vaisseau archaïque, à la poupe haute, à la proue sculptée, pompeux, tout orné de fioritures, et, malgré la supplication de la pauvre Lubava, femme sans poésie, c'est le joyeux embarquement avec l'équipage en bleu mat, au milieu d'un magnifique chœur a cappella... Sadko partant pour le rêve a vraiment grande figure. Mais M. Pozemkovsky, bon ténor, est aussi un excellent acteur, et plein de naturel... comme tous ces Russes.

Un mot pour saluer le tableau marin, le vaisseau arrêté par les dieux sur les flots d'outremer, curieusement figés, ourlés de blanc de la façon la plus décorative et la plus aimablement fantaisiste — et nous entrons dans le palais du roi Océan. Ce palais de songe s'inspire, avec quel bonheur, des grottes versaillaises et des rocailles classiques, souple et féerique architecture de profondeurs mari-

(1) Naturellement on a bissé le *Chant Hindou*, et M. Ritch, qui le chante magnifiquement, a eu, le premier soir, l'obligeance de le chanter, pour la reprise, en français (on se flatte que c'est par amabilité pour la critique). Je veux noter ici une curieuse transformation de la célèbre mélodie, qui a été déformée de tant de manières. Les fameux *Cosaques du Don* de Serge Jaroff l'exécutent en chœur... Deux ou trois ténors font le solo, le reste, ordinairement à bouche fermée, donne l'harmonie et même imite les instruments de l'orchestre. Rien de plus « impur », de plus condamnable... Mais c'est une bien amusante virtuosité, digne de ces incroyables virtuoses.

nes, colonnes torses, refouillées comme des stalactites, ornements de coquilles, parures de flore et de faune aquatiques, lumière diffuse, clartés dans l'eau, couleurs atténuées et fondues, air d'aquarium fantastique, sur quoi répandent un air de mystère les gazes invisibles, qui pendent des cintres, et la rampe et les herses mises au bleu, sans compter le projecteur qui verse encore un peu de bleu sombre... Oui, un admirable succès de théâtre, un rêve vivant et impalpable, fixé devant nos yeux. Mme Nijinska y a sa part, qui a réglé le ballet, un ballet où ne trouve guère de place la virtuosité classique — encore que les pas en soient pris à la syntaxe orthodoxe — et qui se déploie en rondes souples et vives, comme il sied à des « poissons dorés », à des « poissons argentés », à des « naïades », à des « hippocampes » (sans parler des carpes, des coraux, des glissantes rivières). Car c'est exactement ce qui convenait ici et Mme Nijinska — à qui mon purisme a plusieurs fois adressé des reproches (sans méconnaître ni son talent, ni son originalité) — a fait preuve en l'occurrence d'un goût charmant. Et j'ai à peine besoin de noter la fantaisie admirable que Benois a su mettre en de pareils costumes. Une joie sans mélange. Nous n'oublierons pas de sitôt le ballet sous-marin.

Je le confesse, voilà qui m'enchante par-dessus tout, — ces fêtes somptueuses du théâtre, ces grands spectacles — opéras ou ballets ou l'un et l'autre — que réchauffe une savoureuse et vive musique, où de merveilleux artistes mêlent en souriant leurs arts pour nous plaire... Spectacles héritiers de ceux qu'on imaginait à la Renaissance ou au XVIIe siècle, en France ou en Italie, pour les cours princières et qui furent d'abord un de leurs privilèges..., mais héritiers devenus bien plus riches que les donateurs.

MAURICE BRILLANT.

L'HISTOIRE

ALBERT CHÉREL. *Machiavel et la pensée française au XVIIe siècle.*

Professeur d'histoire
l'Université de Bordeaux.

Faut-il parler d'une résurrection de Machiavel ? Le nombre des ouvrages parus durant ces dernières années en Itatie, en France, en Allemagne, et jusqu'en Amérique du Sud est, en effet, remarquable. M. Mussolini a préfacé, comme de juste, l'édition définitive de ses œuvres. Il y a peu de temps, M. Alfred Mortier offrait au grand public français un volume d'anthologie. Parmi les études biographiques, citons le *Machiavel* de Louis Gaultier-Vignal, et la *Vita di Nicolo Machiavelli Fiorentino* (éditée à Milan et récemment traduite) par M. Giuseppe Prezzolini pour qui Machiavel est le premier inspirateur de l'unité italienne.

GUSTAVE BARDY. *Le Christianisme et l'empire romain.*

M. Albert Dufourcq réédite son grand ouvrage sur *L'Avenir du christianisme.*

ANDRÉ GEORGE. *La Fin des Notables.*

La « Fin des Notables », par M. Daniel Halévy, c'est l'avènement de la Troisième République.

Machiavel et la pensée française au XVIIe siècle

Contre Machiavel la pensée française au XVIe siècle avait protesté à peu près sans relâche. Notre XVIIe siècle n'est pas moins obsédé par le *Prince*, sinon par les *Discours*. D'Henri IV au déclin de Louis XIV, il n'est guère d'année où la mémoire de Machiavel et de ses avis ne vienne exciter le ressentiment ou la reconnaissance de quelqu'un de nos théoriciens politiques.

La politique, en effet, science ou art, est alors plus que jamais en vogue. Et il faut beaucoup ignorer, pour affirmer, comme certains l'ont fait de nos jours, que la France du XVIIe siècle ait vécu heureusement indifférente à ces questions. La France aveuglément docile, le principe de l'autorité royale soustrait par un respect superstitieux à l'examen de la foule et des penseurs, la Fronde intermède sans conséquence, Fénelon utopiste et « défaitiste » isolé ce sont là des « préjugés », comme on aurait dit au XVIIIe siècle, qu'il faut oublier. Tout le labeur passionné que Richelieu déploie à mater les indépendances, tout l'artifice de Mazarin, mettant l'intrigue au service de l'ordre, toute la glorieuse opiniâtreté de Louis XIV pour se faire maître souverain, restent incapables d'établir l'absolutisme dans les cœurs, même dans les esprits. Fénelon attentif à la politique intérieure et à la politique extérieure, Fénelon explorant sans indulgence les fondements du régime de Versailles, n'est une exception ni dans le

rand siècle, ni dans le « grand » règne : il continue, plus u'il ne la reprend, la tradition des âmes loyales, chré-iennes, fières, attachées à l'Évangile et au Décalogue, qui, imant leurs rois et tenant à les estimer, avaient été le rai fondement de la puissance française.

Nos Français pouvaient-ils d'ailleurs méconnaître la randeur des questions alors en jeu, et des hommes, rois u ministres, qu'ils voient diriger ou exploiter les événe-nents? Voici que se précise la lutte pour le gallicanisme, our l'indépendance temporelle et pour une certaine indé-endance spirituelle des rois de France. La lutte contre a Maison d'Autriche s'ordonne et se développe, aboutis-ant à la « réaliste » nouveauté des Traités de Westpha-ie. A l'intérieur, le Pouvoir lutte contre les survivances le l'esprit féodal ; il hait l'insubordination comme un obs-acle au travail qui enrichit le royaume et le roi. A deux eprises, la minorité du souverain vient intéresser les ujets à l'éducation des princes. Trente années durant, la Compagnie du Saint-Sacrement tend sa croisade muette, mais si efficace, et enrôle bon gré mal gré dans l'armée du Bien les administrateurs. Cependant, la pensée poli-tique étrangère vient animer ou renouveler la nôtre. Les Anglais nous envoient les apologies que leur roi Jac-ques Ier a doctement composées en faveur de l'absolutisme, puis les diatribes républicaines de Milton, puis leurs divers traités d'absolutisme et de réalisme libéral. Les Italiens reprennent inlassablement leurs attaques sans fiel contre le *Prince* en des livres fluides et jaseurs. Les Espagnols étudient la Raison d'État, gravement ou en se jouant, à la lumière de leurs principes chrétiens ; et, selon la tradi-tion créée par quelques Italiens au siècle précédent, ils se font les disciples politiques de Tacite. De Hollande arri-vait chez nous en exilé Grotius, adaptant le droit interna-tional des derniers scolastiques, comme Descartes tirait

de leur théologie certains éléments de sa philosophie. D Hollande, à la fin du siècle, nos réfugiés dénigrent âpre ment, avec l'accent du reproche et de la vengeance, l'ab solutisme du Roi, qui s'est étendu sur les consciences. A travers le monde chrétien, les Jésuites restent, d'abor passionnément, puis patiemment, hostiles aux égoïsme nationaux.

Tous ces souffles, toutes ces tendances, il faudrait pou voir en faire revivre les mélanges, les combinaisons, dan cette France du XVIIe siècle active, ardente ou très incom plètement résignée, pour mesurer et pour comprendre le impressions produites, les réactions provoquées, les sou venirs laissés par la lecture de Machiavel. Contentons nous aujourd'hui d'exposer partiellement cette histoire d'une attitude morale, en précisant, dans la période du siècle qui s'étend jusqu'à la Fronde, les réactions de nos penseurs et de nos gouvernants en face des maximes du *Prince*.

*
* *

Il peut paraître monotone, le défilé de nos moralistes politiques : philosophes, hommes d'État, poètes, polémistes, prédicateurs. On ne saurait les classer que par artifice : mieux vaut les laisser à leur ordre selon le temps. La succession de leurs insistances, et des variantes qu'ils donnent aux mêmes sentiments fondamentaux, marquera mieux elle-même, avec plus d'autorité, ce qu'était alors sur ces matières la pensée française.

Dans les premières années du siècle, on rencontre, bien sûr, quelques partisans du « prince nécessaire », comme avait dit Jean de la Taille, quelques âmes en qui les guerres civiles avaient émoussé l'exigence chrétienne et accru le désir de l'ordre à tout prix. Malherbe serait de ceux-là,

s'il est vrai, comme le conte Tallemant, qu'« il lui échappait quelquefois de dire que la religion du prince était la religion des honnêtes gens ». Mais chez un Du Vair, en dépit du stoïcisme où il a cru devoir se réfugier, l'amour du pays reste tout affectueux et basé sur la charité fraternelle.

Les méditations de Charron dans le chapitre de sa *Sagesse* qu'il consacre à l'étude de la *prudence politique* (liv. III, ch. 2) sont plus complexes, plus embarrassées. L'éloge bref, mais décidé, que Juste Lipse a fait de Machiavel pèse sur sa réflexion. Il commence donc par requérir du souverain la « vertu ». Le prince, vertueux lui-même, « soignera que ses sujets lui ressemblent » ; et leur moralité sera la vraie sauvegarde du trône. Qu'il soit pieux, juste, vaillant, clément, « gardant bien et inviolablement sa foi ». — Mais...

Mais il est à savoir que la justice, vertu et probité du souverain, chemine un peu autrement que celle des privés; elle a ses allures plus larges et plus libres à cause de la grande, pesante et dangereuse charge qu'il porte et conduit; dont il lui convient de marcher d'un pas qui semblerait aux autres détraqué et déréglé, mais qui lui est nécessaire, loyal et légitime. Il lui faut quelquefois esquiver et gauchir, mêler la prudence avec la justice, et, comme l'on dit, coudre à la peau du lion, si elle ne suffit, la peau du renard.

Bien vite, comme honteux ou effrayé, il limite ce gauchissement par trois conditions : l'utilité publique, la légitime défense, l'esprit de « mesure et discrétion ». Et il s'écrie alors, triomphant :

Arrière toute injustice, perfidie, trahison et déloyauté; maudite la doctrine de ceux qui enseignent toutes choses bonnes et permises aux souverains... Il ne faut jamais tourner le dos à l'honnête.

Mais voici que Charron ajoute : il faut « quelquefois *aller à l'entour de l'honnête*, le côtoyer » : la dissimulation est nécessaire aux princes; la tromperie, en certains cas,

ne leur est pas interdite. Ils sont au-dessus des formes légales. Peuvent-ils « rogner les ailes et raccourcir les grands moyens de quelqu'un qui s'élève et se fortifie trop en l'État », instituer des impôts extraordinaires, affaiblir ou casser quelques privilèges, « préoccuper et se saisir d'une place, ville ou province fort commode à l'État, plutôt que la laisser prendre et occuper à un autre puissant et redoutable »? Charron ne l'assure pas lui-même, mais il cite plusieurs « grands et sages » qui approuvent ces procédés, « pourvu qu'ils succèdent bien et heureusement ». — Voilà les timidités, les adresses conciliatrices, qui bientôt vaudront à ce chrétien indécis l'honneur fâcheux d'être adopté comme un maître par les esprits-forts.

En attendant, le lieu commun du roi vertueux continue à s'imposer, même à ce libertin de Vauquelin des Yveteaux, qui dans son *Institution du Prince* dédiée à Mgr le duc de Vendôme (1604), vante la bonté, la loyauté, la libéralité, et la « juste valeur ». — Justice et puissance, autorité et droiture, rigueur et douceur, voilà ce que signifient la main de justice et le sceptre des rois de France, dit ou répète Loys d'Orléans dans ses *Ouvertures des Parlements* (1607). Et il ajoute : cette main de Justice est d'ivoire, nos rois « se plaisant en la pureté et candeur, et haïssant toutes les ordures vicieuses ». — « Le prince doit épouser la Justice », redit Fr. de Boyvin, qui dédie à Sully ses *Institutions sur les affaires d'État, de la guerre, et vertus morales* (1610) ; là il déclare, sans hésiter, que la « loi et la Raison » doivent « commander aux Princes » ; que « Dieu hait les princes qui veulent imiter sa toute-puissance » ; que la « fiction et dissimulation » ne peuvent longtemps se maintenir ; enfin qu'un roi doit être un « homme *vertueux et bon patriote* ».

Ce fut, en son temps et pour longtemps, un livre mar-

quant, estimé, populaire, que cette *Histoire de Louis XI* publiée en 1610 par le conseiller Matthieu, et par lui accompagnée d'un recueil de *Maximes, jugements et observations politiques* tirés de Comines.

Il a lu Machiavel, certes, et il le cite ou il s'en souvient, pour approuver l'emploi quelquefois nécessaire de la rigueur, ou pour avouer que dans les conflits les neutres, lorsqu'ils sont faibles, sont amenés à se joindre au plus fort. Il n'a, lui non plus, guère d'illusions sur la nature humaine : « Les cœurs des hommes sont toujours à gauche, ce n'est que tromperie. » Mais il cite Machiavel aussi, ou se souvient de lui, pour le maudire, lui et ses disciples, conseillers d'hypocrisie :

> On ne parlait point encore en ce temps [sous Louis XI] de cette impie maxime : qu'il suffit que le prince semble être extérieurement religieux et dévotieux, encore qu'il ne le soit point. Maxime d'athéisme, qui se moque de Dieu pour tromper les hommes, de Dieu qui à la fin confond les hypocrites, qui veut être servi d'un cœur pur et sans feinte, duquel il voit et sonde le fond et le plus profond. On a beau dire que le monde ne s'arrête qu'à l'extérieur, et ce qui est en apparence. Il n'est pas possible en fait de religion, dont les actions se doivent réitérer si souvent, que l'hypocrisie les puisse toujours si bien joindre et assortir, qu'il n'y en ait quelqu'une qui se lâche et dénonce l'hypocrisie.

Louis XI n'a pas été un hypocrite, dit Matthieu ; mais il a porté à l'excès sa dissimulation, comme il était excessif en prudence, en bravoure, en justice, en libéralité. S'il a manqué de clémence, si son règne a été « rempli de tragiques exemples de sévérité », c'est pour avoir cru à « cette trompeuse maxime », machiavélique avant Machiavel, « que la justice du prince peut toujours et en tout cas esquiver, gauchir, et coudre à la peau du renard celle du lion ».

Qu'est-ce donc, selon Matthieu, que ces *vertus royales*, que Louis XI n'a pas réussi à avoir franches et entières, « toutes pures », sans excès ni défaut ?

C'est l'humilité, toujours compatible avec la grandeur : « régner, c'est servir » ; la bonté, la débonnaireté : un roi n'est ni un tyran, ni un proscripteur ; la justice, la loyauté, la clémence, la piété. Ces vertus, il a juré, au serment de son sacre, d'y être fidèle. Elles lui procureront la « bienveillance » de ses peuples, et leur confiance. Sans doute les sujets doivent toujours obéir à leur prince, car l'obéissance est dans un royaume la première condition de la prospérité, mais ils ne l'aiment que s'il est juste et bon, et pour l'autorité royale cet amour raisonnable est « le principal appui ». La piété enfin sera pour le roi le guide le plus sûr dans « les ténèbres de toutes sortes d'affaires », la piété vraie et simple, qui, dit P. Matthieu, « rend l'âme fraîche, allègre et filiale »...

Le *Gentilhomme* de Nicolas Pasquier (1611) redit, plus brièvement, les mêmes avis : recourez à Dieu, gardez votre parole, observez la loi, rendez justice, soyez courtois, clément, doux envers votre peuple, laissez-lui la liberté de se plaindre, ne déclarez que des guerres justes ; souvenez-vous que vous régnez non sur des serfs, « mais sur des courages francs et libres » : voilà les maximes que le gentilhomme doit enseigner à son roi, quand il a l'honneur d'être consulté par lui.

Que le roi ait sur ses sujets pouvoir plein et souverain, dit en 1611 encore Louis de Mayerne Turquet, un calviniste, dans la *Monarchie aristodémocratique*. Mais qu'« en ces choses il n'extravague point en licence » ; qu'il soit juste, prenne conseil, et fasse enregistrer ses ordonnances par le Parlement. — Mêmes recommandations en 1615 dans le *de Statu* de Guill. de Bellendene, maître des requêtes. — L'année suivante, le président d'Espagnet réédite le *Rozier des guerres* de Louis XI, où l'on peut lire de belles maximes sur l'esprit de justice et de bienfaisance nécessaire au roi. Là on voit aussi, une fois de

plus, combien l'esprit de despotisme est peu celui de l'ancienne monarchie française :

Nul ne doit être appelé roi, fors celui qui règne et seigneurise sur les francs, car les francs de nature aiment leurs seigneurs, mais les serfs naturellement les héent, comme les esclaves leurs maîtres.

Après Louis XI, saint Louis. Sa vie écrite par Joinville est appelée, par Cl. Menard qui la réédite en 1617, à témoigner que « deux vertus composent l'État et le conservent : la religion et la loi ».

Les tendances politiques les plus diverses se heurtent alors, toujours argumentantes, ou empanachées de comparaisons pompeuses. Voici l'apothéose des rois, dans l'anonyme *Droit divin* (1622).

Ce qu'est le soleil dans le ciel, le chef au corps, le cœur aux parties nobles : les rois ou princes souverains tiennent pareils rangs dans cette étendue publique de l'univers.

Voici, en 1623, de singuliers et fort huguenots *Mémoires d'État* qui, pour démontrer la nécessité de la tolérance civile, posent d'abord cet axiome : « L'État et la religion n'ont rien de commun », car l'État procède par contrainte, la religion par persuasion ; la religion est clémente, l'État rigoureux ; « l'État n'est établi ni maintenu par la religion ». — Est-ce la seule ardeur de prouver, qui entraîne ce raisonneur bien au-delà des sentiments de Calvin et de Luther? Ou bien la logique elle-même ne conduit-elle pas ce protestant avide de tolérance jusqu'au principe de l'indifférence de l'État en matière religieuse et morale ?

Théorie extraordinaire alors ou idéologie, les *Mémoires d'État* restent bien perdus dans le flot constant des moralistes politiques. En 1630 les *Politiques* de Vincent Cabot, toulousain, viennent reprocher durement à Machiavel un savoir trop superficiel, et surtout son immoralité.

Les actes d'impiété et de perfidie peuvent, dit-il, paraître utiles un moment : « ils traînent d'ordinaire par la suite du temps la ruine de ceux qui ont estimé en devoir user pour leur conservation ». — On décrie le gouvernement royal, dit Colomby en 1631 dans son *Autorité des rois* ; « on s'imagine que le droit des rois est tout en la force ». Mais non : la monarchie est le régime « le plus juste », et c'est la démocratie qui est ennemie de la vertu. — Et Silhon, dont le *Ministre d'État* (1631) est une apologie de Richelieu, intitule son *IIIe Discours* : « que la connaissance de la morale est une préparation nécessaire pour la politique » ; et il engage les ministres à « suivre les conseils de la religion, et les mouvements de la Charité qui est la fin du Christianisme ».

Philippe de Béthune, neveu de Sully, donne en 1632, à l'âge de soixante et onze ans, un *Conseiller d'État*, ou *recueil des plus grandes considérations servant au maniement des affaires publiques*. Très méprisant pour le régime républicain, où tout se vend comme à une foire, dit-il, et où les assemblées ne sont que « désordres, variétés, inconstances », il estime que la diversité de la religion dans un État est dangereuse pour l'esprit d'autorité, précisément parce que le peuple, une fois ébranlé en matière religieuse, étend l'incertitude aux « autres pièces de sa créance ». Cependant l'autorité de son roi absolu repose sur la « bienveillance du peuple », acquise elle-même par la douceur, la clémence, la libéralité, la loyauté, la justice, — d'autant que « les rois de France, sur tous autres, ont été curieux d'être estimés justiciers ». Philippe de Béthune conseille la prudence au souverain, et même la finesse ; et là il se borne à résumer et à transcrire Charron, sans le nommer.

Le *Prince* de Balzac est de 1631. Mais il n'est que la manifestation la moins oubliée, de l'intérêt que le solen-

nel épistolier n'a jamais cessé de porter aux sujets de politique. Aux alentours de 1616, il semble bien avoir été mêlé, à titre d'apologiste, aux menées des d'Epernon. En 1638, il composera un *Discours politique sur l'état des Provinces-Unies*. Dans son *Socrate chrétien* (1651), et surtout dans son *Aristippe, ou de la cour*, les considérations politiques ont leur place ; comme, bien entendu, dans ses *Dissertations politiques*, son *Romain* en particulier.

Son *Prince* est un sermon sur les vertus des rois, illustré par un éloge de Louis XIII. Le roi doit à son peuple le bon exemple, et Louis XIII le donne aux Français. Louis XIII est juste, il est chaste. Qu'il bannisse la fausse dévotion, qu'il se défie des casuistes relâchés, qui enseignent aux souverains — d'Espagne — à se servir des motifs religieux pour le succès de leurs desseins terrestres. Sur la prudence, Balzac a quelques phrases imprécises ; sur le patriotisme, une grande page éloquente. — Son Romain est scrupuleux, et raisonnable, il crée des « armées judicieuses » et fait des « guerres sages » ; insensible à tout autre intérêt qu'à l'intérêt public, il gagne les cœurs par sa « bonne grâce ». — C'est la bonté, la douceur, la clémence, que Balzac prêche à la Régente dans un *Discours* de 1643. Et le *Socrate chrétien* fait juger les rois par deux nobles allégories morales, l'une austère, l'autre fort à la mode : la Conscience et la Renommée.

Ce bel anti-machiavélisme cessera tout d'un coup, aux approches du règne personnel de Louis XIV. La suite des *Discours* qui composent l'*Aristippe* ne laisse pas à cet égard d'être piquante. Dans les premiers, écrits avant 1643, Balzac recommandait aux princes l'usage des conseillers qu'il nommait — le manuscrit devant être revu par Richelieu — « anges tutélaires des royaumes et esprits familiers des rois ». Il raillait longuement les courtisans à prétentions de profondeur, qui font mystère de tout, allè-

guent Tacite cent fois le jour, et ne projettent qu'à contre-temps. Ces subtils, ces « distillateurs de Tacite, » sont proprement « hérétiques d'État ». — Mais voici le *Discours VI*e, où soudain la vertu de Caton, « brutale, passionnée, indocile, impétueuse », est discréditée sans égards : vertu « de l'autre monde, et non pas de celui-ci ». Que Caton aille là-bas « débiter ses maximes généreuses et pratiquer ses paradoxes » :

Ici nous ne vivons pas en ce pays-là. Nous ne sommes pas au pays des idées et de la perfection. Nous sommes dans la corruption des siècles, et dans la caducité de la nature... Si vous voulez travailler au bien de l'État, défaites-vous de cette vertu incommode, dont votre siècle n'est pas capable... Ne perdez pas la couronne, pour en vouloir conserver l'honneur et la dignité. Ne vous attachez pas de telle sorte à cet *honnête* sauvage, rigoureux et philosophique, que vous ne le quittiez, si la nécessité l'exige de vous, pour un autre honnête, plus humain, plus doux, et plus populaire. Souvenez-vous que la Raison est beaucoup moins pressée dans la politique que dans la morale; qu'elle a son étendue plus large et plus libre sans comparaison, quand il s'agit de rendre les peuples heureux, que quand il ne s'agit que de rendre gens de bien les particuliers. Il y a des maximes qui ne sont pas justes de leur nature, mais que leur usage justifie. Il y a des remèdes sales : ce sont pourtant des remèdes. Dans ces salutaires compositions, il entre du sang humain, il entre de l'ordure, et d'autres vilaines choses. Mais la santé est encore plus belle que toutes ces choses ne sont vilaines.

Quelle allégresse, dans ce développement, académique ou scolaire, d'idées simplifiées, dans cette comparaison inexacte, dans ces formules claires et creuses ! La doctrine est plus machiavélique encore dans le *Discours VII*e :

Lorsqu'un roi mange son peuple jusqu'aux os, et qu'il vit en son État comme en terre d'ennemis, il ne s'éloigne point tant du devoir de sa charge, que quand il obéit à un autre.

Cette férocité verbale, ces encouragements sonores à l'orgueil étaient dédiés à la reine de Suède. — Balzac

pense peu ; il n'a de fermeté que dans le tour de ses harangues ; il monnaye en grandiloquence les sentiments qu'il juge opportun de flatter.

Une école de moralistes autrement indépendante que celle du moraliste en périodes, ce sont alors, mais pour peu de temps, hélas, les conférences du Bureau d'adresse, établies par l'initiative de Renaudot, et supprimées par Richelieu. Là, il est entendu, en principe, que l'on ne traite pas de sujets religieux : ils sont du ressort de la Sorbonne ; ni des « mystères des affaires d'État » : cela relève du Conseil royal. Cependant, ouvrez cette *Première centurie des questions traitées depuis le 22e jour d'août 1633 jusques au dernier juillet 1634*, vous y verrez une discussion sur ce sujet : « Qui est le plus nécessaire à un État, la récompense ou la peine ? » ; on conclut que toutes deux sont indispensables. On parle des esclaves, qui « acquièrent leur franchise en mettant seulement le pied en France » ; et à propos de l'esclavage, un des assistants distingue deux sortes de pouvoir :

l'un despotique, et seigneurial, et souverain ; l'autre politique et civil. Celui-là est absolu, et de pure et pleine autorité commande sans qu'on lui en puisse demander la raison : car tel est le plaisir du commandant. Celui-ci reçoit souvent du retardement en son cours par le droit que les inférieurs ont de lui remontrer, et même d'opiner en certains cas contre le commandement.

Est-il vrai, comme on l'a prétendu, que Renaudot ait nommé Machiavel le « précepteur » de Richelieu ? En tout cas on comprend que Richelieu ait marqué peu de sympathie aux conférences.

On sait la réputation de profond politique qu'un mot de Napoléon, repris non sans illusion et ambition par Victor Hugo dans son Discours de réception à l'Académie, a value à Corneille dans nos manuels de littérature. A relire les tragédies de Corneille et ses écrits théoriques, à lire

les moralistes politiques ses contemporains, l'impression est différente. Corneille, d'après ses déclarations les plus sûres, les plus répétées, et qui là-dessus concordent avec les *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, est avant tout un artiste : il veut d'abord « plaire », comme on dit alors, il ne s'inquiète ni d'édifier, ni de corrompre ; il ne donne pas de leçons, il saisit et il émeut. S'il consent à être moral, comme il l'a dit, c'est pour intéresser la partie de son public qui se soucie gravement de moralité. Et s'il traite de questions politiques, c'est que la politique est à l'ordre du jour, et que tout le monde alors prétend en connaître et en disputer. La justification des usurpateurs par la justice de leur gouvernement, et l'inviolabilité qu'ils acquièrent, sont un lieu commun chez les théoriciens politiques, avant de passer dans les plaidoyers de Cinna et de Livie. C'est dans la traduction de Guichardin, que venait de donner en 1634 le sieur de Lescale, que Corneille a pris son sujet : l'habile clémence d'Auguste ; il y a cueilli en outre un beau développement sur les amertumes du pouvoir souverain, et quelques mots sur l'illusion des exemples historiques. — De *Rodogune* faut-il chercher une interprétation politique ou morale? Saint-Evremond l'a pensé, et il a cru devoir excuser Corneille d'avoir donné à la jeune reine une attitude qu'aurait approuvée Machiavel, dit-il. Il semble plutôt qu'ici comme ailleurs Corneille se montre tout émerveillé, tout respectueux devant la politique et ses secrets, devant le « cabinet des princes », comme on disait alors. Il a pour les grands, pour leurs décisions et pour leurs desseins, cette crainte révérentielle, cette bonne volonté, cette docilité bienveillante que l'on retrouve chez Bossuet. Peu s'en faut, — si l'on tient à découvrir sa pensée personnelle dans le monologue du IIIe acte, — que les mariages royaux dictés par la raison d'État lui paraissent la vertu

et la raison mêmes. Au fond, bien plus qu'à la raison d'État, son intérêt dans *Rodogune* va à l'ambition, à l'avidité de vengeance qu'il voit en Cléopâtre. Ailleurs, dans *Pertharite*, *Othon*, *Agésilas*, *Attila*, on relèverait aisément des formules anti-machiavéliques, ou, si l'on veut, des protestations contre la rigueur des « maximes d'État ». Grimoald « hait l'art de régner qui se permet des crimes ». Ildione demande grâce pour les rois condamnés. Des maximes « tyranniques », Corneille ou ses personnages souhaitent une application moins dure ; ils n'en contestent guère la nécessité, ils ne la justifient guère non plus.

En 1642 le Dauphin est bien jeune. Voici déjà pourtant un livre destiné à son éducation politique : le *Prince* d'Isocrate, *ou l'art de bien régner*, traduit par M. Dubreton, qui, dans une préface cavalièrement prétentieuse, insiste sur l'air galant, sur le « don naturel de railler honnêtement, agréablement, et de bonne grâce », ordinaire à l'homme de cour français. Isocrate vient ensuite, tout fleuri, tout amène, optimiste comme un rhéteur applaudi, conseiller au souverain l'étude de ses devoirs, la prudence, mais surtout la bonté, la douceur, l'affabilité, une sagesse souriante. — Deux ans après, c'est Godeau, qui voudrait, par son *Institution du prince chrétien*, former un « digne successeur de Louis le Juste ». Justice, en effet, loyauté, amour de son peuple, voilà ce que l'évêque bien intentionné recommande, en vers et en prose, au fils de Louis XIII. Ses quatrains blâment l'arbitraire des tyrans, et s'efforcent de « soumettre à l'équité » la raison d'État. Les Français sont légers, mais bons et fidèles : il suffit de « savoir gagner leur volonté ». Ne mentez pas. Soyez clément. Laissez à la Providence « le succès de l'événement ». Ces judicieux avis sont appuyés de citations bibliques, accompagnés d'un catéchisme versifié, et des

Instructions de saint Louis à son fils. — On retrouve ces *Instructions* dans l'*Académie des Princes* (1646), où P. Menard a recueilli les sentiments de divers souverains sur l'art de régner : Salomon, Manuel Paléologue, Jacques Ier, Charlemagne, et Louis XI qui vient déclarer : « Celui qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner ». Ce livre est dédié à Mazarin. — Georges de Scudéry, en 1647, dédie aussi à Mazarin ses *Discours politiques*, fort banals, où cependant il affirme que « la foi doit être inviolable entre les princes ».

C'est le temps où Rotrou, moins artiste que Corneille et tout autrement mêlé aux préoccupations d'administration ou de gouvernement, raisonne, d'un accent autrement personnel, sur les devoirs et les nécessités qui s'imposent aux souverains :

> Mettre bien la franchise et la feinte en usage...
> Savoir bien appliquer les emplois aux personnes...
> Élever peu de gens si haut qu'ils puissent nuire...
> Des bonnes actions garder le souvenir,
> Être prompt à payer, et tardif à punir.
>
> (*Venceslas*, I, 1.)

Et Venceslas proclame que la justice n'est pas « une chimère » pour les rois.

En juillet 1646, Descartes et la princesse palatine Élisabeth convinrent d'étudier le *Prince* de Machiavel. Dans la correspondance qui s'ensuivit, il semble d'abord que la pensée politique de Descartes ne soit pas plus isolée, déracinée, que ne l'était sa pensée philosophique. Machiavel, dit-il, ne distingue pas assez les souverains légitimes des usurpateurs. Descartes blâme les conseils de cruauté, de perfidie, d'hypocrisie ; il n'approuve vraiment que cette formule du chapitre XX : « L'amour du peuple vaut mieux que les forteresses. » Cependant la justice entre souverains lui paraît toute différente de la justice entre parti-

culiers : il n'est pas éloigné de dire qu'alors la force crée le droit. Et puis, déclare-t-il, envers les ennemis « on a quasi permission de tout faire, pourvu qu'on en tire quelque avantage pour soi ou pour ses sujets ». Par ennemis du reste on peut entendre « tous ceux qui ne sont point amis ou alliés, si l'on a lieu de s'en défier ». Faut-il tenir sa parole? Oui, aux alliés, et à condition que cette loyauté ne mène pas à la ruine. Simuler l'amitié pour mieux surprendre, cela est trop « directement contraire à la société ». Dans son royaume, que le souverain, sans hésitation, « abaisse les grands » dont il n'est pas sûr, et observe envers ses autres sujets les formes ordinaires de la justice. Enfin, dans les *Discours sur Tite-Live*, si froidement et durement païens, Descartes ne « remarque rien de mauvais ». — La Princesse, elle, défend le dessein de Machiavel contre les réserves de Descartes, et ne blâme chez les tyrans que leur acte initial d'usurpation.

*
* *

Ni Henri le Grand ni Louis le Juste ne donnaient par leurs exemples autorité au Machiavélisme. Le mot historique *Paris vaut bien une messe* paraît en 1622 pour la première fois, dans les *Caquets de l'Accouchée* : le règne d'Henri IV n'avait point commencé par cette légendaire hypocrisie. Au moment de la conversion et de l'abjuration, ni les protestants ni les catholiques n'ont mis en doute la sincérité du roi. Dans ce changement ils ont attribué une part assez large à l'influence de Gabrielle d'Estrées qui, ambitieuse de devenir reine de France, ne pouvait compter que sur Rome pour déclarer nul le mariage protestant d'Henri et de Marguerite : mais ce calcul est le fait de la maîtresse, non de l'amant. Les longs atermoiements d'Henri IV témoignent seulement de ses scru-

pules, de ses incertitudes doctrinales : peut-on vraiment faire son salut dans la communion catholique? voilà ce qui l'inquiète et l'arrête; et il ne se décide que lorsqu'il a été rassuré sur ce point par ses confidents les docteurs calvinistes.

Quant à Louis XIII, faut-il rappeler sa scrupuleuse, son exigeante piété? Il n'est sans doute pas indifférent de noter que ses yeux d'écolier, en 1612, lisaient dans son premier recueil des versions latines, l'*Agapet*, quelques sages maximes chrétiennes : « Les princes qui préfèrent être craints plutôt qu'aimés ne reçoivent qu'un hommage hypocrite. — La bonne administration dépend de la vertu de l'administrateur. — Écoutez la supplication des victimes. — Soyez juste. » Dans l'*Oraison funèbre* du roi, M. de Lingendes rapportera expressément que « jamais prince n'eut de soi-même des sentiments plus modérés, au lieu de cette élévation de cœur enflée et insolente jusqu'à croire de pouvoir absolument toutes choses ».

Est-elle vraie, la légende d'un Richelieu indifférent à toute autre notion, fermé à tout sentiment autre que l'intérêt politique? Les textes du Cardinal lui-même et de ses confidents laissent voir quelques nuances, quelque flottement peut-être ou quelque changement à cet égard dans l'âme du grand homme d'action. Telles de ses *Maximes d'état* séparent durement morale et politique :

En affaires d'État, il n'est pas comme des autres : aux unes il faut commencer par l'éclaircissement du droit; aux autres par l'exécution et possession. (LXXX)

Au cours des affaires ordinaires, la justice réclame une clarté et une évidence de preuve. Mais ce n'est pas de même aux affaires d'État, où il s'agit de *summa rerum*. Car souvent les conjectures doivent tenir lieu de preuves, outre que les grands desseins et notables entreprises ne se vérifient jamais que par le succès ou événement d'icelles, qui ne reçoit plus de remède. (CXXIV)

Les « grands desseins », les « notables entreprises »... Ailleurs (maxime CXIX), il est question des « grands hommes de gouvernement », forçats étranges qui « reçoivent la peine de leur mérite », des « grandes âmes », dont la seule récompense est « la Renommée ». Ces sentiments à la mode d'alors, ce langage de sage de roman, étonnent auprès des autres formules si peu romanesques. Lui aussi pourtant, le néo-stoïcisme des ruelles, il vient, comme le réalisme machiavélique, de la Renaissance.

Le *Testament politique* est d'un autre accent. Ni roideur ni préciosité, dans son éloquence souvent cordiale. Là Richelieu s'incline, heureux, sincère, devant l'esprit tout affectueux de l'ancienne monarchie française :

> Les anciens rois ont fait un état si particulier du cœur de leurs sujets, que quelques-uns ont estimé qu'il valait mieux par ce moyen être rois des Français que de la France.

S'il parle de la crainte, nécessaire à la bonne marche de l'État, c'est en la définissant « fondée sur l'estime et la révérence ». Au nom de la « foi chrétienne », de l'honneur du souverain et de son intérêt le plus sûr, il prescrit l'exacte fidélité à la parole donnée dans les traités. Le prince, dit-il, doit réprimer le désordre et le vice, et donner d'abord, par sa « bonne vie », l'exemple des vertus :

> Le premier fondement du bonheur d'un État et l'établissement du règne de Dieu.

C'est le prêtre qui parle ici ; et l'on peut dès lors se souvenir que Richelieu est l'auteur d'un traité *De la perfection du chrétien*. Là il recommande l'union à Dieu par l'esprit de charité, et par la pratique des vertus, puisque « les œuvres sont la meilleure preuve de l'amour ».

Voici enfin l'élément le plus authentiquement chrétien de la politique de Richelieu : la pensée et l'activité du

Père Joseph. Sans doute Richelieu employa-t-il cette âme brûlante d'apôtre et de réalisateur, plus qu'il ne servit son désir passionné d'une croisade contre les Turcs. Le Père Joseph eût voulu un accord de tous les royaumes chrétiens; et il déplora que la guerre contre la Maison d'Autriche fût une nécessité. Mais dans cette lutte qui lui coûte ses plus chers espoirs, dans ces écrits de propagande qui ripostent à la propagande espagnole, avec quelle fougue de conviction est-il *catholique et français*, ce dernier des Croisés!

Il y a plus de piété et de vraie et sincère dévotion en la seule ville de Paris, que dans plusieurs des États tout entiers que vous affectionnez. La religion est naïve en France et n'a point de fard; elle n'est pas échauffée à la conquête des États d'autrui. La piété française est selon Dieu.

Aussi Dieu protège-t-il la France et le roi qui, à la Rochelle, combat pour Lui. Quelle simple éloquence, et quel filial amour pour le roi et pour Dieu, dans ce tableau de la bravoure de Louis XIII :

Je ne sais si ce fut par la connaissance que S. M. avait de la faiblesse des ennemis, ou par l'assurance de ses forces et de l'assistance du Ciel, qu'il méprisa ce qui étonnait les plus résolus, et les assura, ne s'étant jamais montré si joyeux que quand il vit un sujet de vaincre et d'employer son courage, qui est la seule chose qui nous ait donné de la crainte : lui faisant partager les hasards avec le soldat, et le portant à des rencontres périlleuses. Tant de boulets, qui sont venus mourir à ses pieds ou qui ont passé par-dessus sa tête, nous font encore frémir après la victoire. Mais Dieu, pour qui le combat s'apprêtait, ne pouvait oublier sa cause; lui-même fut sa garde et l'en préserva; lui-même a battu notre ennemi dans ses ports.

Les beaux accents, fermes comme les strophes de Malherbe, et généreux, allègres comme les périodes des premiers sermons de Bossuet! Voilà un chef-d'œuvre de notre littérature politique, à nous! — Ajoutons que le

P. Joseph, comme le marque son biographe M. Dedouvres, est toujours resté « attentif aux prérogatives du Saint-Siège, respectueux de la souveraine dignité du Pape, convaincu de son influence morale, plein de confiance en la justice ».

En 1622 il avait commencé, à l'intention du roi et de Monsieur, un livre *du Prince* où, nous dit-on, il engageait les souverains à pratiquer la vertu, en leur montrant toute la portée de leurs exemples.

Le P. Joseph semble donc avoir été l'âme religieuse de la politique étrangère de Richelieu, ou du moins le plus ardemment chrétien et catholique de ses propagandistes. D'autres ont un langage chrétien eux aussi : tel le duc de Rohan, dans son factum de 1638, *De l'intérêt des princes et des États de la Chrétienté*, blâmant les conquérants, blâmant la guerre quand « elle n'a pas pour fin la paix », et en revanche exaltant « les armes qui protègent les faibles contre les violences des plus forts, et font régner la Justice ». Là aussi les Espagnols se voient reprocher l'hypocrisie du zèle qu'ils témoignent à la religion catholique « afin de se servir d'elle en leurs desseins ». — Même note dans tel autre pamphlet anonyme : les Espagnols n'ont jamais pu être de vrais croisés contre l'Infidèle, et chez leurs princes, si religieux fussent-ils personnellement, « la raison d'État prévalait sur celle de la religion ».

Le P. Joseph meurt en 1638. En 1641, sur l'ordre de Richelieu, le chanoine Machon entreprend une *Apologie pour Machiavel*. Richelieu mourut avant qu'elle fût terminée, au grand dépit de Machon qui tint pourtant à l'achever. Elle ne devait être publiée qu'au XIXe siècle.

Richelieu eût-il avoué tous les sentiments, tous les jugements émis par le chanoine? Malgré sa volonté d'être obéi, il eût peut-être estimé indiscrète la docile application de Machon à défendre les *Discours et le Prince*, à

y montrer un authentique esprit chrétien. Voici, selon l'apologiste, le fond de l'âme de Machiavel :

Il abhore l'irréligion, et rejette la perfidie. Il ne peut souffrir l'ambition déréglée et condamne partout le vice, la cruauté et la tyrannie... Il élève la religion et la piété par-dessus toutes choses; il en fait la base et l'unique appui des États... Bref, il n'y a rien de religieux dedans la morale, rien de saint dans la politique, ni de sacré et de révéré parmi les hommes, qu'il ne prêche et qu'il ne conseille, avec ferveur, justice, et piété.

Les ennemis de Machiavel, ce sont les protestants, et les Jésuites dont plusieurs, tels Contzen et Garasse, ignorent toute charité chrétienne. Suit une liste, très franche, des propositions généralement blâmées chez Machiavel, et l'examen décidé de chacune d'elles. Machiavel autorise les guerres de conquête : mais Moïse n'a-t-il pas été un conquérant? Condamner ici Machiavel, ce serait « condamner un élu de Dieu, et démentir l'Écriture ». Tout est de ce ton, et de cet artifice. Salomon, Tacite, Isocrate, Cicéron, sont appelés à la rescousse, et voilà démontrée l'orthodoxie de Machiavel. On voudrait exiger des rois qu'ils fussent justes? Allons donc! *Summum jus, summa injuria.* La fidélité à la parole donnée, déclare Machon, ne doit pas un instant arrêter les princes, car

ils ne doivent avoir autre but, ni autre règle de leur devoir que le salut du peuple, l'utilité publique, et la conservation de l'État. *Salus populi suprema lex esto*... Cette ordonnance est la seule qui doit être commune à tous les hommes, c'est elle qui porte l'innocence avec soi.

Machon ne manque pas d'ajouter à tout cela — mais à quelle date l'a-t-il ajoutée? — une apologie de la monarchie de droit divin : les rois sont infaillibles, ils sont les vivantes images de Dieu, leurs actes n'ont pas de commune mesure morale avec les actes des autres hommes.

Ce que Richelieu assurément eût approuvé davantage,

'est le gallicanisme de Machon, qui ne veut voir dans les excommunications de souverains et les royaumes mis en nterdit que mesures haineuses ou hypocrites du pouvoir pontifical. A vrai dire, Machon, dans ce passage de son *Apologie*, veut affranchir les princes de toute juridiction morale et religieuse, soustraire entièrement la politique au contrôle de la morale ; Richelieu, lui, se borne à croire que les rois, dans l'ordre politique, relèvent uniquement de Dieu. Il est gallican, il travaille avec continuité et prudence, comme Mgr Martin l'a récemment établi, à l'adoption du gallicanisme politique par le clergé de France. Mais il redoute un schisme, il aime l'Église. Le machiavélisme proprement dit n'est sans doute pas foncièrement mêlé à ses intentions. Il n'en reste pas moins vrai que Richelieu avait commandé ce livre, où Machiavel et le gallicanisme se joignent un instant ; et que Richelieu, par la ténacité de son action gallicane, a contribué singulièrement à affaiblir le prestige de cette justice supérieure aux rois, qui s'incarnait dans la Papauté.

Sur le machiavélisme pratique de Mazarin, les anecdotes ne manquent pas. Voici par exemple celle qu'a recueillie au XVIIIe siècle un annotateur des *Œuvres de Machiavel* :

Mazarin voulant employer M. de Fabert à une négociation scabreuse, le maréchal lui dit : Souffrez, Monseigneur, que je refuse de tromper le duc de Savoie, d'autant plus qu'il n'y va que d'une bagatelle. On sait dans le monde que je suis honnête homme ; réservez donc ma probité pour une occasion où il s'agira du salut de la France.

La doctrine politique de Mazarin, — si cet actif opportuniste s'est jamais élevé ou arrêté à des principes, — on la trouverait sans doute dans le livre de son bibliothécaire Gabriel Naudé, les *Considérations politiques sur les coups d'état* (1).

(1) Les *Considérations* n'ont été connues du public que par l'édi-

Là, Naudé met en avant quelques autorités : Charron et son conseil : « pour garder justice aux choses grandes, il faut quelquefois s'en détourner aux choses petites »; Aristote, et même saint Thomas, qui certes ont blâmé la tyrannie, dit-il, mais qui après tout en ont fait la théorie, fort utilement d'ailleurs : car désormais les sujets savent à quoi s'en tenir, et un tyran instruit de la bonne méthode à suivre se bornera aux crimes strictement nécessaires; Sénèque aussi, qui déconseille la pitié, cette caricature de la clémence, et recommande la grandeur d'âme.

Ainsi, prononce Naudé, il y a deux sortes de prudences : l'une ordinaire et facile, l'autre difficile et extraordinaire. Louis XI, qui a employé la seconde, est « le plus sage et avisé de nos rois ». Et cette seconde règne aujourd'hui. Dissimuler est nécessaire. Sans le secret, la Saint-Barthélemy eût échoué, et la mort de Messieurs de Guise. Sortir du droit commun en vue du bien commun, qu'on appelle cela maximes d'État ou raison d'État, cette conduite s'impose de temps en temps aux souverains. Ainsi se justifient à l'extérieur certaines alliances scandaleuses, à l'intérieur ces « actions hardies » que l'on nomme coups d'État. Voilà comment, le machiavélisme théorique restant condamné, en fait on pratique sans cesse le machiavélisme. En fait — et ici Naudé accueille sans contrôle les affirmations du *Prince* et des *Discours*, — à l'origine de « toutes les monarchies, nous trouverons toujours quelques-unes de ces inventions et supercheries, en faisant marcher la religion en tête d'une longue suite de barbaries et de cruautés ». En fait, la conversion de Clovis n'est qu'un acte de politique : « il s'en voulait servir comme d'une puissante machine pour ruiner tous les

tion de 1723. L'édition primitive n'avait été tirée, paraît-il, qu'à douze exemplaires.

petits princes ses voisins ». Assurément Naudé trouvait « plus séant » d'expliquer cette conversion par une « inspiration sainte », par l'effet des prières de « la bonne reine Clotilde » : mais non, il y a là de la « ruse et du stratagème », comme toujours en matière politique, comme dans les prétendus « miracles du sacre et de l'oriflamme ». Coup d'état, l'intervention de Jeanne d'Arc, — laquelle d'ailleurs « n'a été brûlée qu'en effigie ». Coup d'état « très juste et très remarquable », la Saint-Barthélemy, préparée « si subtilement ». Pourquoi Charles-Quint n'a-t-il pas acheté ou fait assassiner Luther? Le « devoir des politiques », c'est de présenter des faits une interprétation qui en exagère ou affaiblisse la portée ; c'est, le cas échéant, d'émouvoir la populace, si inepte puisque jadis elle a vénéré un Pierre l'Ermite ; c'est de choisir, comme conseillers, des « hommes de médiocre condition », attachés à la Justice, mais capables de l'assouplir. Une justice intransigeante est « quelquefois hors d'usage et incommode dans la pratique du monde »..... « Il faut vivre comme les autres, et parmi tant de corruptions celui qui en a le moins doit passer pour le meilleur. »

Justification ou excuse de machiavétisme pratique, ces *Considérations* ne reflètent l'esprit de Machiavel qu'en l'humiliant. La démarche de Naudé n'est ni violente ni même très décidée. Il affirme sans autorité, il insinue sans perfidie. Son manque d'esprit critique, sa confiance en un Sénèque de lectures publiques, n'est pas voilé ou drapé, comme il l'était chez l'Italien du XVIe siècle, d'un roide enthousiasme qui impose. Naudé est un bourgeois français devenu esprit-fort, qui a vu Mazarin à l'œuvre. Et c'est par son indécision, son hésitation à être doctrinaire, qu'il a reflété l'insouciance d'être doctrinaire, propre au cardinal subtil et sans orgueil.

*
* *

De la vie du Machiavélisme en France durant cette période, le moins que l'on puisse dire, c'est que ce corps étranger a entretenu chez nous un état de malaise. Les maximes du *Prince* et des *Discours* ont été un encouragement aux volontés ou aux intentions d'absolutisme, à leurs flatteurs, aux esprits qui se détachaient, par système ou par ignorance, du passé français. Contre Machiavel ont continué à se dresser ou à murmurer les traditionalistes informés et convaincus.

Cette lutte pourrait bien avoir eu pour théâtre et pour symbole l'étroit cabinet royal, que Richelieu jugeait si malaisé à emporter d'assaut. Louis XIII n'a pas été ce roi de la noblesse, qu'exalte Saint-Simon en l'opposant au roi de « vile bourgeoisie », au roi de Versailles : cependant la sympathie du mémorialiste, partiale en son attitude, en son fond est clairvoyante : Louis XIII était attaché au passé français, c'est-à-dire aux lois fondamentales du royaume ; et il était le roi de la contre-réforme française, lui qui consacrait son royaume à la sainte Vierge.

Auprès de ce juste, qui tient compte des réalités surnaturelles, qui connaît les assises profondes de son trône, combien le « réalisme » de Richelieu, ambitieux, despotique, romanesque au moins en certaines de ses formules, apparaît fragile !

A. Chérel.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le Christianisme et l'empire romain

M. Albert Dufourcq poursuit infatigablement la revision de son grand ouvrage sur *L'avenir du christianisme*. On sait que ce titre est plus ou moins fallacieux, puisque jusqu'à présent l'éminent historien n'a traité que du passé chrétien. Mais il importe peu. Ce qui compte, c'est l'intérêt des volumes qui se succèdent les uns aux autres ; et cet intérêt ne se dément jamais.

Le tome IV, dont une nouvelle édition vient de paraître, est consacré à l'étude des rapports entre le christianisme et l'empire romain du IIIe au VIIIe siècle (1).

M. Dufourcq est merveilleusement renseigné : ce que l'on admire d'abord chez lui, c'est une érudition à laquelle n'échappent pas les articles les plus récents, enfouis dans les revues les plus spéciales. Son volume a paru en juin : il trouve le moyen de signaler et d'apprécier les études publiées en avril. Il serait difficile de faire mieux en la matière.

Mais M. Dufourcq n'est pas seulement un érudit. Il est un philosophe qui se plaît à la considération et au développement des idées générales. Les sujets de réflexion ne lui manquent pas ici. Parmi les grands problèmes qu'il pose, ou plutôt qui se posent devant lui, l'un des plus intéressants est sans aucun doute celui de la formation de la pensée chrétienne. Aux rêveries plus ou moins fantasmagoriques du gnosticisme succèdent, dès le début du IIIe siècle, les hérésies savantes et raisonnables. L'anonyme antiartémonite, que cite Eusèbe, critique chez les partisans de Théodote l'abus de la logique profane. Les sabelliens raisonnent selon les règles pour démontrer l'identité foncière du Père et du Fils. Les ariens, surtout ceux de la seconde génération, Aèce et Eunome, usent et abusent du

(1) Plon, édit. Paris 1930, 6e édit.

syllogisme. De leur côté, les théologiens orthodoxes s'efforcent d'élaborer une systématisation du dogme chrétien. La tentative d'Origène est la plus puissante : elle n'est pas entièrement isolée. Entre l'*Adversus Haereses* de saint Irénée et les *Philosophoumena* de saint Hippolyte, il y a toute la distance qui sépare un évêque, gardien fidèle de la tradition, et un docteur nourri à l'école des philosophes. Novatien, dans le *De Trinitate*, ne fait pas seulement appel à des preuves scripturaires ou à des arguments traditionnels : il raisonne ; il construit des syllogismes ; il emploie, pour réfuter ses adversaires, les armes qu'eux-mêmes utilisent. Plus tard les Cappadociens, et saint Grégoire de Nysse en particulier, se montrent aussi capables de manier l'argument philosophique que les ariens ou les apollinaristes.

L'un des faits les plus curieux, dans ce développement de la théologie, est l'utilisation successive par les docteurs chrétiens des diverses méthodes proposées naguère par les sages de la Grèce. Platon est le premier maître, on serait tenté d'écrire le premier éducateur, des théologiens. Mais il n'est pas le seul. Le stoïcisme, dont saint Justin parle avec respect dans la seconde apologie, exerce une grande influence sur Clément d'Alexandrie et sur Origène : son vocabulaire et certaines de ses idées sont tellement entrés dans la vie courante que nul ne cherche à s'en dégager. Aristote lui-même est utilisé par Origène ; mais ce n'est que plus tard qu'il deviendra familier aux théologiens ; et ce serait un admirable sujet d'étude que de poursuivre l'examen de la vogue croissante de l'aristotélisme chez les écrivains chrétiens.

Nous ne pouvons pas insister ici. On lira, avec un intérêt toujours éveillé, les remarques de M. Dufourcq sur ces questions capitales. Il sera permis de n'être pas toujours en parfait accord avec lui. Il sera impossible de nier l'importance des problèmes qu'il soulève et de méconnaître le talent avec lequel il les pose.

G. Bardy.

La Fin des Notables (1)

La « Fin des Notables », c'est l'avènement de la Troisième République. Décidément, la période est à la mode. Aujourd'hui, c'est M. Daniel Halévy qui s'attache à deviner l'entrée en scène hésitante, fatale pourtant, du régime nouveau. Années obscures, troubles même, où Marianne entre par la petite porte, — mais entre pour ne plus s'en aller. « C'est l'histoire de notre temps, si mal connue et d'ailleurs si difficile à connaître, que je voudrais essayer d'explorer... Pour mon propre usage, j'ai tâché de m'instruire et mis en train ce travail que j'entreprends de publier. » Enquête personnelle, donc, faite du dedans, patiemment, et dont le résultat se trouve être prodigieusement vivant. Amer aussi, décevant : après le duel Broglie-Thiers, c'est la désagrégation, la glissade à Barodet. Barodet ? En 1873, dans Paris, contre Rémusat le candidat de Thiers, c'est cet obscur qui est élu, acclamé, par 180.000 voix ! Barodet, voilà le premier de tous les *Topaze* de la Troisième République. Barodet, c'est tout un monde, disait Francis Magnard. Ancien maître d'école à Louhans, chassé en 1849, peut-être associé à un chevalier d'industrie, représentant de commerce et vivant d'expédients, il prend le vent et le bon : libre-pensée, franc-maçonnerie. Le voilà du côté du manche, maire de Lyon, député de Paris. L'un de ces ratés qui ont magnifiquement réussi. Non pas trop mauvais homme, pourtant, et sans doute les feuilles réactionnaires exagèrent-elles. Mais enfin, c'est désormais le triomphe du terne, l'étrange attrait de la foule pour le médiocre, l'apothéose de « la bêtise barodétienne », comme parlera Flaubert.

La fin des notables, non pas seulement des restes épars de ces grands corps disparus : Parlements, États provinciaux, Chambres d'agriculture, Assemblées, mais encore des « familles notables », possédantes et croyantes, nobles ou bourgeoises, dont les enfants « remplissant l'armée, les tribunaux, les administrations, gardaient par longue tradition les usages de la société et de l'État français ». Des gens qui représentent de la *durée*, l'on passe aux hommes d'une heure. Jusqu'à ce que, le temps aidant, le régime ait fait ses preu-

(1) Daniel Halévy, *La Fin des Notables*, 1 vol. in-16, 297 p. (Grasset, Cahiers Verts; 1930.)

ves de solidité, résisté à vents et marées, triomphé d'une guerre écrasante, acquis lui-même de la durée. Marianne quinquagénaire, rangée, installée, assez sûre de sa « situation » pour se soucier peu des intrigues ! Le trait du vicomte de Meaux est-il moins juste, croit-on, aujourd'hui qu'en Soixante-et-onze : « Nous étions monarchistes, le pays ne l'était pas. » Ce fut le tragique d'un Meaux, d'un Broglie, de voir nettement le sens unique pris par le cours de l'histoire de France, la nécessité de la république, alors que leur sentiment propre, leurs *opinions héréditaires*, les retenaient forcément ailleurs. Du moins chez eux l'esprit ne fut-il pas la dupe du cœur.

Ce livre est étrangement plus nuancé, plus émouvant, plus fécond en réflexions, que l'ordinaire des livres d'histoire. Il est non point en deçà, certes, mais au delà de l'histoire, si l'on peut dire. Le travail de documentation est impeccable : voici Seignobos rectifié, les journaux du temps consultés, Taine et Broglie confrontés, le projet de Thiers sur les Institutions républicaines décrit, alors que les historiens d'aujourd'hui l'ignorent encore. Mais l'œil lucide de l'auteur voit trop bien les défauts du bel arrangement historique, de cette classification, de cette schématisation brillante où disparaissent les incertitudes, les troubles zig-zag du cheminement primitif. Tout de même qu'en une théorie achevée, le dur et pénible travail d'approche suivi par le savant n'apparaît plus. « L'historien, ce tard-venu, est un homme heureux, — dit ironiquement Daniel Halévy — : il sait tout et ne perd pas son temps en vaines appréhensions. Son sang-froid fausse ses récits mêmes, où manque à chaque instant la présence de l'énigme, l'inconnu de l'instant qui monte. » C'est cet inconnu, ce *vivant*, qui jaillit merveilleusement ici, dans ce livre qui n'est jamais passionné, qui est toujours passionnant. Quelle œuvre rare, originale et forte, que celle d'Halévy, si l'on songe au *Nietzsche*, au *Péguy*, aux *Paysans du Centre*, au *Vauban*, au *Michelet* ! Et la liste continue. On se demande vraiment pour qui l'Académie est faite, si celui-là n'en est pas.

André George.

Avec la permission des Supérieurs.

Imprimatur : † Carolus, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).